QUAND L'ART FAIT SON MARCHÉ *Dandys, indics et milliardaires : petites foires entre amis*

VANITY FAIR

Brillant dehors, MORDANT DEDANS

FLASHBACK

Comment JEAN GABIN *a snobé Hollywood*

p. 176

EXCLUSIF

KADHAFI : LES RÉVÉLATIONS DU DERNIER TÉMOIN

Interpol le recherche, nous l'avons retrouvé

p. 132

« Elle était belle comme la femme d'un autre. »
–PAUL MORAND

COCORICO

LES 50 FRANÇAIS LES PLUS INFLUENTS DU MONDE

Notre premier classement annuel

p. 102

Laetitia Casta

La frondeuse

« LA SÉDUCTION NE M'INTÉRESSE PAS »

p. 122

M 04364 - 6 - F: 3,95 € - RD

LAETITIA CASTA PHOTOGRAPHIÉE PAR LUIGI & DANIELE • IANGO POUR VANITY FAIR FRANCE
NUMÉRO 6 – DÉCEMBRE 2013

www.vanityfair.fr

Ricky Lauren

RALPH LAUREN

The Soft Ricky Bag

RALPHLAUREN.COM/RICKY

www.chanel.com — La Ligne de CHANEL - Tél. 0 800 255 005 (appel gratuit depuis un poste fixe).

CHANEL

www.dior.com – 01 40 73 73 73

Dior

HAUTE JOAILLERIE

COLLECTION LA ROSE DIOR BAGATELLE

Or blanc, diamants, diamants roses, saphirs, saphirs roses, saphirs violets,
émeraudes, tourmalines Paraïba et grenats tsavorites.

© 2013 Estée Lauder Inc.

*Tests cliniques réalisés pendant 4 semaines sur 24 femmes après utilisation de la crème visage et du baume contour des yeux.

ESTĒE LAUDER

AUSSI INTELLIGENTE QU'INTUITIVE.

Revitalizing Supreme

Crème Globale Anti-Age

La première crème dotée de la technologie IntuiGen™ qui comprend les besoins de votre peau. En activant un gène central, cette crème multi-action hautement performante réduit l'apparence des multiples signes visibles de l'âge.

Testé et prouvé : instantanément, la peau paraît plus douce, plus lisse et plus lumineuse. En 4 semaines seulement, 92% des femmes montrent une amélioration significative de la densité de leur peau.*

Suivez votre intuition, achetez en ligne sur www.esteelauder.fr

12 BREVETS INTERNATIONAUX.

L'INVITATION AU VOYAGE - VENISE

Téléchargez l'application Louis Vuitton PASS pour accéder à des contenus exclusifs.

LOUIS VUITTON

BVLGARI.COM

GARI

MICHAEL KORS
MICHAELKORS.COM
MICHAEL KORS

BURBERRY

BODY

TENDER

LE NOUVEAU PARFUM POUR FEMME

BURBERRY.COM

BURBERRY
BODY
TENDER

ROBE COLLECTION CROISIÈRE **DIOR**
COLLIER LION MOSAÏQUE
COLLECTION SOUS LE SIGNE
DU LION **CHANEL JOAILLERIE**
BOUCLES D'OREILLES ET BRACELET
PHENOMENA GLACIER **DE BEERS**

p. 83

Le charme Angélique de Nora Arnezeder

p. 56

Live at the BBC, le deuxième volume des inédits des Beatles dans les bacs.

p. 50

Sur les tables des libraires en décembre.

p. 66

Julian Assange, sur le balcon de l'ambassade d'Équateur à Londres.

p. 65

James Bond croqué par Alessandro Sanna.

VANITY FAIR

FANFARE

Un mois dans la vie de la culture générale

LIVRES, CINÉMA, MUSIQUE, ART…

p. 43

Les **foires d'art contemporain** phagocytent les galeries. Les traces d'**Agatha Christie** dans un hôtel du Devon. La transfiguration de l'affaire DSK par **Marc Weitzmann**. Les pronostics pour les **Oscars 2014**. L'ambiance *Franny et Zooey* de **J. D. Salinger** pour notre paperdoll. L'actualité **littéraire** et **musicale**. Et les minutes de **l'info futile**.

FUMOIR

Un mois dans la vie des idées

OPINIONS, IDÉES, CHRONIQUES, CONVERSATION IMPOSSIBLE, FICTIONS, LETTRES DE…

p. 65

Avec **Julian Assange** réfugié dans une ambassade à Londres. Avec **Amy Winehouse** dans une bar mitsvah hypothétique. Avec **Jean-Jacques Schuhl** pour une nouvelle inédite. Avec **Dorothée Parterre** au Flore, en vers et contre tous.

VANITY CASE

Un mois de luxe, calme et vanités

MODE, BEAUTÉ, STYLE, DESIGN, VOYAGE, JOAILLERIE, HORLOGERIE, ART DE VIVRE…

p. 83

Pharrell Williams visite le Photomaton de Lagerfeld. Les héritiers **Rockfeller** réunissent leurs amis. **Bobbi Brown** se pomponne en 45 minutes chrono. **Air France** ouvre sa cave à vins. **Courchevel** dévoile ses bons coins. Le **vade-mecum olfactif** de huit stars et les préférences horlogères des **grands cuisiniers**.

ET CÆTERA

ÉDITORIAL p. 35 CONTRIBUTEURS p. 36 DROIT DE RÉPONSE p. 40

VANITY SHOW La fête **Armani**.

COUPS DE CHAPEAU **Guillaume Gallienne, Renée Fleming, Rupert Everett**.

AUTOPORTRAIT **Valérie Lemercier** par elle-même, texte et dessin.

(Suite page 22 ⇾)

MISE EN BEAUTÉ : MARIE DUHART @ L'ATELIER 68 | ; COIFFURE : MARION ANNÉE @ AIRPORT AGENCY ; MANUCURE : SOPHIE A @ CALLISTE

ANDREW PARSONS / POLARIS / STARFACE ; MICHAEL OCHS ARCHIVES / GETTY IMAGES ; DR ; ALESSANDRO SANNA ; WARD IVAN RAFIK

PRADA

01 56 21 30 70 prada.com

Nouvelle Collection **TANK ANGLAISE**

Cartier

Boutique en ligne www.cartier.fr - 01 42 18 43 83

p. 122

« Dans l'avion, en arrivant, je savais comment ça allait se passer. Je savais ce que j'avais envie de faire sur la séance. »

– LAETITIA CASTA

SOMMAIRE

VANITY FAIR

(↠ Suite de la page 18)

MAGAZINE

Brillant dehors, mordant dedans

REPORTAGES, RENCONTRES, ENQUÊTES, MODE, FLASHBACK…

CLASSEMENT LES FRANÇAIS LES PLUS INFLUENTS p. 102

Économie, arts, style ou politique : les Daft Punk prennent la tête de notre premier palmarès des **cinquante Français les plus écoutés dans le monde**, toutes catégories confondues.

À LA UNE LAETITIA CASTA, À SON CORPS DÉFENDANT p. 122

L'actrice ne veut plus être réduite à un **sex-symbol** et se livre lors d'une séance-photo toute en dentelle.

RENCONTRE L'OMBRE DE KADHAFI p. 132

Pendant trente ans, **Béchir Saleh** a été le secrétaire et le confident du dictateur libyen. Aujourd'hui, il est recherché par toutes les polices du monde. *Vanity Fair* l'a interviewé dans son exil sud-africain.

REPORTAGE LES RICHES (ET CÉLÈBRES) HEURES DU CIPRIANI p. 142

Face aux palais de **Venise**, le palace mythique tient lieu de repaire bon enfant à la jet-set.

ENQUÊTE AFFAIRES DE FAMILLE p. 156

Les **frères Zaoui** ont orchestré la plupart des grandes fusions acquisitions dans des camps opposés. Désormais, ils sont alliés et travaillent ensemble.

MODE LA PANTHÈRE DE CARTIER p. 164

Imagé de la vie romanesque de **Jeanne Toussaint**, directrice artistique de la célèbre maison de la rue de la Paix des années 1920 aux années 1970.

FLASHBACK LA PARENTHÈSE HOLLYWOODIENNE DE GABIN p. 176

Pendant la guerre, le **beau gosse revêche** du cinéma français a tenté l'aventure américaine, sans succès comme acteur, mais avec brio comme *french lover*.

EN COUVERTURE

Laetitia Casta photographiée par Luigi & Dianele + Iango.
Stylisme Sabina Schreder.
Maquillage Yves Saint Laurent par Lloyd Simmonds.
Trench **Gerard Darel**.
Body **Eres**.

CE NUMÉRO COMPORTE UN ENCART DE 2 PAGES **LANCÔME** SUR LA TOTALITÉ DE LA DIFFUSION, UN CATALOGUE **PUBLICIS DRUGSTOR**E SOUS FILM PLASTIQUE SUR 10 000 EXEMPLAIRES DE LA VENTE AU NUMÉRO À PARIS ET UN ENCART **ABONNEMENT** DE 2 PAGES JETÉ SUR LES VENTES ET LES ABONNÉS PAYANTS EN FRANCE MÉTROPOLITAINE.

LUIGI & DIANELE + IANGO

FRED

COLLECTION FORCE 10

J 12

MOONPHASE

CHANEL

Montre en céramique high-tech*. Complication phase de lune avec compteur en aventurine.
Mouvement mécanique à remontage automatique. Réserve de marche 42 heures.

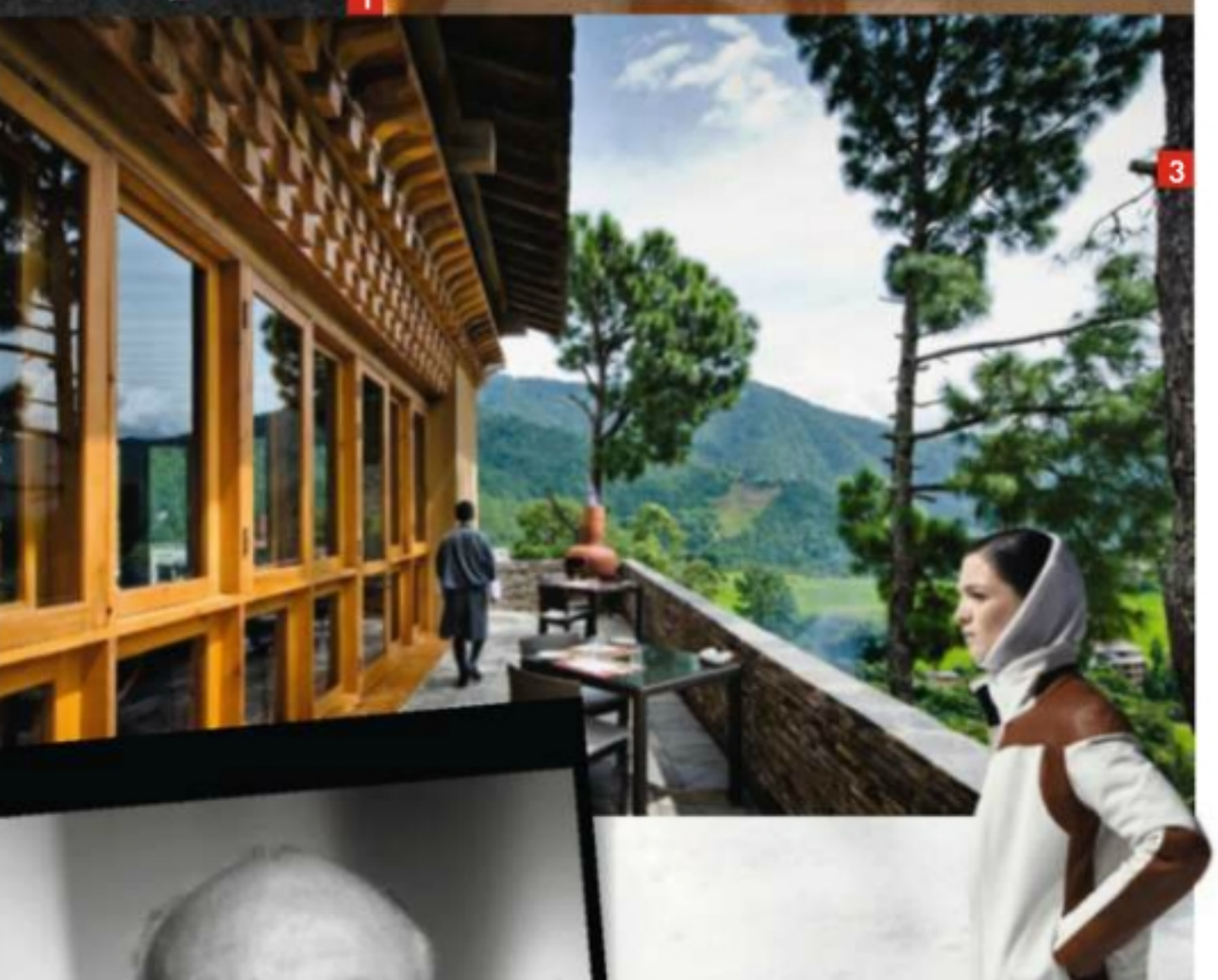
www.chanel.com La Ligne de CHANEL - Tél. : 0 800 255 005 (appel gratuit depuis un poste fixe).

* Haute Technologie

CHANEL
J12
AUTOMATIC
SWISS MADE

1

2


3

4

5

SOMMAIRE

VANITY FAIR.fr

L'esprit Vanity Fair *au quotidien*

VANITÉS 100 CADEAUX VANITY FAIR
La rédaction a déniché les objets les plus désirables pour **Noël**.

HORREUR CARRIE À LA POUBELLE 2
Comment **Stephen King** a voulu se débarrasser de son premier roman.

LE CONCIERGE MASQUÉ À VOTRE SERVICE
Comment éviter le **Nouvel An** ?

ÉVASION ULTRA-LUXE 3
Le **Bhoutan** en jet privé ou une île privée aux **Seychelles** ?

LES MOTS ET LES CHOSES LAURE HERIARD DUBREUIL 1
L'autre visage de la Française qui a conquis **Miami**.

SORTEZ ! L'AGENDA DE VANITY FAIR
Chaque lundi, une sélection des meilleures activités de la semaine.

SKI LA BONNE COMBI 4
Les maisons de mode se sont mises au **vêtement technique** : plus aucune raison de rester en bas des pistes.

CE JOUR-LÀ ALFRED HITCHCOCK 5
Comment le maître du suspense a été enfermé dans une **cellule de police**.

REJOIGNEZ-NOUS

LE PARTI PRIS D'HERVÉ GATTEGNO
Chaque matin à 8 h 20 dans *Bourdin & Co* sur RMC, Hervé Gattegno, rédacteur en chef à *Vanity Fair*, décrypte les faits politiques.

RMC INFO TALK SPORT

GILBERT CARRASQUILLO / FILMMAGIC / GETTY IMAGES ; UNIVERSAL PICTURES / SUNSET BOULEVARD / CORBIS ; SHOSHANNAH WHITE / AURORA PHOTOS / CORBIS ; DR

NUMÉRO 4
3,59 €

ABONNEZ-VOUS SUR IPAD
ET DÉCOUVREZ PLUS DE VANITY FAIR
VIDÉOS, ANIMATIONS, MUSIQUE
Tous les mois, une version enrichie

Disponible dans l'App Store

GUCCI
ACHETEZ SUR GUCCI.COM

VANITY FAIR

RÉDACTION EN CHEF

Directeur de la rédaction **Michel Denisot**
Rédactrice en chef **Anne Boulay**

International editors **Ingrid Sischy** *et* **Sandra Brant**

Rédactrice en chef mode/luxe/opinions **Virginie Mouzat**
Rédacteur en chef enquêtes/investigation **Hervé Gattegno**

Assistante, gestionnaire de la rédaction **Rebecca Benedittini**

CRÉATION ARTISTIQUE

Directeur artistique **Yorgo Tloupas**
Directrice artistique adjointe **Genève Doherty**
Rédactrice graphiste **Joanna Behar**
Directeur photo/production **Raphaël Goubet**
Rédactrice photo/production **Marie Champenois**
Rédacteur photo **Rémy Pasquier**

ÉDITION

Secrétaire général de la rédaction **Vincent Truffy**
Secrétaire de rédaction, traductrice **Florence Boulin**
Secrétaire de rédaction **Jean Perrier**

MODE / ART DE VIVRE

Chef de service **Sibylle Grandchamp**
Coordination éditoriale **Sylvie Yeu**
Assistante **Bénédicte Burguet**
Conseiller éditorial international **Risteard Keating**

ENQUÊTES

Chef de service **Olivier Bouchara**

CULTURE

Chef de service **Anne-Laure Sugier**
Conseillère éditoriale « Fumoir » **Aude Lancelin**

ONT CONTRIBUÉ À CE NUMÉRO

Textes **Tim Bouquet, Clélia Cohen, Éric Dahan, Sarah Ellison, Jean-Michel De Alberti, Clémentine Goldszal, Adrien Gombeaud, Alexis Jakubowicz, Dorothée Parterre, Linh Pham, Élisabeth Philippe, Jean-Baptiste Roques, Jean-Jacques Schuhl, Karine Tuil, Marc Weitzmann** *Traduction* **Johan Frederik Hel Guedj** *Illustrations* **Laurent Cilluffo, Pierre Le-Tan, Jean-François Martin, Cassandre Montoriol, Jordy van den Nieuwendijk, Paola Parés, Bill Sanderson, Alessandro Sanna** *Stylisme* **Belén Casadevall, Sabina Schreder** *Photos* **Matthew Brookes, Thomas Chéné, Louise Giaume, Luigi & Dianele + Iango, Roxanne Lowit, Maciek Kobielski, Karl Lagerfeld, Thomas Lohr, Ward Ivan Rafik, Costa Economides, Paul Schmidt, Sonia Sieff**
Stagiaire photos / gestionnaire de la rédaction **Léo Tavernier** *Stagiaire vanityfair.fr* **Laure Cometti** *Stagiaire publicité* **Adèle Bourcier**

ÉDITIONS NUMÉRIQUES

Manager de projet tablette rédactrice graphiste **Laëtitia Caillet**
Rédactrices graphistes tablette **Karine Decorpas**

VANITYFAIR.FR

Directrice des activités digitales **Sarah Herz**
Éditeur des activités digitales **Louis Orlianges**
Rédactrice en chef **Anne Boulay** *Directeur éditorial* **Philippe Mathon**
Directrice éditoriale adjointe **Laurence Vély**
Directrice artistique **Chloé Maugard**
Rédaction **Léa Bastie, Constance Dovergne, Jean-Philippe Louis** *et* **Sophie Rosemont**

ÉDITEUR

Francesca Colin

PUBLICITÉ ET COMMUNICATION

Directrice de publicité **Valérie Chavet** *Directrice de marque* **Amélie Cames** *Directeur de clientèle* **Simon Viot**
Coordinateur de la publicité et assistant de l'éditeur **Martin Basset** *Facturation* **Nathalie de Coye de Castelet**
Publicité Italie **Paola Zuffi** *et* **Cecilia Zamboni** (+39 02 25 06 06 04)

PÔLE IMAGE

Chef de service **Amélie Airault de Andréis** *Documentaliste et gestionnaire du patrimoine Condé Nast* **Vanessa Bernard**
Responsable du service syndication et réutilisation photos de Condé Nast **Caroline Berton**

LES PUBLICATIONS CONDÉ NAST S.A.

Directeur de la publication **Xavier Romatet**
Secrétaire générale **Sophie Macieira-Coelho** *Directeur général adjoint* **Arnaud Gervais de Lafond**
Attachée de direction **Isabelle Duclos**

Directrice du marketing **Laurence Bernheim** *Chargées d'études* **Noémie Genest** *Directeur de la fabrication* **Fabrice Bernard** *Chef de fabrication* **Francis Dufour**
Directeur de la diffusion **James Caulkins** *Directeur adjoint des ventes au numéro* **Fabien Miont** *Directrice adjointe des abonnements* **Brigitte Juncker**
Directrice financière **Isabelle Léger** *Directeur informatique* **Jean-Luc Bernard** *Chef comptable* **Andrée Videaud**

Les Publications Condé Nast S.A. 56 A, rue du Faubourg-Saint-Honoré 75008 Paris - Téléphone 01 53 43 60 00 - Télécopie 01 53 43 68 66

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président directeur général **Xavier Romatet**
Administrateur **Nicholas Coleridge** *Administrateur* **Giampaolo Grandi**
Condé Nast International Ltd.
Chairman **Jonathan Newhouse**

Vanity Fair France 26, rue Cambacérès 75008 Paris
Rédaction **01 53 43 61 66 – redactionvanityfair@condenast.fr – Twitter : @VanityFairFR**
Publicité **01 53 43 61 48 – mbasset@condenast.fr**
Abonnements **01 55 56 71 44 – vanityfair@condenast.fr**

ILLUSTRATIONS : PAOLA PARÉS ; VANITY FAIR FRANCE EST COMPOSÉ AVEC LES POLICES DE CARACTÈRES TYPOGRAPHIQUES VF TIMES, VF DIDOT DESSINÉE PAR COMMERCIAL TYPE, ET VANITÉ DESSINÉE PAR JEAN-BAPTISTE LEVÉE TYPOGRAPHY EN COLLABORATION AVEC VANITY FAIR FRANCE

Fermez les yeux
et faites un vœu …

Van Cleef & Arpels

Haute Joaillerie, place Vendôme depuis 1906

www.vancleefarpels.com - +33 1 70 70 02 63

VANITY FAIR

ÉTATS-UNIS

The Condé Nast Publications Inc.

Chairman **S.I. Newhouse, Jr.**
CEO **Charles H. Townsend**
President **Robert A. Sauerberg, Jr.**
Editorial Director **Thomas J. Wallace**
Artistic Director **Anna Wintour**

AUTRES PAYS

Condé Nast International Ltd.
Chairman and Chief Executive **Jonathan Newhouse**
President **Nicholas Coleridge**
Vice Presidents **Giampaolo Grandi**, **James Woolhouse** *and* **Moritz von Laffert**
President, Asia-Pacific **James Woolhouse**
President, New Markets **Carol Cornuau**
Director of Licenses, New Markets **Natascha von Laffert**
President and Editorial Director, Brand Development **Karina Dobrotvorskaya**
Vice President & Senior Editor, Brand Development **Anna Harvey**
Senior Editor, Brand Development **Alexandra Harnden**
Director of Planning **Jason Miles**
Director of Talent **Thomas Bucaille**

LES MAGAZINES DU GROUPE CONDÉ NAST

États-Unis *Vogue, AD, Glamour, Brides, Self, GQ, Vanity Fair, Bon Appétit, CN Traveler, Allure, Wired, Lucky, Teen Vogue, The New Yorker, W, Details, Golf Digest, Golf World, Domino*
Grande-Bretagne *Vogue, House & Garden, Brides & Setting up Home, Tatler, The World of Interiors, GQ, Vanity Fair, CN Traveller, Glamour, Condé Nast Johansens, GQ Style, Love, Wired*
France *Vogue, Vogue Hommes International, Vogue Collections, AD, AD Collector, Glamour, GQ, Vanity Fair*
Italie *Vogue, L'Uomo Vogue, Vogue Bambini, Glamour, Vogue Gioiello, Vogue Accessory, Vogue Sposa, La Cucina Italiana AD, Sposabella, CN Traveller, GQ, Vanity Fair, GQ Style, Wired, Myself*
Allemagne *Vogue, GQ, AD, Glamour, GQ Style, Myself, Wired*
Espagne *Vogue, GQ, Vogue Novias, Vogue Niños, Sposabella, CN Traveler, Vogue Colecciones, Vogue Belleza, Glamour, Vogue Joyas, Vogue Complementos, Sposabella Portugal, AD, Vanity Fair*
Japon *Vogue, GQ, Vogue Girl, Wired*
Taïwan *Vogue, GQ*
Russie *Vogue, GQ, AD, Glamour, GQ Style, Tatler, CN Traveller, Allure*
Mexique et Amérique latine *Vogue Mexico and Latin America, Glamour Mexico and Latin America, AD Mexico, GQ Mexico and Latin America*
Inde *Vogue, GQ, CN Traveller, AD*

LES MAGAZINES PUBLIÉS EN JOINT-VENTURE

Brésil *Published by Edições Globo Condé Nast S.A. : GQ, Vogue, Casa Vogue, Vogue Passarelas, Vogue Noiva, Glamour*
Espagne *Published by Ediciones Conelpa, S.L. : S Moda*

LES MAGAZINES PUBLIÉS SOUS LICENCE

Afrique du Sud *Published by Condé Nast Independent Magazines (Pty) Ltd. : House & Garden, GQ, Glamour*
Australie *Published by NewsLifeMedia : Vogue, Vogue Living, GQ*
Bulgarie *Published by Published by S Media Team Ltd : Glamour*
Chine *Published under copyright cooperation by China Pictorial : Vogue, Vogue Collections. Published by IDG : Modern Bride. Published under copyright cooperation by Women of China: Self, AD, CN Traveller. Published under copyright cooperation by China News Service : GQ and GQ Style*
Corée *Published by Doosan Magazine : Vogue, GQ, Vogue Girl, Allure, W, GQ Style*
Hongrie *Published by Axel Springer-Budapest Kiadói Kft : Glamour*
Pays-Bas *Published by G + J Nederland : Glamour, Vogue*
Pologne *Published by Burda International Polska : Glamour*
Portugal *Published by Edirevistas Sociedade de Publicações S.A. : Vogue, GQ*
Roumanie *Published by Mediafax Group S.A.: Glamour, GQ*
Thaïlande *Published by Serendipity Media Co. Ltd. : Vogue*
Turquie *Published by Dogus Media Group : Vogue, GQ*
Ukraine *Published by Publishing House UMH LLC. : Vogue*

Diffusion Presstalis – ISSN **2268-0659** *– Numéro de commission paritaire* **0718 K 91918** *– Photogravure Arciel et Bussière. Imprimé chez ROTOFRANCE, rue de la Maison-Rouge 77185 Lognes*
Dépôt légal décembre 2013. Notre publication contrôle les publicités commerciales avant insertion pour qu'elles soient parfaitement loyales. Elle suit les recommandations de l'Autorité de régulation professionnelle de la publicité. Si, malgré ces précautions, vous aviez une remarque à faire, vous nous rendriez service en écrivant à l'ARPP (23, rue Auguste-Vacquerie 75 116 Paris – www.arpp-pub.org).

Abonnements en France métropolitaine 1 an, 12 numéros : 25 euros

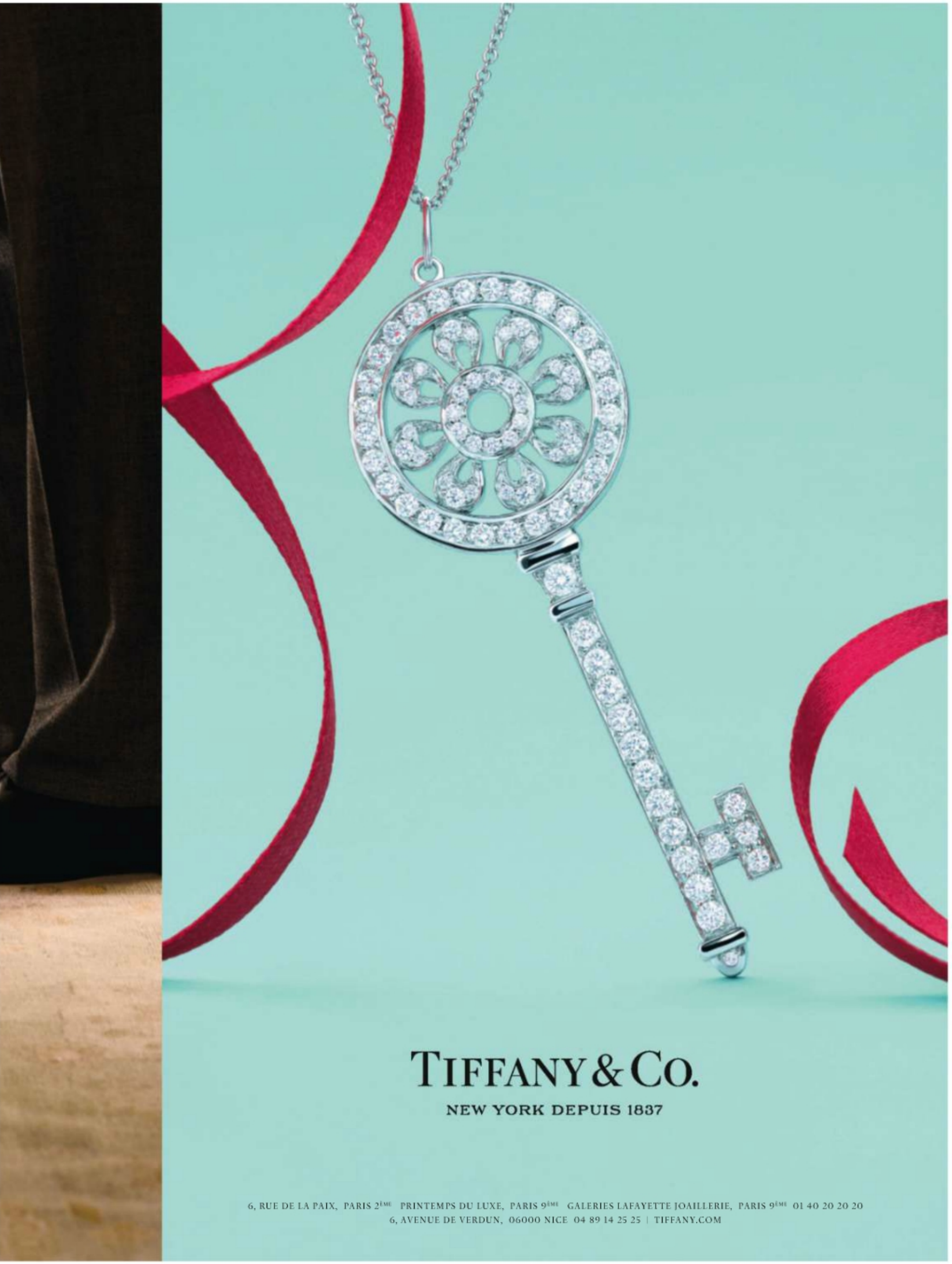
Vanity Fair *est une publication mensuelle (12 numéros par an). Le service abonnements est à votre disposition par téléphone de 9 heures à 18 heures au 01 55 56 71 44*
Par courrier *service abonnements* Vanity Fair *– 17 Route des Boulangers 78926 Yvelines Cedex 9.* **Par mail** *vanityfair@condenast.fr*
Éditeur *Les Publications Condé Nast, Société anonyme, 56 A, rue du faubourg Saint-Honoré, 75008 Paris.* **Principal associé** *Condé Nast International LTD.*

Membre adhérent de l'OJD – Contrôle en cours

ILLUSTRATIONS : PAOLA PARÈS

GIORGIO ARMANI

©T&CO. 2013


TIFFANY & CO.
NEW YORK DEPUIS 1837
6, RUE DE LA PAIX, PARIS 2ÈME PRINTEMPS DU LUXE, PARIS 9ÈME GALERIES LAFAYETTE JOAILLERIE, PARIS 9ÈME 01 40 20 20 20
6, AVENUE DE VERDUN, 06000 NICE 04 89 14 25 25 | TIFFANY.COM

BOUCHERON

PARIS

QUATRE

PREMIER JOAILLIER DE LA PLACE VENDÔME*

www.boucheron.com

*En 1893, Frédéric Boucheron est le premier des grands joailliers contemporains à ouvrir une Boutique sur la place Vendôme

Des Français D'INFLUENCE

Les nouvelles sont excellentes, croyez-moi, et je vous en remercie. Nous avons établi, pour la première fois, le classement des cinquante personnalités françaises les plus influentes dans le monde. À le lire, vous allez être surpris : la moitié seulement figure dans le *Who's Who.* Car influent ne veut pas dire milliardaire, diplômé ou très connu. Parfois oui, souvent non. *Vanity Fair* s'appuie sur des critères objectifs et quelques jugements personnels, bien entendu.

MICHEL DENISOT
Directeur de la rédaction de *Vanity Fair.*

Les deux Français de Daft Punk sont en tête de ce Top 50 qui réunit des gens de culture, d'esprit, d'argent, de pouvoir et de style. Thomas Bangalter et Guy-Manuel de Homem-Christo ne retirent jamais leur casque en public, comme un symbole du génie français qui y est caché.

Évidemment, nous allons nous fâcher avec celles et ceux qui n'y sont pas et qui pensent à tort être au centre du monde. Avec ceux aussi qui pensaient être mieux classés – François Hollande est 23e. Pour améliorer son classement, les conseils d'Esther Duflo (12e) lui feraient du bien. Cette économiste de 41 ans a l'oreille de Barack Obama dont elle est la conseillère pour les questions de développement et la lutte contre la pauvreté. Elle se présente comme une « scientifique humaine, humble et condamnée à l'erreur ». Sa modestie est à la hauteur de son expertise. Rare.

Peut-on être influent dans le monde et reconnu dans son pays ? Le danseur Benjamin Millepied (18e) a fait toute sa carrière aux États-Unis et c'est sa rencontre avec Natalie Portman sur le tournage de *Black Swan* qui l'a rendu célèbre à Paris où il reviendra par la plus grande porte en octobre 2014, à la tête du Ballet de l'Opéra.

SAGESSE N'EST PAS FOLIE. *Quoique...*

Constance Jablonski est la plus jeune du palmarès (22 ans). Elle rêvait d'être nº 1 du tennis féminin. Cette Lilloise d'origine polonaise affiche une allure ultra WASP (oui, je parle comme ça de temps en temps), mais peut aussi envoyer une image hypersexy (égérie Estée Lauder, elle est – selon le maquilleur Tom Pecheux – aussi belle dehors que dedans). Maintenant, c'est à vous de découvrir l'intégralité du classement – que le monde entier attend – et de jouer, comme moi, à faire des commentaires. Il n'est pas interdit de faire plus brillant et mordant.

Ah oui, brillant, mordant, on aime ça. La preuve, Laetitia Casta fait la « une » de ce numéro et son portrait par Virginie Mouzat révèle une jeune femme d'une franchise peu commune, comme sa beauté tout aussi rare. Elle décode tous les traquenards du monde de la mode et s'affirme aussi indépendante que la Corse : « Les gens veulent te posséder, dit-elle, et je suis faite de telle manière que c'est impossible. »

La *french touch* de *Vanity Fair*, c'est aussi Jean Gabin. Gabin à Hollywood, sa vie avec Marlène Dietrich, ses films américains, son mal du pays au milieu des monstres sacrés qui l'avaient pourtant adopté (l'accordéon et la blanquette lui manquent trop), des photos et des témoignages inédits.

Enfin, si vous cherchez une bouteille de Pétrus dans un supermarché, ça se trouve, mais à Courchevel où tout est beau, ou presque, mais cher, toujours. Si d'autres grands crus vous tentent, vous apprendrez qu'il est possible d'en déguster certains à 30 000 pieds au-dessus du sol – dans la première classe d'Air France.

Et puis merci à Valérie Lemercier que j'aime beaucoup. Son autoportrait boucle le magazine et justifie cet adage : sagesse n'est pas folie. Quoique...

« Enjoy », comme on dit en Amérique. □

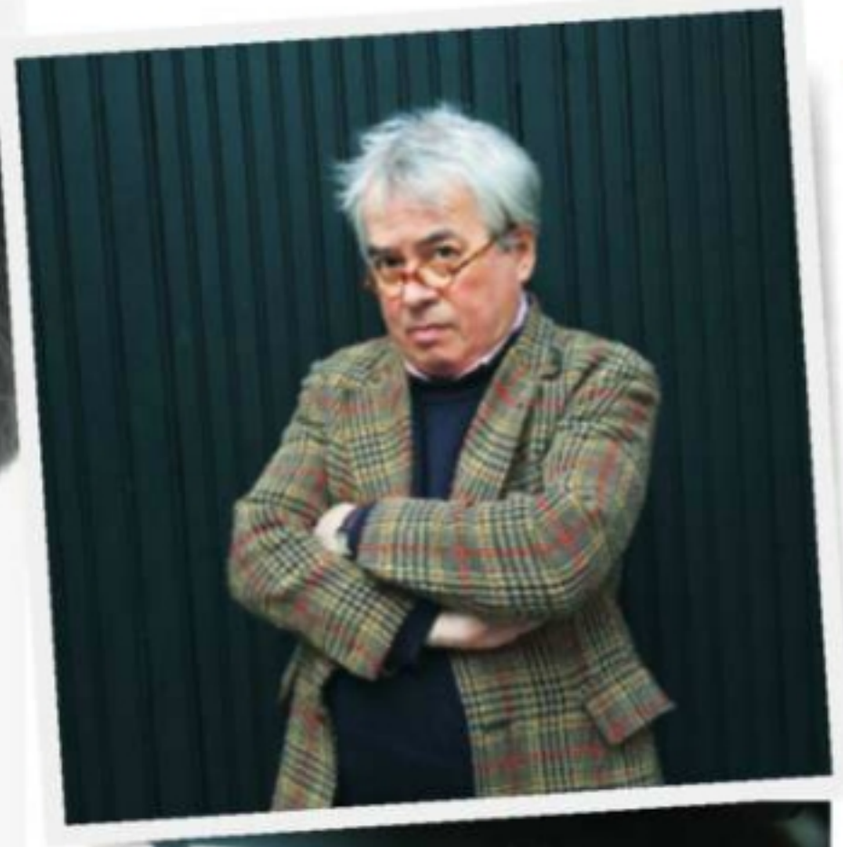
PHOTOGRAPHIE **PAUL SCHMIDT**

Jean-Jacques SCHUHL

Il est né en 1941, à Marseille. En 1972, il publie chez Gallimard *Rose poussière*, qui deviendra le livre fétiche de toute une génération. *Télex N° 1*, son deuxième texte sorti en 1976, reste longtemps introuvable avant sa réédition en mai dernier chez « L'Imaginaire » Gallimard. En 2000, Schuhl signe son grand retour sur la scène littéraire et reçoit le prix Goncourt pour son roman *Ingrid Caven*, centré sur sa femme, chanteuse et actrice allemande. Son dernier livre paru, *Entrée des fantômes*, est sorti en 2010, toujours chez Gallimard, à « L'infini », la collection de son ami Philippe Sollers. Ce dernier publiera au printemps 2014 un nouveau livre de Schuhl : un recueil de textes inédits, dont la nouvelle présente dans ce numéro (pp. 76-78). □

Pierre LE-TAN

Petit-fils du vice-roi du Tonkin, il envoie ses premiers dessins au *New Yorker* à l'âge de 17 ans et en obtient la couverture à 19. Ce sera ensuite le « *New York Times* Magazine », *Vogue*, *Fortune*, *Tatler*, *The Atlantic Monthly* ou *Harper's Bazaar*. Après une première collaboration avec Jean-Jacques Schuhl dans le premier numéro de *Vanity Fair France*, il illustre à nouveau une nouvelle du Goncourt 2000, *La Robe de chambre* (pp. 76-78). □



Cassandre MONTORIOL

Elle peint, coud et brode. Illustratrice de livres pour la jeunesse, elle s'est orientée vers le dessin publicitaire (campagnes pour Lancôme, les Galeries Lafayette et l'Opéra de Paris), le croquis de mode (Hermès, Peclers, exposition « Traits très mode » au Bon Marché) et l'illustration de presse pour *Libération*, *Flavor*, *L'Officiel*, *Le Nouvel Observateur* et désormais *Vanity Fair* – on lui doit la carte de Saint-Tropez (juillet 2013) et celle des foires d'art contemporain (août 2013). Dans ce numéro, elle sillonne les pistes de Courchevel (pp. 92-93). □

Maciek KOBIELSKI

Photographe de mode installé à New York, après Varsovie et Paris, il a travaillé pour *Vogue Italie*, *L'Uomo Vogue* et le *New York Times* et, plus récemment, pour Uniqlo. Dans ses images, il tente de représenter un échange émotionnel avec son modèle afin de donner au spectateur un sentiment d'accessibilité et d'intimité avec le sujet. Pour évoquer le souvenir de la « panthère » de Cartier, il a photographié Lucie de la Falaise en Jeanne Toussaint devant les créations du joaillier (pp. 164-175). □

SOPHIE BASSOULS/SYGMA/CORBIS ; PHILIPPE MATSAS/OPALE ; DR

Publicis EtNous

HERMÈS, JEUX DIVERS

HERMÈS
PARIS

Pour information : 01 40 17 47 00
Hermes.com

Karine TUIL

On la savait drôle, talentueuse, capable de fulgurances. Son neuvième roman, *L'Invention de nos vies* (Grasset), confirme qu'elle est tout cela à la fois, et sans doute davantage : un écrivain majeur, capable de jouer avec la syntaxe pour composer sa petite musique personnelle. Dans ce numéro, elle nous livre le récit d'une conversation imaginaire avec la diva soul Amy Winehouse (p. 74), devenue – on l'ignorait – chanteuse de bar mitsvah. Pourquoi Amy ? « Elle incarnait toutes les contradictions humaines : la force/la fragilité ; la construction/la destruction ; la tentation du succès/l'inclination à l'échec. Mais elle me touchait parce qu'elle n'a jamais su être que la fille de son père. » □

Karl LAGERFELD

Faut-il encore présenter Karl Lagerfeld ? Depuis 1983 chez Chanel, depuis 1969 chez Fendi, le créateur allemand – également directeur artistique de la marque qui porte son nom –, dessine, commente l'actualité à coups de satires au pastel, photographie, filme... Son dernier opus, *The Return*, sera dévoilé le 10 décembre. Il s'agit d'un court-métrage à grand spectacle convoquant une multitude de légendes du cinéma. Parmi elles, l'acteur Rupert Everett, qui prend la pose devant l'objectif de Karl Lagerfeld (pp. 160-161). Instant arrêté pour le comédien britannique comme pour le couturier avant que ne reprenne le tourbillon d'activités dans lequel l'homme-orchestre de la fameuse griffe de la rue Cambon adore se plonger. □

Alexis JAKUBOWICZ

Formé en histoire et philosophie de l'art, il a d'abord travaillé pour des galeries et des institutions en France et à l'étranger. Il a collaboré à *Libération*, *Art Press*, *Frieze d/e*, *L'Œil*, *Stiletto*, ainsi qu'à l'émission de Frédéric Taddéi « Ce soir (ou jamais !) ». Parti huit mois en Amérique du Sud et en Asie du Sud-Est à la rencontre d'artistes, galeristes et commissaires d'exposition, il poursuit aujourd'hui ses activités de critique entre Paris et Genève. Il est cofondateur de NonPrintingCharacter, un collectif qui œuvre pour le rapprochement de l'art et des systèmes d'information. Pour *Vanity Fair*, il s'est intéressé aux grandes foires d'art contemporain (pp. 44-47) qui, depuis Londres, Bâle ou New York, redessinent la carte « des mondes de l'art ». □

Éric DAHAN

Producteur et réalisateur pour la télévision, Éric Dahan a filmé des légendes du rock (David Bowie, les Rolling Stones, Bryan Ferry, Lou Reed, Marianne Faithfull, Yoko Ono, Iggy Pop...) du cinéma indépendant (Paul Morrissey, Larry Clark, John Waters...), du théâtre (Bob Wilson, Patrice Chéreau...), de la littérature (Tom Wolfe...) mais également des fictions (*So Long Mister Monore*...), clips et spots publicitaires. Auteur du livre *Night Reporter* aux éditions Somogy, il est photographe et journaliste pour de nombreux titres français dont *Libération*. Dans ce numéro, Il rend hommage à la soprano Renée Fleming (p. 159) qu'il suit depuis vingt ans et dont il a filmé, en 2012, l'enregistrement de l'album *Poèmes*. Pour lui, « elle représente un idéal en matière de technique vocale ». □

ERIC FOUGERE / VIP IMAGES / CORBIS ; KARL LAGERFELD ; DR

LONGCHAMP

PARIS

LONGCHAMP.COM

À la suite de la publication par *Vanity Fair* dans son numéro 1 daté de juillet 2013 d'un article intitulé « Le majordome des Bettencourt parle : fric, mensonges et cassettes audio » me mettant gravement en cause, je tiens à porter à la connaissance de vos lecteurs les informations suivantes :

Contrairement aux affirmations de M. Bonnefoy, majordome, je n'ai jamais « déboulé sans prévenir » chez M. et Mme Bettencourt ni été « omniprésent » à leur domicile dans le but de détruire « par méchanceté et par intérêt » une famille. Les agendas de M. et Mme Bettencourt pour les années 2006 à 2010 ont en effet permis d'établir que je rencontrais entre trois et cinq fois par mois, selon les années, le couple Bettencourt.

De plus, ces agendas prouvent que je me rendais à leur domicile soit pour des rendez-vous d'une heure, soit pour déjeuner, soit pour dîner à l'instar des très nombreux autres invités reçus durant cette période.

Contrairement encore aux affirmations du majordome, je n'ai pas eu en juillet 1993 de conversation avec M. Bettencourt, en présence de sa fille et de son gendre, au sujet de « ses articles publiés pendant la guerre dans un journal pétainiste », dans le but de le « blesser », ce qui « à compter de ce repas orageux » aurait conduit Françoise Meyers à ne plus vouloir me croiser.

Outre que le majordome Bonnefoy n'avait pas pour habitude d'assister aux déjeuners, je n'avais pour ma part aucune raison d'avoir connaissance des articles pétainistes de M. Bettencourt avant que la presse n'en révèle l'existence. Si cette conversation est purement imaginaire, je dispose en revanche de correspondances échangées le 9 mars 1995 avec l'un des anciens dirigeants de L'Oréal et M. Bettencourt démontrant, à l'inverse des allégations du majordome, la confiance qui m'a été témoignée à la suite de la publication ce jour-là par le quotidien *Le Monde* d'un article intitulé « Le passé de résistant de M. Bettencourt est mis en doute » mettant en cause M. Bettencourt.

Une fois encore, les accusations sans preuve portées à mon encontre par certains membres du personnel de la maison Bettencourt sont contredites par des documents précis et vérifiables.

Si le majordome Bonnefoy tente de justifier la mise sur écoute de Mme Liliane Bettencourt pour apporter « à la justice la preuve des manigances dont elle était victime », il est bien obligé de reconnaître qu'en douze mois d'enregistrements clandestins, il n'a pu « intercepter » qu'une seule conversation à laquelle j'aie participé. Sur vingt et une heures d'enregistrements, c'est une bien maigre récolte alors même que ce majordome dénonce ma prétendue « omniprésence » au domicile de Mme Bettencourt.

Mais surtout, par arrêt définitif du 22 février 2012, la cour de Paris a jugé au sujet de cette conversation que « l'échange en question se rapporte exclusivement, comme l'indique le journaliste » à « la préparation du procès de François-Marie Banier poursuivi pour abus de faiblesse par la fille de Liliane Bettencourt » et concerne « des propos tenus (...) dans le cadre de la préparation de sa défense. Or, par nature, la préparation d'une défense en justice suppose nécessairement de rechercher les arguments à opposer aux moyens adverses, de sorte que l'évocation inquiète, par des professionnels du droit dans un échange avec celui qui est poursuivi en justice, de telle réplique possible, à la recherche alarmée de telle preuve susceptible d'établir l'innocence, ne saurait être regardée sans absolue dénaturation et méconnaissance grave des droits de la défense comme autant d'indices de culpabilité de celui qui souhaite au contraire convaincre de l'inanité des charges pesant sur lui. »

Pour la justice cette conversation ne révèle donc aucune « manigance » de ma part et ne saurait justifier le procédé particulièrement déloyal utilisé par le majordome pour capter à mon insu et celui de Mme Bettencourt, nos conversations.

De tous ces faits, je pourrai bientôt débattre loyalement et contradictoirement devant le tribunal correctionnel de Bordeaux où le majordome sera jugé du chef d'atteinte à la vie privée puisque, par arrêt du 11 décembre 2012, la cour d'appel de cette juridiction a déclaré recevable ma constitution de partie civile dans cette affaire dite des « enregistrements clandestins ».

FRANÇOIS-MARIE BANIER

Comme François-Marie Banier ne peut l'ignorer, le récit livré à *Vanity Fair* par l'ex-majordome des Bettencourt rejoint largement les dépositions qu'il a livrées à la justice. M. Bonnefoy a en effet été interrogé à de nombreuses reprises en qualité de témoin – donc sous serment – dans une procédure où M. Banier, lui, est poursuivi pour « abus de faiblesse » et renvoyé devant le tribunal correctionnel. Dans ce procès, la justice a retenu comme éléments de preuve les fameux enregistrements, nonobstant les poursuites engagées contre Pascal Bonnefoy pour « atteinte à l'intimité de la vie privée ».

HERVÉ GATTEGNO

ALEXANDRE GUIRKINGER ; ARCHIVES PERSONNELLE PASCAL BONNEFOY, DR ; JEAN-BAPTISTE MONDINO

ÉCRIVEZ-NOUS

Vous avez une remarque, un rectificatif, une critique assassine ou un merveilleux compliment à nous faire : *redactionvanityfair@condenast.fr*

DGrosmangin/MMorazzani

adler

JOAILLIERS DEPUIS 1886

www.adler.ch

GENÈVE . GSTAAD . LONDON . HONGKONG

EDF

LE PROGRÈS C'EST MIEUX RÉFLÉCHIR LA LUMIÈRE

EDF INNOVE POUR UNE ÉNERGIE MIEUX MAÎTRISÉE

En 2012, EDF et General Electric ont repensé le système d'éclairage de Tower Bridge, permettant une réduction de sa consommation d'énergie de 40 %.

pulse.edf.com

L'énergie est notre avenir, économisons-la !

EDF SA au capital de 930 004 234 € – 552 081 317 RCS PARIS – Siège social : 22-30, avenue de Wagram, 75008 Paris – © : Rob Payne

FANFARE

CRUISE, TOME 1

Parmi les jeunes premiers aux cheveux gominés (Matt Dillon, Patrick Swayze, Rob Lowe...) qui avancent, tournant le dos à l'enfance, sur le bitume mouillé de *The Outsiders*, l'un d'eux est loin de se douter qu'il deviendra la plus grande star des années 1980 et au-delà : Tom Cruise en version brute, sauvage et touchant, complexé par ses dents mal plantées et sa légère dyslexie. Nous sommes en 1983, quelques mois seulement avant la sortie de *Risky Business*...

The Outsiders de Francis Ford Coppola. Version originale et restaurée en DVD, Blu-Ray et VOD, Pathé Distribution.

Tom Cruise sur le tournage de *The Outsiders* sorti en 1983.

PLUS DE PHOTOS *sur l'iPad*

SCREEN PROD / PHOTONONSTOP

FOIRES D'ART : LE BÛCHER DES VANITÉS

Inventées par les galeries dans les années 1960, les foires sont devenues des monstres dévorant leurs propres géniteurs. ALEXIS JAKUBOWICZ raconte un monde sans merci où se croisent indics, dandys, milliardaires, jolies blondes et petits génies d'Internet.

ART

Paris, le 21 mars 2013 : galeristes, collectionneurs, journalistes et chroniqueurs mondains trouvent dans leur boîte aux lettres une petite bombe signée Jérôme et Emmanuelle de Noirmont. Ceux qui tiennent, avenue de Matignon, l'une des plus importantes écuries d'art contemporain, adressent à leurs « amis » une lettre d'au-revoir. Après 20 ans de bons et loyaux services, la galerie met la clé sous la porte. Sur une pleine page, le couple reprend à son compte un discours bien rodé : l'avenir est « dans la labellisation de méga-galeries », « il faudrait passer au stade supérieur » mais, hélas, le « contexte politique, économique et social », doublé d'un « climat idéologique malsain » et d'une « pression fiscale étouffante, obèrent toute perspective. »

Les initiés ne sont pas dupes. Entre les lignes de remerciements, les auteurs décrivent la fin d'un certain modèle économique. Au fil du temps, les Noirmont sont arrivés à réunir sous leur bannière quelques-uns des artistes les plus connus et les plus chers du monde. Ils ont été les premiers à exposer Jeff Koons en France et l'ont conduit, dans un savant mélange de scandale et de brio, jusqu'à Versailles. Alors même qu'ils ferment leur galerie, une autre star maison, Fabrice Hyber, plus jeune Lion d'or de la Biennale de Venise en 1997, vient d'exposer dans trois institutions majeures (Palais de Tokyo, Fondation Maeght et Mac/Val). Enfin, et peut-être surtout, la lettre arrive un mois avant l'ouverture d'une importante rétrospective de Keith Haring, dont ils gèrent une partie de l'*estate*, au Musée d'art moderne de la ville de Paris. À eux trois, ces artistes ont réuni en 2012 près de 40 millions d'euros en salles de vente.

LA NAISSANCE DES FOIRES

Autant le dire, au moment où le rideau tombe sur leur galerie, la *team* Noirmont se porte bien. Huit mois plus tard, quelques tableaux résistent au rez-de-chaussée. L'ex-galeriste n'a pas vraiment plié bagage. À l'étage, son équipe s'active. À quoi ? C'est un secret. Jérôme de Noirmont attend tout sourire en haut de l'escalier. Il devine nos questions, répond avec un élégant dosage de légitime satisfaction et de mystère. « Oui, la galerie marchait excessivement bien, mais le marché évolue, il faut s'y adapter. C'est une question de mentalité entrepreneuriale. » En fait, comme n'importe quelle marque obligée de faire face à l'arrivée de nouveaux concurrents et de nouvelles tendances de consommation, Jérôme de Noirmont opère sa mue et se repositionne. Il transfère les artistes qu'il représente à ses confrères pour se concentrer sur la production d'œuvres exceptionnelles. Il ne sort pas du circuit mais s'y déplace non plus pour vendre des objets d'art, mais pour faire recette de leur spectacle permanent.

Les Noirmont ne sont pas les seuls à jouer avec les lignes. Selon le rapport annuel de l'économiste Clare McAndrew pour la foire de Maastricht, le commerce de l'art a généré 43 milliards d'euros de chiffre d'affaires en 2012. La manne revient d'abord aux salles de ventes comme Christie's, Sotheby's ou Phillips, qui, traditionnellement, opèrent sur le second marché, c'est-à-dire dans la revente publique des œuvres. Depuis de nombreuses années, les galeries d'art qui représentent, exposent et vendent les artistes sur le premier marché sont à la merci des commissaires-priseurs.

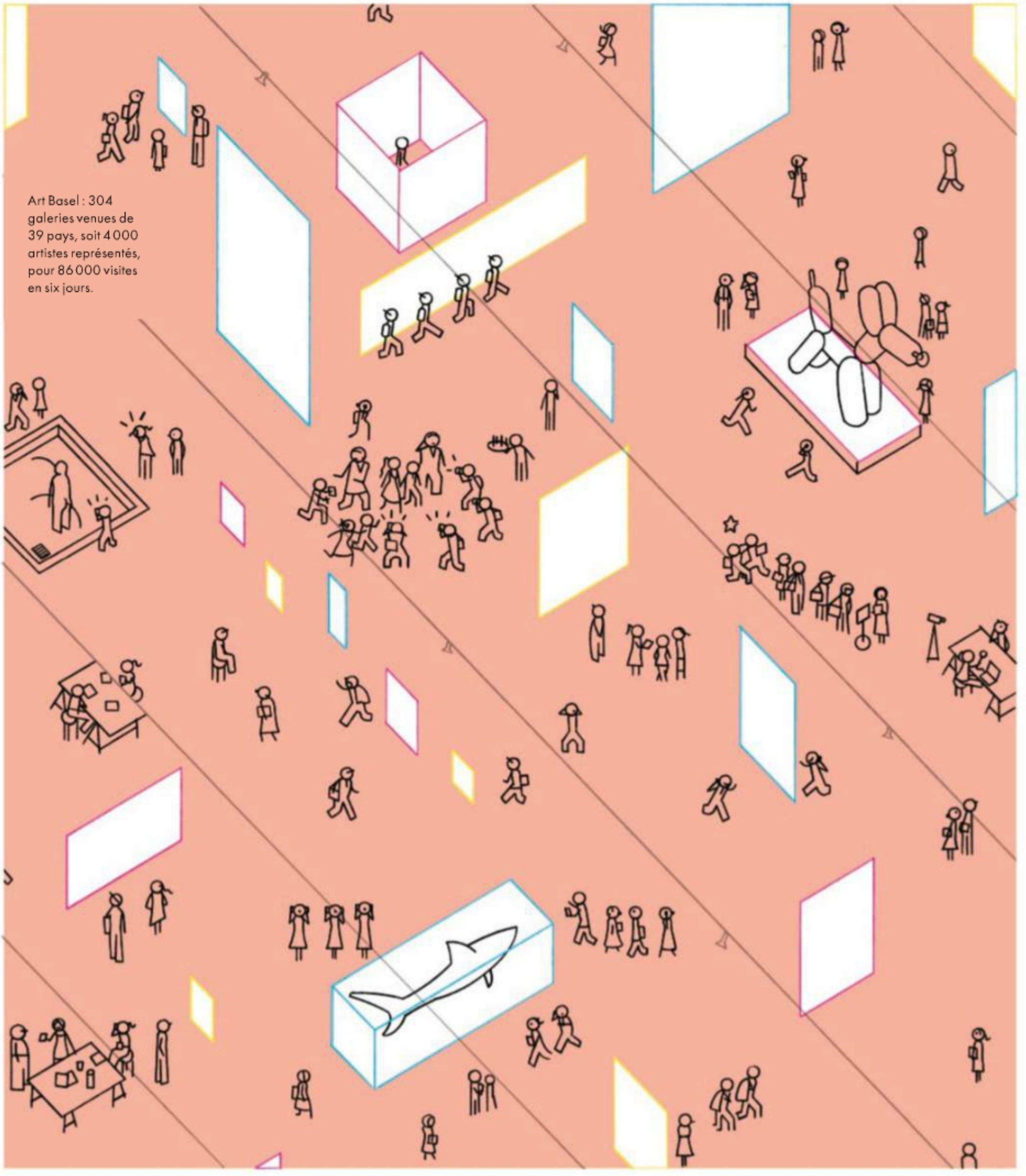
Ainsi, des œuvres produites en plusieurs exemplaires ont pu passer en vente publique à des prix inouïs sans que leur équivalent, vendu à moitié prix par les galeries, ne trouve preneur. Surtout, les maisons de vente multiplient les incursions sur le terrain de leurs « concurrents-mais-néanmoins-partenaires ». Le plus célèbre exemple reste bien sûr le coup de Damien Hirst chez Sotheby's en 2008 : le jour où Lehman Brothers perd 3,9 milliards de dollars, l'artiste, satellisé dans les années 1990 par le magnat de la publicité Charles Saatchi, fait cocus ses marchands. Résultat des courses : 223 de ses œuvres, produites spécialement pour cette vente, sont parties aux enchères pour 140 millions d'euros, sans intermédiaires.

Le commerce de l'art a généré 43 milliards d'euros de chiffres d'affaires en 2012.

Le seul galeriste à pouvoir s'aligner dans la compétition est le redoutable Californien Larry Gagosian : Sotheby's vend du Hirst au marteau ? Lui le vend à la pelle. Début 2012 et juste avant la rétrospective du Britannique à la Tate Modern, il mobilise ses 11 galeries à travers le monde pour une exposition simultanée des célèbres *Spot Paintings* de Hirst. Gagosian suit les maisons de vente à la trace pour un chiffre d'affaires annuel qui représenterait, selon certaines sources, près d'un milliard de dollars.

Toutes les galeries ne peuvent pas jouer le jeu. Pour contrer la puissance de frappe des enchérisseurs, elles ont inventé à la fin des années 1960 le système des foires. La toute première naît à Cologne en 1967. De Francfort, Düsseldorf, Hambourg, Stuttgart ou Munich, on vient y vendre un maximum d'œuvres d'art en un minimum de temps. Dès la troisième édition, la réputation de l'événement est faite : René Block parvient à vendre un Joseph Beuys pour 110 000 deutsche marks, soit environ l'équivalent de 55 000 euros, une fortune à l'époque. À peine lancé, un jeune galeriste français formé chez Aimé Maeght (légendaire soutien de Braque, Giacometti et Calder), veut reproduire l'expérience de Cologne

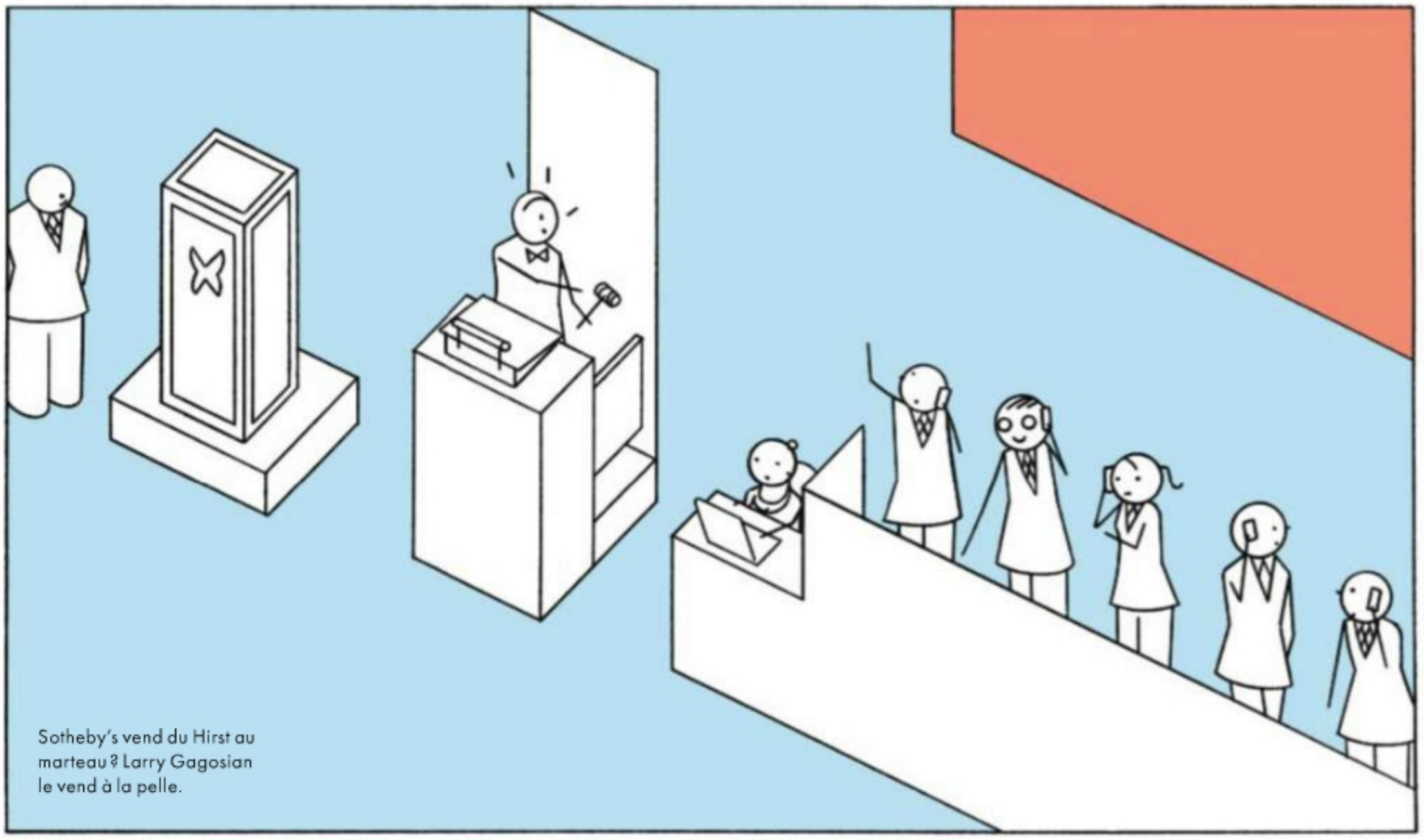
ILLUSTRATION **LAURENT CILLUFFO**



à l'international. Son nom : Daniel Gervis. Son idée : rentabiliser la période estivale en créant à Nice, où se trouve pendant l'été la bonne société européenne, un salon d'art. « Je voulais aller sur la Côte d'Azur parce que c'est là que se trouvaient nos clients, mais ça n'a pas marché. Il n'y avait pas d'infrastructures pour nous recevoir. L'hôtellerie était saturée ! J'ai fini par en parler à mon ami suisse Ernst Beyeler (fondateur de la puissante foire de Bâle). Je lui ai donné mon dossier, il a tout gardé, même la date ! »

Installé dans une discrète galerie de la Rive gauche, Daniel Gervis se souvient de la première édition en 1970, de son « organisation lamentable », mais déjà de ses fêtes. « On tenait table ouverte tous les soirs pour les artistes et les critiques. J'ai dépensé une vraie fortune. » 43 ans plus tard, Art Basel est devenu le rendez-vous incontournable du marché et a drainé en juin dernier 304 galeries de 39 pays, soit 4 000 artistes représentés, pour 86 000 visites en six jours. Le monde de l'art en concentré : un petit peu de François Pinault ou de Roman Abramovitch pour le business, de Leonardo DiCaprio ou de Kanye West pour la vitrine et un bon convertisseur euros-dollars font l'affaire.

La naissance des foires devait être une solution, leur développement est devenu une partie du problème. Il y avait quatre foires majeures dans les années 1970, cinquante dans les années 1990. Elles sont près de deux cents aujourd'hui. Leader sur le marché, le bulldozer bâlois et ses annexes de Miami et →



Sotheby's vend du Hirst au marteau ? Larry Gagosian le vend à la pelle.

↠ de Hong Kong sont suivis de Frieze, une foire new-yorko-londonienne. Viennent aussi l'Armory Show, le long de l'Hudson, puis Rio, São Paulo, Istanbul et la FIAC, superbement boostée par le couple Martin Béthenod-Jennifer Flay. Le marché, longtemps centré sur un tacite traité de l'Atlantique Nord, n'a plus de limites. Comme de la poule et de l'œuf, personne ne sait qui des foires ou de la mondialisation est venu le premier. Quelle que soit la réponse, le constat est le même : les collectionneurs désertent les galeries locales et se réservent pour leurs escapades « foireuses », gravées en lettres d'or dans leur agenda.

« ASSISTANT-DIRECTEUR »

Les galeries essayent de s'adapter à ce marché tentaculaire qu'elles ont elles-mêmes créé pour leur survie. Pour fonctionner, celles qui le peuvent font huit à dix foires par an, moyennant des enveloppes conséquentes. Aux stands négociés 400 euros le mètre carré sur les foires importantes, s'ajoutent les frais de transport des œuvres et des personnes, l'assurance, l'hôtellerie et toutes sortes de dépenses extravagantes. Sur quelques jours, c'est jusqu'à 300 000 euros qui peuvent être investis, et possiblement rentabilisés en quelques heures. Olivier Bélot, qui dirige à Paris la galerie Yvon Lambert, ne tergiverse pas : « C'est un format extrêmement clair qui nous permet de réaliser jusqu'à 50 % de notre chiffre d'affaires. » Mieux encore, selon Clare McAndrew, des 22 milliards d'euros dégagés en ventes privées, 36 % sont captés sur les foires locales ou internationales.

Le système est aussi vertueux que vicieux. Vertueux d'abord parce qu'il profite par capillarité à ceux qui n'y participent pas. Les grandes foires ont su fédérer autour d'elles tout un écosystème d'institutions, de critiques, de commissaires d'exposition qui donnent très souvent à ces événements marchands un supplément d'âme. Sans compter les galeries trop petites ou trop pauvres qui se réunissent à leur périphérie, en version *off*. Vicieuses néanmoins, les foires le sont pour de nombreuses raisons. Sur le sujet, Pierre Huber est inépuisable. Ancien pilier de Bâle et de Shanghai – déchu après que ses appétences ont agacé certains de ses confrères – le marchand suisse se présente désormais comme un collectionneur. Joint à Colares, au Portugal, où il construit un musée privé, il ne décolère pas contre « les touristes de l'art », leurs *« brokers »* et bien sûr « la discrimination culturelle des foires occidentales ». « Surtout, dit-il, ne vous faites pas d'illusions : n'importe qui ne peut pas acheter n'importe quoi. Ôtez-vous de la tête que vous pourrez entrer à Art Basel et acheter librement une œuvre qui vous plaît. »

Que les comités de sélection uniquement composés de galeristes se rendent coupables de délits d'entente et d'initiés, ce n'est pas le problème – c'est même, selon certains, le B.A-BA du métier. Le vrai scandale pour Pierre Huber, c'est qu'à la différence des enchères où il suffit de lever la main pour se délester de quelques millions, l'argent n'est pas seul maître dans les foires. En clair, « la plupart des galeries ont déjà la clientèle pour les œuvres qu'elles montrent. »

Pour apporter aux collectionneurs ce qu'ils attendent, les marchands ont développé aux quatre coins de la planète un réseau de surveillance quasi-militaire. Ainsi, bien qu'aucune galerie n'atteigne le niveau de couverture internationale de Larry Gagosian, 33 % de celles qui exposent à la FIAC sont présentes dans plusieurs villes dans le monde. Emmanuel Perrotin, qui a, dans le sillage de Jeff Koons, installé Takashi Murakami au château de Versailles, s'est posé de manière pérenne à Miami d'abord, puis à Hong Kong et à New York. En multipliant les succursales, les « méga-galeries » s'offrent ainsi un « super-marché ». Leurs assistants – souvent présentés comme des « directeurs » pour ne froisser personne – remontent les bons filons dans les régions dont ils ont la charge. À l'ère globale, carnet d'adresses se dit *social network*.

Les galeries qui ne veulent pas s'encombrer d'espaces, et donc de frais supplémentaires, recrutent des agents de liaison. Après avoir fermé son espace new-yorkais, Yvon Lambert a maintenu en

poste sa directrice *at large*. Il emploie également à plein-temps un relais argentin basé à Miami, chargé de faire remonter toutes les informations du continent sud-américain. Sa galerie de la rue Vieille du Temple devient un *hub* où toutes ces données convergent : « Le vrai luxe, pour Olivier Bélot, son directeur, ce n'est pas d'avoir une structure sur place, mais des oreilles qui couvrent une aire géographique. » Mais l'un n'empêche pas l'autre.

La célèbre Pace Gallery, installée à New York, à Londres et à Pékin, s'est attaché les services d'une jeune et dynamique directrice internationale russe, basée à Paris. À la voir nous parler sans détour sur le muret du parvis du Palais de Tokyo, on comprend que Valentina Volchkova est l'arme de pointe dont les galeries ont désormais besoin. Jeune, blonde, intelligente, trilingue, elle n'a pas étudié l'art, mais le business à l'université américaine de Paris. Son parcours est aussi fulgurant qu'évocateur : quelques mois de stage arrachés au culot pour le compte de la galerie Gagosian à New York et Moscou, quelques mois à son compte, une courte formation chez Drouot pour « approfondir » ses connaissances en art, et la voici à 27 ans promue ambassadrice de la puissante famille Glimcher : « Je m'occupe des territoires français, belge, israélien et russe. Ce qui ne m'empêche pas d'être en Italie quand il le faut ! »

LE ZUCKERBERG DE L'ART

Le marché repose sur ces « indics ». Et quiconque arriverait à automatiser les informations qui remontent sur le marché – ses acteurs, ses tendances, ses événements – et à les diffuser de manière ciblée, gagnerait sur tous les tableaux. Depuis le début des années 2000, le monde de l'art dématérialisé était un fantasme : c'est devenu une réalité. Daniel Gervis, qui a tant fait pour que les foires existent, mise sur un réseau de son invention baptisé « Finarta » et qui connecte, moyennant souscription (et en toute discrétion), 55 galeries entre elles. Pour l'instant, son service est tributaire d'un écran tactile massif : « Les galeries n'en veulent pas, elles le trouvent trop gros. »

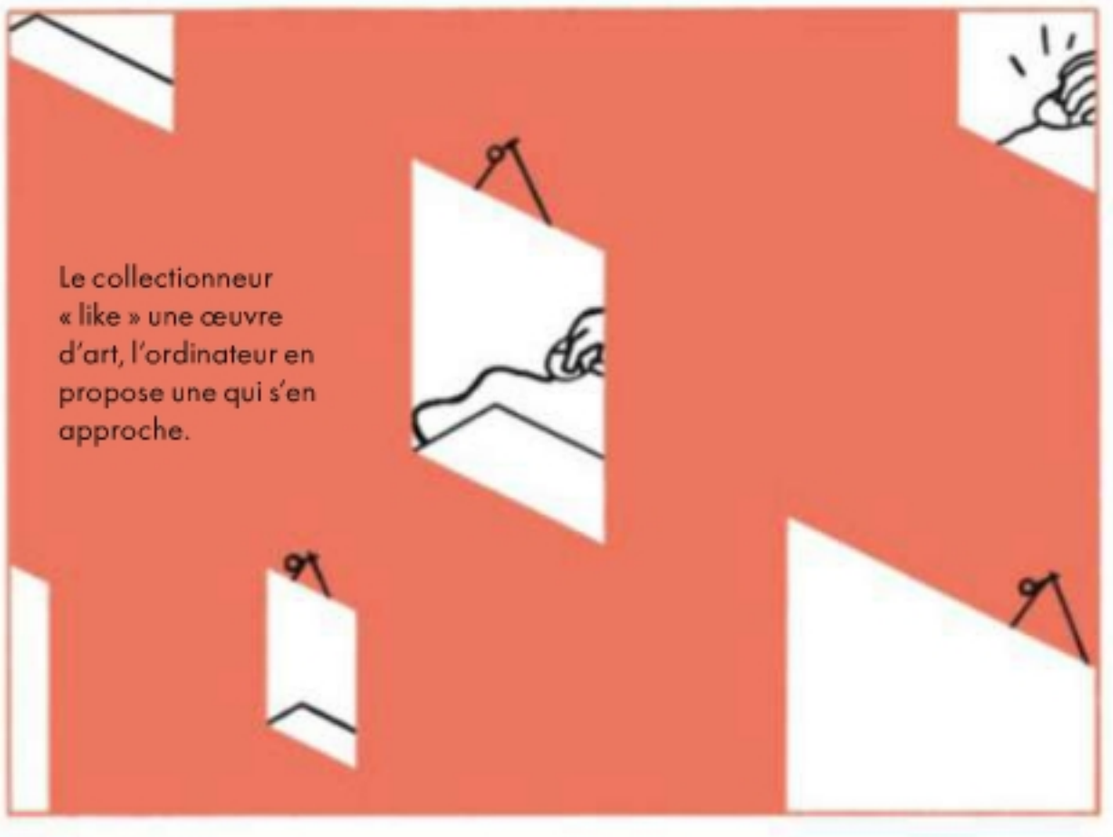
Rendez-vous est pris et il se lance, devant nous, dans une étrange démonstration. Il s'authentifie sur le serveur avec une clé cryptée à la James Bond et, d'un doigt malhabile, tape le nom de l'artiste Tony Cragg. Finarta trouve immédiatement une sculpture disponible chez l'un de ses partenaires : « Je peux demander le prix, le négocier et même faire venir l'œuvre aux Ports Francs de Genève pour la voir. » Autre format moins exclusif, l'offre *online* de Saatchi. Les artistes sans galerie peuvent y créer des espaces de vente et bénéficier a priori de l'aura et de la marque du collectionneur mythique. Même Amazon, leader dans la vente en ligne de produits culturels, s'y est mis. Néanmoins, aucune de ces offres n'atteint le potentiel démesuré d'Artsy, l'invention d'un jeune programmeur de Princeton qui a su s'allier les conseils de Larry Gagosian, de Marc Glimcher et d'un ancien vice-président de Christie's.

Née, comme il se doit, dans une chambre d'étudiant, l'idée de Carter Cleveland lui a permis de lever 6 millions de dollars auprès de *hedge funds* et de rutilants personnages du monde de l'art comme Dasha Zhukova, la compagne de Roman Abramovitch. Le but ? Créer pour l'art ce que la web-radio Pandora a fait pour la musique, à savoir un service automatisé de recommandation basé sur un algorithme. Ici, on « like » une œuvre d'art, l'ordinateur en propose une qui s'en approche. Le système s'organise autour d'une équipe d'historiens et d'ingénieurs : les premiers déterminent les « gènes » des œuvres et les seconds s'échinent à les connecter. Mouvements, sujets, techniques, composition : près de 500 paramètres permettent d'affilier Andy Warhol à Damien Hirst ou Ai Weiwei à Botticelli. Le tout repose sur les données de galeries partenaires soigneusement sélectionnées qui ont déjà mis en vente 30 000 œuvres sur la plateforme.

En clair, quiconque veut débuter une collection peut le faire de chez lui, loin des foires, sur la base des mathématiques et des conseils personnalisés qu'Artsy propose gratuitement. Joint par Skype à New York, Carter Cleveland hésite à nous parler de son business model. « Jusqu'à présent, le site prélevait, comme n'importe quel intermédiaire, un pourcentage sur les ventes. » Un long silence s'installe dans le « conf'call », puis Sebastian Cwilich, le président, demande : « Pour quand l'article est-il prévu, novembre ? Alors on peut vous le dire : nous avons aujourd'hui 500 galeries partenaires et 700 supplémentaires sur liste d'attente. Nous allons bientôt leur faire payer des droits d'entrée. »

Jeune, blonde, intelligente et trilingue, Valentina Volchkova, directrice de la Pace Gallery, n'a pas étudié l'art mais le business.

Sélection, achat d'espace, conseil automatisé et promotion éditorialisée, Artsy est une foire permanente. Les acteurs traditionnels du marché s'en amusent : personne, même un ordinateur, ne connaît mieux les goûts des collectionneurs. Ils imaginent difficilement, vu les sommes mises en jeu, qu'on puisse se passer d'eux. Sauf que les projections des économistes sont mirobolantes. En s'alignant sur l'évolution des différents secteurs du luxe, Clare McAndrew prévoit que les ventes d'œuvres en ligne pourraient représenter jusqu'à huit milliards d'euros en 2017. Pour assurer sa part, Carter Cleveland est bien décidé à devenir le meilleur allié des galeries. Son site externalise une partie de leurs relations publiques en allant chercher les collectionneurs directement sur leur iPhone. Artsy est en passe d'accomplir un exploit dans le monde de l'art : être l'ami de tout le monde sans avoir à parler à personne. □



Le collectionneur « like » une œuvre d'art, l'ordinateur en propose une qui s'en approche.

L'hôtel Burgh Island, « temple du "demi-monde" » dans les années 1930.

BURGH ISLAND, L'ÎLE DES « DIX PETITS NÈGRES »

Dans les années 1930, un hôtel du Devon et les starlettes qui le fréquentaient ont inspiré deux romans à Agatha Christie.

LIEU DE CULTE

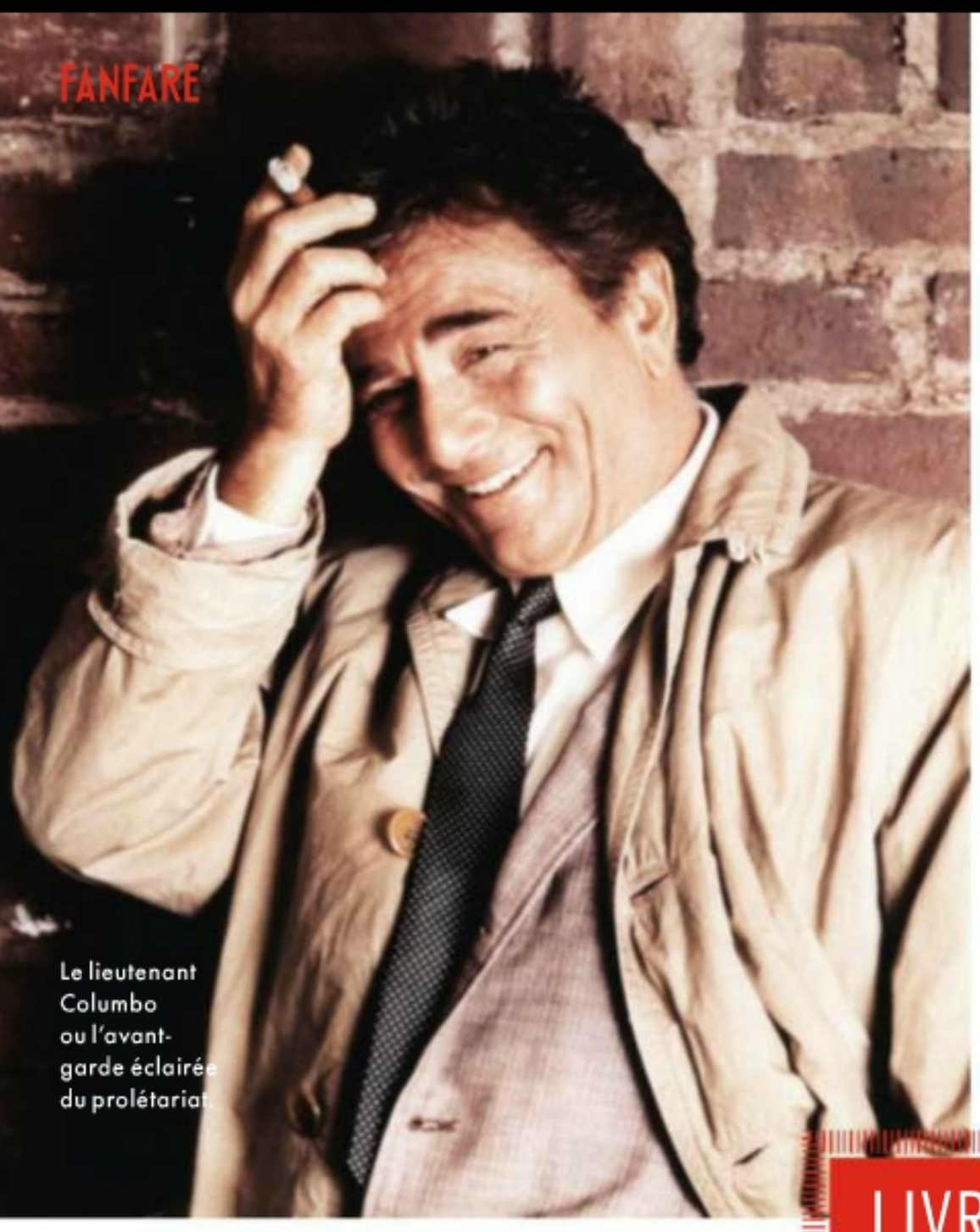
Gary s'empare d'une bouteille de gin. « J'ai inventé ce cocktail en arrivant ici au début des années 1990. Voilà longtemps que je ne l'ai pas préparé. » Sous la gracieuse verrière art déco, le barman rassemble ses souvenirs de lecteur passionné d'**Agatha Christie**. Derrière les fenêtres s'étendent les côtes du Devon, la mer qui avale doucement une plage du sud-ouest de l'Angleterre. Insensiblement, l'hôtel devient île éphémère. Une marée mâchoire qui fascina Agatha Christie. Burgh Island lui inspira *Dix petits nègres* et *Les Vacances d'Hercule Poirot*. Au début des années 1930, Agatha Christie faisait partie des invités privilégiés du sulfureux producteur de cinéma **Archibald Nettleford**. Gary verse le curaçao, un éclair de malice passe dans ses yeux. « Oh, ce n'était pas encore un hôtel, plutôt un temple du "demi-monde", comme vous dites en français. Nettleford y convoquait des starlettes qui batifolaient sur le rivage, toutes les chambres communiquaient et on interdisait aux enfants du village de s'approcher. » La reine du crime écrira dans *Dix petits nègres* : « Cette île, on devait pouvoir s'y amuser. Il y aurait bien quelques filles... » Outre Agatha Christie, on croise à Burgh, **Jack Warner**, **Raymond Massey**, **Douglas Fairbanks Jr.** et quantité de jeunes femmes comme Arlena Stuart, la malheureuse actrice étranglée au début des *Vacances d'Hercule Poirot.* Un à un, les convives en smoking s'installent autour du patio. Dans la salle de bal, l'orchestre s'accorde. Un voilier glisse à l'horizon, Burgh bascule hors du temps. Gary presse fermement un demi-citron : « Sur les récifs se trouvait une pagode où Agatha aimait s'isoler. Mais ses livres ont été écrits après. Ils évoquent les souvenirs de ses séjours ici. En 1939, Burgh est réquisitionné par l'armée. Cette année-là, elle publie *Dix petits nègres*. Elle y décline sa vision sombre de l'île. Il fait mauvais, l'orage gronde. Deux ans plus tard, dans *Les Vacances d'Hercule Poirot,* il y a des fleurs sur la falaise et de superbes crépuscules. Comme aujourd'hui. » Gary verse délicatement son cocktail dans une coupe. Ce n'est pas tout à fait terminé. « Vous savez, nous avons eu un véritable mystère sur cette île. » Il se penche par-dessus le comptoir : « En 1994, on avait engagé un veilleur de nuit un peu particulier. Cet ancien militaire avait l'habitude de faire sa ronde avec un marteau. Eh bien, figurez-vous qu'un matin, il avait disparu ! Toutes ses affaires étaient dans sa chambre. Mais lui, on ne l'a jamais retrouvé. » Gary ouvre une bouteille de champagne et achève de remplir sa coupe : « Voilà ! s'exclame-t-il en français. Ce cocktail s'appelle La vengeance d'Arlena. » Tandis que l'orchestre entame un air de Duke Ellington, une femme en robe noire joue machinalement avec son collier de perles : « Une île, c'était un monde en soi, écrivait Agatha Christie dans *Dix petits nègres*. Un monde dont on risquait parfois – qui sait ? – de ne jamais revenir ». — ADRIEN GOMBEAUD

PLUS DE PHOTOS *sur l'iPad*

Dix petits nègres d'Agatha Christie, traduit de l'anglais (Royaume-Uni) par Françoise Jamoul, illustré par Martin Parr, édition Le Masque.
Renseignements : www.burghisland.com

OLIVIER ROGUES ; ÉDITIONS LE MASQUE

VHERNIER
ITALIAN TRADITION FOR UNIQUE JEWELLERY
63, rue du Faubourg Saint Honoré, 75008 PARIS
vhernier.com



Le lieutenant Columbo ou l'avant-garde éclairée du prolétariat

LIVRES

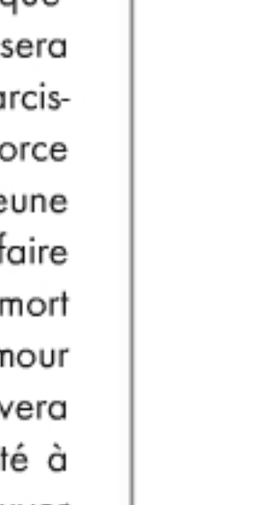
Un peu de superficialité dans ce monde de brutes : pour échapper un temps à la pesanteur du monde, l'immersion dans *Une histoire de la frivolité* (Armand Colin), beau livre signé **Sabine Melchior-Bonnet**, est fortement recommandée. Des vanités de l'*Ecclésiaste* aux toilettes des dandys en passant par les bagatelles libertines, l'historienne étudie dans ses moindres replis ce « rideau léger tendu sur nos sentiments et nos passions ». La frivolité a longtemps été l'apanage de l'aristocratie. Dans la série « Columbo », les *rich and famous* s'occupent en tentant de commettre le crime parfait. Dans son essai *Columbo : la lutte des classes ce soir à la télé* (Textuel), le sociologue **Lilian Mathieu** propose une relecture marxiste du feuilleton culte : les dominants tuent ; un dominé – le détective à l'imper défraîchi et à la vieille 403 – enquête et retourne le rapport de forces. Au rang des privés mythiques, les enquêtes de Philip Marlowe de **Raymond Chandler** sont réunies en un seul volume chez Gallimard. La quintessence du roman noir avec un héros désenchanté face à la corruption qui gangrène la société californienne des années 1940. Autre plongée en eaux troubles : *Hollywood*, le roman de **Gore Vidal**, géant des lettres américaines disparu en 2012, paraît enfin en français aux éditions Galaade. Le livre commence en 1917, avec l'entrée en guerre des États-Unis et malgré son titre, il est surtout question de Washington et de la façon dont la politique s'empare du cinéma pour étendre son pouvoir. Au casting de cette superproduction romanesque : Roosevelt, Chaplin, Fairbanks... Vidal a plus d'une fois croisé l'actrice et princesse Grace Kelly à laquelle **Elizabeth Gouslan** consacre une biographie mordante et alerte (ne pas se fier au sous-titre « clicheton ») : *Grace de Monaco, la glace et le feu* (Grasset). Déniaisée par Ava Gardner sur le tournage de *Mogambo*, la blonde Grace cachait des mains expertes sous ses gants beurre frais. Une femme à poigne comme les aimait **Leopold Ritter von Sacher-Masoch**, l'auteur de *La Vénus à la fourrure*, le manifeste du sadomasochisme. Voilà ses *Œuvres maîtresses* (Bouquins) rassemblées : fétichisme, fouet et zibeline. Le héros de *Vie intérieure* (éditions Joëlle Losfeld) de l'Argentin **Federico Jeanmaire** vit aussi des amours compliquées avec une Finlandaise, pendant des vacances au Mexique. Un petit livre éthylique et désaxé, comme *Les Chérubins électriques* (L'éditeur singulier) de **Guillaume Serp**, roman post-punk des années 1980, enfin réédité : un tourbillon de poudre, de musique et de parties. Punk, Violette Leduc, l'auteur de *La Bâtarde*, l'était à sa façon. **René de Ceccatty** raconte la vie de la scandaleuse protégée de Simone de Beauvoir dans *Violette Leduc, éloge de la bâtarde* (Stock, réédition). Une fin d'année décadente à souhait. — ÉLISABETH PHILIPPE

Une histoire de la frivolité de Sabine Melchior-Bonnet.
Vie intérieure de Federico Jeanmaire.
Hollywood de Gore Vidal.
Violette Leduc de René de Ceccatty.
Columbo de Lilian Mathieu.

VF EN VO

À LIRE AVANT TRADUCTION

Dalí et Lorca : une amitié particulière



Entre les deux génies espagnols, c'était « je t'aime, moi non plus ». Garcia Lorca était épris du peintre surréaliste aux moustaches effilées. Dalí, lui, jouait avec les sentiments du poète. Cette relation trouble se lit dans les lettres qu'ils ont échangées jusqu'à la mort de Lorca, exécuté en 1936. Paru en Espagne, *Querido Salvador, Querido Lorquito, Epistolario 1925-1936* (Elba Editorial) rassemble pour la première fois l'intégralité de leur correspondance. Les deux artistes se cherchent, se séduisent, s'inspirent réciproquement. Amoureux, Lorca composera une *Ode à Dalí*. Son abyssal narcissisme flatté, le peintre s'amuse, force le poète à faire l'amour à une jeune fille devant ses yeux pour satisfaire son voyeurisme. Mais après la mort de Lorca, Dalí parlera d'un « amour érotique et tragique » et éprouvera un vif sentiment de culpabilité à l'idée de ne pas avoir pu sauver son ami. — É. P.

DES EXTRAITS À LIRE *sur l'iPad*

JOANNA BEHAR ; COLLECTION CINEMA / PHOTO 12 / AFP ; ELBA EDITORIAL

POST-SCRIPTUM

On révise ses classiques avec le tome II des « Œuvres romanesques complètes » (*Mansfield Park, Emma*...) de **Jane Austen** en « Pléiade » ; « *La Main coupée* et autres récits de guerre » de **Blaise Cendrars** (Denoël) parmi les plus beaux textes sur les tranchées et la Grande Guerre ; *L'Astragale* d'**Albertine Sarrazin** (Pauvert), réédition du célèbre récit de cavale préfacé par **Patti Smith** dont *Just Kids* reparaît en poche (Folio) avec des photos inédites. En poche également, *Point Oméga* de **Don DeLillo** (Babel) ou la confrontation d'un néoconservateur et d'un cinéaste dans le désert californien, et *Tombé hors du temps*, chant de deuil orphique de l'Israélien **David Grossman** (Points Seuil). □

ROMAN

« FRANNY ET ZOOEY » DE J. D. SALINGER

Incarné par
BARBARA CASASOLA

Cardigan **Ralph Lauren Blue Label**
Chemise **Gerard Darel**
Jean **A.P.C.**
Montre Altiplano en or rose **Piaget**
Mocassins **J. M. Weston**
Sur le bureau, lunettes **Giorgio Armani Eyewear**
Au sol, cartable **Hermès**

BUREAU FORMICA ET CHAISE NOIRE : « CES ANNÉES-LÀ » PARIS 18E ; FLEURS : « MÊME DANS LES ORTIES » PARIS 18EME ; COIFFURE : CAROLINE BUFALINI, MISE EN BEAUTÉ : CAROLE COLOMBANI ASSISTÉE DE NADJA TABIOUH, MANUCURE : LORANDY. DÉCOR : ALICE SAITEM

LE LIVRE – *Franny et Zooey* rassemble deux récits de J. D. Salinger, publiés dans *The New Yorker* en 1955 et en 1957 puis réunis en 1961. En France, le livre est édité chez Robert Laffont (Pavillon Poche).

L'HÉROÏNE – Franny Glass, sœur de Zooey, jeune fille surdouée (comme la plupart des membres de sa fratrie), est étudiante dans une prestigieuse université d'art. Lors d'un déjeuner avec son petit ami Lane Coutell, elle s'évanouit. Un malaise existentiel : Franny, qui ne supporte plus la superficialité du monde qui l'entoure, essaye d'atteindre à la pureté spirituelle.

L'EXTRAIT – « C'est pour cette raison que j'ai quitté la section théâtrale. Parce que (...) j'aime être applaudie et que les gens soient fous de moi, tout ça n'est pas normal et juste. J'en ai honte. J'en ai marre. J'en ai marre de n'avoir pas le courage d'être quelqu'un de très ordinaire. »

BARBARA CASASOLA – Étudiante à Central Saint Martins à Londres, major de l'Istituto Marangoni de Milan en 2007, elle a fait ses classes chez Roberto Cavalli, Sonia Rykiel, Lanvin, Chloé avant de créer sa marque de prêt-à-porter féminin en 2011. Après un premier défilé à Londres en septembre 2013 et une place de finaliste au Dorchester Collection Fashion Prize en octobre, la styliste est l'invitée spéciale de la prochaine édition du salon Pitti W en janvier 2014 à Florence. — BÉNÉDICTE BURGUET

ALL U NEED

NEW U MILK

La nouvelle machine *Nespresso* possède un système lait intégré pour obtenir une mousse de lait incroyablement onctueuse.

*Un Espresso, du lait... L'essentiel

www.nespresso.com/umilk

IS MILK*

NESPRESSO®
What else?

« COMME ROMANCIER, J'ÉTAIS JALOUX DE L'AFFAIRE DSK »

Sidéré par la chute de Dominique Strauss-Kahn, MARC WEITZMANN s'est demandé comment rivaliser avec le réel pour nourrir son écriture.

Marc Weitzmann : « Faire un livre sur l'affaire elle-même ne présentait aucun intérêt romanesque. »

SECRET DE FABRICATION

Comme tout le monde au cours du printemps puis de l'été 2011, je suis resté sidéré par la chute de **Dominique Strauss-Kahn**, et par les multiples rebondissements d'un scandale qui, pour la première fois dans l'histoire politique française, prenait des dimensions de magnitude planétaire.

Devant l'écran ou devant le journal, le citoyen en moi passait de l'incompréhension à la colère et de l'écœurement à la fatigue la plus totale pour toute cette histoire. Comme romancier, en revanche ? Bien sûr que j'étais jaloux ! Pour des raisons biographiques, sociales, généalogiques, je connaissais sinon ces gens du moins quelque chose de leur milieu, quelque chose dans leur parcours avait nourri certaines de mes obsessions littéraires et de mes questionnements d'homme. J'étais jaloux de *l'excès de réel* en quelque sorte. Jaloux de la complexe opacité des différents protagonistes, de leur talent sans pareil pour faire voler en éclat chaque jour ou presque ce que l'on croyait avoir compris d'eux la veille, jaloux de l'obscène prodigalité de la vie, en un mot, de son génie pour l'invraisemblable – moi qui passe mon temps à tenter de rendre vraisemblable, des histoires imaginaires –, jaloux d'une violence grotesque qui se révélait en fin de compte plus subtile que toute subtilité littéraire, jaloux d'avoir été pris de court.

Mais quand l'histoire a commencé d'irradier des deux côtés de l'Atlantique jusque dans le langage courant où naissaient des expressions nouvelles (« ne fais pas ton DSK »), quand l'incendie a gagné les rapports hommes-femmes les plus quotidiens – dans les couloirs d'entreprise, les dîners entre amis et parfois les chambres à coucher – provoquant des disputes le plus souvent violentes et que plus personne n'a pu s'empêcher de donner son avis sur le viol, sur la moralité des femmes de ménage immigrées et la vie sexuelle des hommes politiques, quand, en d'autres termes, la tragédie intime est devenu collective, j'ai commencé à me dire que cette histoire soulevait des questions importantes – par exemple, qu'est-ce que mentir ? qu'est-ce que le pouvoir d'un être sur un autre ? qu'est-ce que l'imposture intime, politique ? qu'est-ce que l'arrivisme ? –, et qu'au-delà du sentiment d'impuissance jalouse que j'éprouvais il y avait peut-être un roman à écrire.

Mais lequel ? Quand je suis allé voir **Jean-Marc Roberts**, alors mon éditeur, pour en discuter, une chose a tout de suite été claire : faire un livre *sur* l'affaire elle-même ne présentait aucun intérêt romanesque. Plonger dans « la réalité » était l'erreur à ne pas commettre sous peine de s'y soumettre, c'est-à-dire recopier laborieusement la presse, se livrer à des conjectures parfaitement gratuites ou, pire, inventer des dialogues ridicules entre des personnes existantes dont je ne pouvais, par définition, rien savoir.

L'idée m'est alors venue de mettre en scène non le couple lui-même, mais les courtisans qui les avaient entourés. Je me suis dit que si je pouvais trouver une histoire suffisamment forte pour faire écho à la réalité, si je parvenais à inventer des personnages fictifs qui, dans l'entourage de Sinclair et de DSK, subiraient les conséquences de leur chute, je parviendrais peut-être à dire sur toute cette histoire des choses qu'il me semblait savoir et que je ne pouvais dire que comme cela. Il serait question d'Anne Sinclair et de DSK, oui, mais sans qu'on les voie jamais – uniquement à travers ce qu'en diraient les personnages de mon invention. Il me semblait qu'il y avait là quelque chose qui fonctionnait et qui pourrait, si j'y parvenais, donner un éclairage intéressant à la fois sur certains aspects de la société française telle que je me la représente et telle qu'elle alimente mon imagination. C'est ainsi qu'est né mon dernier roman *Une matière inflammable.* □

Une matière inflammable de Marc Weitzmann, Stock.

JULIEN FALSIMAGNE ; LUDOVIC / REA

Mai 2011, l'impensable scénario à la « une » de la presse.

SWATCH MÉGASTORE – 104 Avenue des Champs-Élysées – Tél. : 01 56 69 17 00
Votre boutique en ligne : shop.swatch.fr

swatch

Un riff posthume de machine à écrire signé Daniel Darc.

Jimi Hendrix à Londres en 1967.

MUSIQUE

MUSIQUE

Est-ce la fin de l'année qui se profile, l'apocalypse maya promise en 2012 et qu'on a cessé d'attendre ? Toujours est-il que décembre est le mois des fantômes dont le son qui hantait les ondes de leur vivant continue de nous donner le frisson. « Post Mortem » de **Guillaume Depardieu** sort par la volonté de sa mère Élisabeth et de sa sœur Julie, la propriété en revenant à sa fille Louise. Produites par Renaud Letang, ces onze chansons ressemblent à leur auteur : brutales parfois (*L'Estropié*), tendres très souvent (*Louise*), intègres, touchantes et troublantes. Il y a du Bashung ici. Autre revenant, **Daniel Darc** s'est retrouvé, fin septembre, une dernière fois dans les bacs. Fauché en février alors qu'il terminait l'enregistrement de « Chapelle Sixteen », il avait dans sa besace de quoi succéder dignement à « Amours suprêmes », le disque de sa résurrection paru en 2008 : des textes sublimes, quinze chansons d'espoir (*Une place au paradis*), d'âpreté Iggy Pop-esque (*Sweet Sixteen*), de lyrisme pur (*La Dernière Fois, Des idiots comme moi, Les Enfants,* bouleversant), et des *Variations* en forme d'interludes, où l'on entend Darc en studio, drôle, touchant, vivant. Sur un deuxième CD, des morceaux inachevés font regretter ce Taxi Girl qui en avait encore sous la pédale. Certains trépassés n'en finissent pas d'être productifs. C'est le cas de **Jimi Hendrix**, dont les inédits et autres raretés, souvent facultatifs, se ramassent à la pelle. *All Is By My Side*, le biopic réalisé par John Ridley et présenté en septembre au festival de Toronto, voit le téméraire **André 3000** passer sa classique Fender Stratocaster. Le hic : la production du film n'ayant pas obtenu les droits des compositions originales d'Hendrix, on n'y entendra que ses reprises (*Hound Dog, Mannish Boy*, etc.). Pour la parole de Jimi lui-même, les fans pourront se rabattre sur *Mémoire d'outre-monde* (JC Lattès), une compilation de textes, lettres et extraits d'entretiens. Sortie aussi du deuxième volume des inédits des **Beatles**, *Live at the BBC,* enregistrés en 1963 et 1964 et jamais parus, où l'on entend les Fab Four reprendre Chuck Berry ou Ray Charles et interpréter leurs chefs-d'œuvre. Précieux. Du côté des vivants, coup de chapeau au majestueux **Cass McCombs**. L'Américain torturé débarque avec un double album beau à pleurer. « Big Wheel and Others » est un remède à la nostalgie, témoignage d'un génie bien vivace. Prophétique, Neil Young en avait fait une rengaine *« Hey hey, my my / Rock'n'roll can never die ! »* — CLÉMENTINE GOLDSZAL

ÉCOUTEZ UNE SÉLECTION *sur l'iPad*

BRÈVES DE PODIUMS

LA BANDE-SON DE LOÏC PRIGENT

Entre deux Fashion Weeks, il officie dans « Le Supplément » de Canal + et conseille une chanson…

…POUR SAUVER UN DÉFILÉ

« Une machine à bonne humeur, totalement efficace, impossible d'y résister. »

The Glow of Love, **Change ft. Luther Vandross**

Q, **Kenny Larkin**

…POUR DANSER

« Ça ferait pétiller une bouteille de Volvic. »

…POUR PLEURER

« Le truc que j'associe à l'été 2013, j'aime quand une chanson évoque un moment précis. »

It's You, **FCL**

Give Him a Great Big Kiss, **The Shangri-Las**

…POUR VOGUER

« Les filles qui chantent "mwah" dans le refrain, totalement hystérique. »

…À OUBLIER AU PLUS VITE

« Costume National avait passé le seul refrain de ce titre génial pendant vingt-cinq bonnes minutes de scie intensive. Le morceau est gâché pour moi à jamais. »

Boys and Girls, **Blur**

…POUR RÉVEILLER UN DÉFILÉ

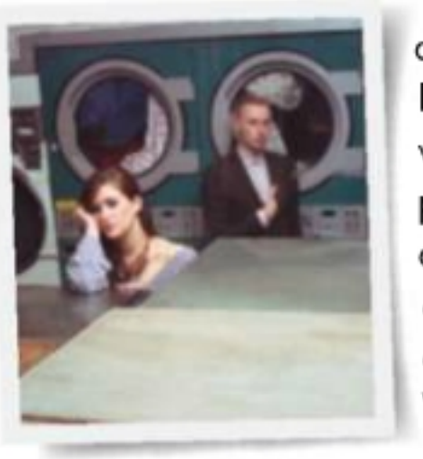
Arp #1, **Jackson and His Computer Band**

« Ça pourrait nettoyer les oreilles. »

JULIEN LACHAUSSÉE ; JEFF LANET/CANAL + ; AKOPA / ANP MAG / ANP / AFP ; DR ; DESIRÉ VAN DER BERG ; MICHAEL OCHS ARCHIVES / GETTY IMAGES ; GARETH CATTERMOLE / GETTY IMAGES ; ROMAIN BOE / ABACAPRESS ; DAVID RICHARDSON

ÇA TROMPE ÉNORMÉMENT

C'est un phénomène inexpliqué, inexplicable, mais aux dimensions littéralement pachydermiques. Des deux côtés de l'Atlantique, la pop assiste à l'invasion d'un troupeau de bêtes à trompe. La veine romantico-folk parisienne a ainsi son duo : Lisa et François sévissent sous le nom d'**Éléphant** et leur premier album, « Collective Mon Amour », est dans les bacs depuis quelques mois. L'erreur serait de les confondre avec un autre *grouple* (groupe-couple), celui-ci baptisé **Elephant** (sans accent puisqu'ils viennent des États-Unis), voire de s'emmêler les pinceaux : rien à voir avec **Elephanz,** groupe pop français dont vous avez peut-être déjà entendu l'album *Time for a change*, ou le single éponyme, bande-son de la dernière pub Volvo. Ajoutez à cela **Elliphant**, une Suédoise ragga-pop qui grimpe. Vous avez presque un troupeau. □



Le « *grouple* » Elephant (sans accent).

RC Paris - B 722 003 464 - Paris.

SUPREMŸA YEUX

Nouveau. **Un sérum-crème d'exception pour combattre les effets visibles du vieillissement génétiquement programmé du contour de l'œil.**
Les paupières sont raffermies, le regard est plus frais au réveil.
Les rides sont lissées, cernes et poches sont réduits.
Nuit après nuit, votre regard rajeunit. Visiblement.

VISAGE YEUX

sisley
PARIS
www.sisley-paris.com

AND THE WINNER IS...

La liste des films en lice pour les Oscars sera connue le 16 janvier, et les rumeurs vont (déjà) bon train. Concours de pronostics.

Le compte à rebours a démarré pour Ellen DeGeneres qui présentera la cérémonie le 2 mars prochain.

CINÉMA

Les Oscars sont-ils déjà joués ? Une évidence pour ceux qui ont vu *12 Years a Slave* de **Steve McQueen** (*Hunger*, *Shame*) un soir de septembre au festival de Toronto. Cette fresque sur l'esclavage produite par **Brad Pitt** a impressionné le tout-Hollywood présent. Mais si le film, proclamé trop tôt, s'épuisait d'ici la fin février ? Dans l'ombre, *Le Majordome*, plébiscité par **Obama**, attend son heure, ainsi que le déjà mythique space opera *Gravity* d'**Alfonso Cuaron**, qui pourrait offrir à **Sandra Bullock** sa seconde statuette, si elle n'échoit pas à son partenaire **George Clooney**. En cas de ratage, ce dernier se rattrapera en tant que producteur avec le psychodrame familial *August : Osage County*, qui devrait marquer le grand retour de **Julia Roberts** dans la catégorie « meilleure actrice », même si **Cate Blanchett** fait figure de favorite pour son rôle dans *Blue Jasmine* de **Woody Allen**. Il faudra aussi compter avec *Inside Llewyn Davis*, belle ballade folk des **frères Coen**, véritables aimants à prix. Ainsi qu'avec le **Scorsese** 2013, *The Wolf of Wall Street*, sur la chute d'un courtier en bourse interprété par **Leonardo DiCaprio**. La France a décidé de soumettre à la compétition *Renoir* avec **Michel Bouquet**... *La Vie d'Adèle*, trop sexe et un peu tardif en sortie américaine, pourrait encore essayer d'attraper au vol des nominations pour nos deux actrices incontournables. Le votant-type des Oscars est un homme plus très jeune, plutôt collet monté, féru d'académisme et de patrimoine. Des détails qui comptent... —CLÉLIA COHEN

LES OSCARS « WILD »

Perte de poids pour certains ou de confiance pour d'autres, lobbying tapageur ou basses manœuvres, la bataille s'annonce rude... Rappel des forces en présence.

« C'EST UNE TELLE CORVÉE. JE NE SUIS **PAS UN POLIT**IQUE. JE SUIS **UN ACTEUR.** » Michael Fassbender (à propos des Oscars, octobre 2013)

LES FAVORIS	Robert REDFORD	Forest WHITAKER	Chiwetel EJIOFOR	Tom HANKS	Matthew McCONAUGHEY
SON FILM	*All is Lost* de J. C. Chandor	*Le Majordome* de Lee Daniels	*12 Years a Slave* de Steve McQueen.	*Captain Phillips* de Paul Greengrass.	*Dallas Buyers Club* de Jean-Marc Vallée.
SON RÔLE	Un navigateur paumé dans l'océan Indien.	Le majordome de 7 présidents américains	Un black kidnappé qui finit esclave en Louisiane.	Un commandant de navire pris en otage.	Un mécano macho et homophobe, atteint du sida.
OSCARS AU COMPTEUR	Meilleur réalisateur (1981), Oscar d'honneur (2002). Jamais comme acteur.	Meilleur acteur pour *Le dernier roi d'Écosse* (2007).	Première nomination.	Meilleur acteur pour *Forrest Gump* (1993), et *Philadelphia* (1994).	Première nomination.
SA GROSSE PERF'	Seul sur sa barque et quasi-muet pendant deux heures.	À fait verser une larme à Barack Obama.	La scène de la danse du pendu, avec les orteils qui frôlent le sol.	Tout le tournage... en conditions réelles, avec petits bobos à la clé.	Transformation physique « à la De Niro » : Mat a perdu 17 kg.
SON ATOUT	Réparer un oubli (une seule nomination en 1971).	Harvey Weinstein, l'homme aux 60 Oscars.	C'est le film chouchou des médias américains.	Il restera à jamais le meilleur ami des USA.	Les dames, émues par son strip-tease dans *Magic Mike*.
SON HANDICAP	Trop tard, mon vieux !	La concurrence.	Son nom, qui fait penser à un volcan islandais.	« Il est *so nineties*... »	Il y a trop de jurons pour les votants séniles. Fuck !
SON SPARRING-PARTNER	Les requins.	Oprah Winfrey.	Michael Fassbender.	Barkhad Abdi (c'est son premier rôle au cinéma).	Jared Leto (en incroyable travelo toxicomane).
SES REMERCIEMENTS	« Je tiens à remercier la mer qu'on voit danser le long des golfes clairs... »	« Je tiens à remercier Dieu... et Harvey Weinstein. »	« Je tiens à remercier Brad Pitt, le producteur, sans qui ce film n'aurait jamais pu... »	« Je tiens à remercier ma femme, mes enfants, l'Amérique, le cosmos. »	« Je tiens à remercier le docteur Dukan pour tous ses judicieux conseils... »
LE DÉTAIL QUI FAIT LE RÔLE	Le gel coiffant « effet mouillé ».	Gants blancs et main dans le dos.	La lavallière, en plus de sa classe afro-brit.	L'horrible combo lunettes/bouc.	L'horrible combo Stetson/moustache.

SONY PICTURES ; MARS DISTRIBUTION ; UGC ; METROPOLITAN FILMEXPORT ; UNIVERSAL PICTURES ; CORBIS ; ABACA ; 123RF ; ANDREW ECCLES / AP / SIPA

RENÉSIM

Votre joaillier en ligne,
175 ans de tradition familiale

René Sim Lacaze, Paris, 1937

www.renesim.fr

Des gemmes raffinées • Une sélection de diamants unique • Des créations sur mesure

Designs Franz & Maximilian Hemmerle

facebook.com/renesimcom @renesimcom pinterest.com/renesim

« HOPPER EST LE PEINTRE LE PLUS CINÉMATOGRAPHIQUE »

Pour filmer Marion Cotillard dans The Immigrant, *James Gray s'est inspiré de Bresson et du Caravage, mais il n'a jamais oublié sa passion pour la peinture d'Edward Hopper.*

Nighthawks d'Edward Hopper, 1942. Huile sur toile conservée à l'Art Insitute de Chicago.

James Gray en plein tournage en février 2012.

LE FÉTICHE

« C'est un peu cliché de choisir Edward Hopper, et encore plus *Nighthawks*, mais il est difficile de nier l'importance que ce tableau a eue pour moi. Sa composition est magnifique, avec ses aplats de clarté et d'ombre, ce bout de mur jaune horizontal qui s'enfonce comme un couteau dans la nuit. À l'intérieur du *diner,* un couple est en train de parler avec le serveur, mais la femme a l'air préoccupée par autre chose. Et puis il y a cet homme à gauche qui nous tourne le dos. Quand vous tournez ainsi le dos à la "caméra", vous vous refusez à montrer ce que vous êtes. Cela ajoute du mystère. Deux personnages de face, un de profil, un de dos: tous les côtés de la silhouette humaine sont représentés ici, c'est du pur génie. Hopper parvient à transmettre le degré d'intimité entre les personnages, ou au contraire leur distance affective, par la seule composition. Voilà ce qui me captive dans son travail: la température émotionnelle y est limpide. Ce tableau m'a ouvert à la peinture. Ma grand-mère possédait un grand album sur Hopper, écrit par Lloyd Goodrich, paru dans les années 1970. Ce livre me happait chaque fois que j'allais chez elle. Quand on regarde *Nighthawks,* on ne peut s'empêcher de se faire son cinéma. Bien des films ont copié ce plan, ainsi que d'autres tableaux de Hopper d'ailleurs: il est le peintre le plus cinématographique qui soit. L'ambiance de *Nighthawks* est sans équivoque: on se croirait dans un polar. Mais le tableau date de 1942 et anticipe donc l'âge d'or du film noir de la fin des années 1940 et du début des années 1950. D'une certaine manière, il a prédit un mouvement cinématographique plus qu'il ne l'a accompagné! En 1977-1978, j'avais 8 ans, je ne connaissais rien aux grands classiques hollywoodiens, les seuls films que j'avais vus étaient probablement *Les Dents de la mer, Star Wars* et *Rocky.* Mais quand j'ai découvert, à la télévision, mes premiers films noirs, *Nous avons gagné ce soir* (1949) de John Indrisano et Robert Wise ou *Adieu, ma belle* (1944) d'Edward Dmytryk, j'ai eu une sensation immédiate de familiarité grâce aux tableaux de Hopper, quintessence de la solitude urbaine liée à l'*American way of life.* Quand je prépare un plan, je ne peux pas m'empêcher de penser à Hopper. Le directeur photo Gordon Willis, qui a fait *Le Parrain, Klute* et beaucoup de films de Woody Allen dans les années 1970, a piqué à Hopper tout son système d'éclairage, et le revendiquait. Cette façon d'éclairer depuis le haut du cadre, de laisser des pans entiers de l'image dans l'obscurité, etc. Pour la photographie et le cinéma en couleurs, Hopper reste la référence picturale la plus importante du cinéma américain. Dans mon dernier film, le personnage principal interprété par Marion Cotillard est très croyant, contrairement à moi. Pour la filmer, j'ai également pensé au Caravage et à son approche plus religieuse de la lumière et du cadre... Hopper pour la mélancolie, Le Caravage pour la spiritualité. D'une certaine manière, l'art est ma religion à moi. » — PROPOS RECUEILLIS PAR CLÉLIA COHEN

The Immigrant de James Gray avec Marion Cotillard et Joaquin Phoenix. Sortie le 27 novembre.

AISA / LEEMAGE ; ANNE JOYCE

Phallus fut isolé, ou n'était

« … le culte de Phallus, du Priape ne blessait nullement la pudeur, ne contrariait point les préjugés des nations où il était en vigueur ; ce ne fut que dans un siècle corrompu (celui des romains) qu'ils plaisantèrent, sur Priape et son Phallus comme sur la plupart des autres divinités. Les chrétiens sont les premiers qui s'élevèrent sérieusement et avec force contre ce dieu et son image ».
Jacques-Antoine Dulaure (1755-1835)

208 cm – 81,8 in

5 quai Voltaire 75007 Paris – 33 (0) 1 42 61 64 90 – fremontier@fremontier.com

POP-UP

LES MINUTES DE L'INFO FUTILE

Un mois dans la vie de la culture pop.

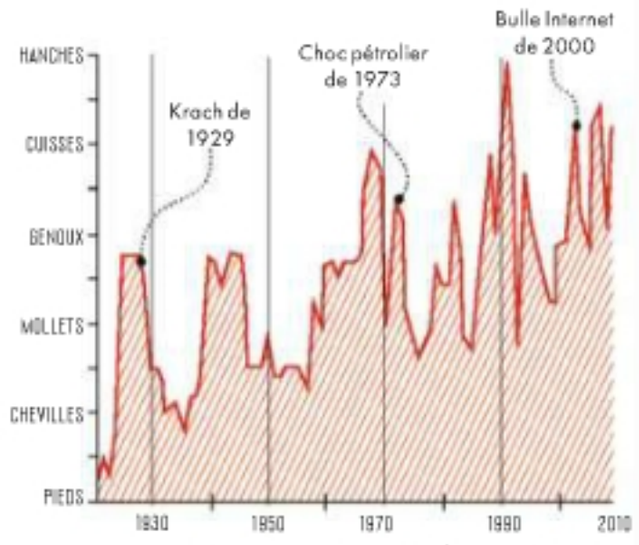
SÉPARÉS À LA NAISSANCE

CHER
Do you believe in life after love ?

YAMINA BENGUIGUI
Croyez-vous à la vie (politique) après le cinéma ?

MINI JUPE OU MAXI CRISE ?

En 1926, l'économiste **George Taylor** postule que les ourlets suivent (avec retard) l'économie : la crise rallongerait les jupes et l'exubérance irrationnelle des marchés les ferait s'envoler. La conjoncture printemps-été 2014 reste indécise : ultra-courte selon Isabel Marant [1], à la cheville chez Céline [2].



Longueur moyenne des jupes (source : université Érasme de Rotterdam)

LA QUESTION DE LA CHANSON

Vanity Fair *répond aux grandes interrogations de la variété.*

The Beatles : *« Why don't we do it in the road ? »*

Parce que l'exhibition dans un lieu public est passible d'un an de prison et de 15 000 euros d'amende (code pénal, art. 222).

David Bowie : *« Is there life on Mars ? »*

Le rover de la NASA Curiosity n'en a pas trouvé (au moins jusqu'à ce que le *shutdown* budgétaire américain l'empêche de twitter).

Hervé Villard : *« Pourquoi le silence ? »*

Le son a besoin d'un milieu élastique pour se propager. Dans le vide, on doit pouvoir obtenir un calme tout à fait acceptable.

Pierre Vassiliu : *« Qui c'est celui-là ? »*

Si vous n'êtes pas policier, gendarme ou douanier, ça ne vous regarde pas. Et même alors, la présentation de la carte d'identité est facultative.

ARCHIVES DU BAR À SOURCILS

STANLEY KUBRICK A-T-IL INVENTÉ LE SOIN CONTOUR DES YEUX ?

Orange mécanique (1971)

R.I.P.

LE CIMETIÈRE DES FILMS

Des projets de cinéma qui n'ont jamais trouvé le chemin des écrans.

LE SEIGNEUR DES ANNEAUX
(pas) joué par les Beatles

Après *Help !*, les Beatles tentent d'acquérir les droits cinéma du *Seigneur des anneaux*. **John** devait jouer Gollum, **Paul** Frodon, **George** Gandalf et **Ringo** Sam Gamegie.

DUNE
(pas) réalisé par Alejandro Jodorowsky

En 1975, le Chilien veut adapter le roman de Frank Herbert avec **Orson Welles, Mick Jagger, David Carradine** et **Dalí** sur une BO de **Pink Floyd**.

LA CONDITION HUMAINE
(pas) réalisé par Michael Cimino

Le réalisateur de *Voyage au bout de l'enfer* veut porter Malraux à l'écran et envisage de recruter **Johnny Depp, Daniel Day-Lewis, John Malkovich, Alain Delon** et **Nicole Kidman**.

LA CONJURATION DES IMBÉCILES
(jamais) produit par la Paramount

La Paramount a proposé en 1982 à **John Belushi** d'incarner Ignatius J. Reilly (mais il est mort) puis à **John Candy** en 1994 (mais il est mort) puis à **John Goodman, Chris Farley** et **Will Ferrel**. On parle désormais de **Zach Galifianakis**.

Lire aussi : *Les plus grands films que vous ne verrez jamais* de Simon Braund (éd. Dunod).

LE RETOUR DU JEDI

George Lucas a envisagé de confier la suite de *La Guerre des étoiles* à **David Lynch** et à **David Cronenberg**, avant de se rabattre sur **Richard Marquand**.

LE GASTRO-BINGO

Accros de la cuisine-passion, relevez ces expressions, cochez et criez « bingo ! » une fois rempli le carton.

	MARMITON	MASTERCHEF	TOP CHEF
PLAT SIGNATURE	Le cassoulet à la japonaise (et les cross-over en général).	Le suprême de petits pois trois façons avec sa tuile de parmesan.	L'espuma de rougets et son maki de mangue juste snacké.
PETIT TRUC EN PLUS	Remplacez le riz gluant par des haricots et le concombre de mer par des saucisses.	Pensez au piment d'Espelette pour le pudding de boudin avec son chutney de fraises.	Partez sur une raviole et un bouillon thaï. Ça marche toujours.
CRI DE GUERRE	Chéri, à table !	Machine de guerre !	On lâche rien ! Tac tac tac !
DRESSAGE ULTIME	Verrines et emporte-pièces à tous les étages.	La trace de pneu en balsamique au fond de l'assiette.	Le dôme en caramel filé sur tous les desserts.
COMPLIMENT	Mon homme a adoré.	Vous avez sublimé le produit.	C'est gourmand.

ABACA ; NIKI NIKOLOVA / FILM MAGIC / GETTY IMAGES ; ANDREW ROSS / CORBIS ; NBC / GETTY IMAGES ; DPA / ABACA ; RUE DES ARCHIVES ; 123RF ; NICOLAS GOUHIER / ABACA ; GSI / ABACA ; ORBAN / ABACA

KRUPS – SAVOUREZ L'EXCELLENCE D'UN ESPRESSO DE BARISTA.

La machine à espresso et cappuccino YY8108FD qui vous régale d'un simple geste. Unique, avec le nettoyage automatique de son mousseur à lait. Idéale pour révéler les arômes d'un café fraîchement moulu.

Une sensation nouvelle pour les amateurs de café, à découvrir sur krups.fr

KRUPS

FLY BEYOND*

GREY GOOSE A ÉTÉ CRÉÉE
À PARTIR DE DEUX INGRÉDIENTS
ET UNE AMBITION : ÉLABORER
UNE VODKA FRANÇAISE D'EXCEPTION.

*S'envoler au-delà.
GREY GOOSE va bien au-delà des standards de la vodka, à l'image de son créateur qui s'envola au-delà de l'Atlantique pour chercher en France un Maître de Chai au savoir-faire unique, ainsi que le seul blé et la seule eau de source à la mesure de son ambition. Ce voyage est symbolisé par l'envol d'oies sauvages sur la bouteille.

GREY GOOSE
VODKA FRANÇAISE D'EXCEPTION

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTE. A CONSOMMER AVEC MODERATION.

FUMOIR

« James Bond est moitié écossais, moitié suisse. C'est en fait le parfait espion anglais. »
– WILLIAM BOYD

L'IMAGE ANIMÉE
sur l'iPad

ILLUSTRATION **ALESSANDRO SANNA**

URBI ET ORBI
Apparition quasi papale de Julian Assange sur le balcon de l'ambassade d'Équateur à Londres, le 19 août 2012.

L'ENCOMBRANT M. WIKILEAKS

Menacé d'extradition, Julian Assange vit confiné dans l'ambassade d'Équateur depuis plus d'un an, raconte SARAH ELLISON. Même si Londres ne tente plus de l'exfiltrer, il ne compte pas s'éterniser dans son 18 m².

I. SANS ISSUE

Chaque après-midi, à 16 heures, un petit groupe de manifestants se rassemble devant l'ambassade d'Équateur, au 3 Hans Crescent dans le quartier de Knightsbridge à Londres, pour protester contre la captivité d'un homme reclus à cette adresse depuis le 19 juin 2012. Cet homme, c'est Julian Assange, Australien de 42 ans, figure publique de WikiLeaks (qu'il a fondé en 2006), une association à but non lucratif qui divulgue des documents secrets sur son site Web. En avril 2013, l'organisation a mis en ligne sa plus grosse livraison : environ 1,7 million de documents diplomatiques remontant aux années 1973 à 1976 baptisés les « câbles diplomatiques de Kissinger ». En 2010, en partenariat avec *The Guardian*, *Der Spiegel*, *The New York Times* et d'autres journaux, WikiLeaks avait commencé à divulguer plus de 450 000 documents concernant les guerres d'Irak et d'Afghanistan, dont 250 000 dépêches diplomatiques américaines. La source de cette fuite, Bradley Manning (rebaptisé Chelsea Manning), un soldat américain stationné en Irak, a été traduite devant une cour martiale et jugée coupable d'« espionnage », de « vol » et de « fraude informatique », mais pas de « collusion avec l'ennemi ».

Depuis plus d'un an, Assange a vécu dans une petite pièce de l'ambassade – de 4,5 mètres sur 4 – loin de l'attention publique, avant de revenir sur le devant de la scène avec l'affaire Edward Snowden. Ses appartements se situent dans un coin du rez-de-chaussée et donnent sur une petite voie sans issue. Sa fenêtre est contrôlée par l'une des centaines de milliers de caméras qui surveillent Londres et, lorsque je me suis rendue sur place en juin, deux véhicules de la police municipale stationnaient devant. WikiLeaks assure que le bâtiment est surveillé en permanence par une bonne douzaine de policiers. Selon Scotland Yard, cette surveillance a déjà coûté 4,5 millions d'euros. Les premiers temps, les dirigeants du ministère des affaires étrangères britanniques ont menacé d'exfiltrer Julian Assange de l'ambassade contre son gré.

Les deux premiers mois, le consul équatorien, Fidel Narvaez, a dormi sur place pour lui assurer une protection diplomatique 24 heures sur 24. Il a confié à *The Prisma*, un journal londonien publié à la fois en espagnol et en anglais, qu'il avait appris à bien le connaître : « Nous avons beaucoup parlé au cours de ces mois, tout particulièrement lorsque nous étions seuls, la nuit ». En juillet, lors d'un contrôle de routine en prévision de la visite de leur ministre →

FACUNDO ARRIZABALAGA / EPA / MAXPPP

SONY

make.believe

nouveau casque MDR-10RC

un son authentique
créé par des artistes

Rendez-vous sur **www.sony.fr/MDR-10RC**

Soul Shaking Clarity **BE MOVED***

*Une clarté incomparable. Vivez l'émotion.

'Sony', 'make.believe' et leurs logos sont des marques déposées de Sony Corporation. Sony Europe Limited, société de droit étranger, immatriculée auprès du "Registrar of Companies for England and Wales" n° 2422874 dont le siège social est The Heights, Brooklands, Weybridge, Surrey, KT13 0XW, Royaume-Uni ; succursale Sony France, RCS Nanterre 390 711 323, 49/51 quai de Dion Bouton, 92800 Puteaux, France.

des affaires étrangères, Ricardo Patiño, les services secrets équatoriens ont découvert un micro caché dans le bureau de l'ambassadrice, Ana Alban. Le ministre a dénoncé l'espionnage de son ambassade.

Assange y a trouvé refuge peu après avoir été débouté de son recours contre la demande d'extradition de la Suède, où il doit être interrogé pour agression sexuelle contre deux femmes (faits pour lesquels il n'est pas encore inculpé). Au début, il dormait sur un matelas gonflable fourni par l'ambassadrice. Gêné par le bruit de la rue, il a exploré les lieux à la recherche d'une pièce tranquille et jeté son dévolu sur les toilettes des dames. Dans sa chambre, une lampe imite la lumière diurne pour l'empêcher de déprimer et, chaque jour, il court sur le tapis roulant offert par le réalisateur Ken Loach. L'ambassade lui a installé une douche. Il y a aussi une cheminée avec un manteau de style victorien blanc et une petite table ronde de bois blond sur laquelle il pose son ordinateur. Plusieurs étagères recouvrent les murs. Julian Assange se nourrit d'un mélange de plats à emporter – fournis par des restaurants dont il garde le nom secret de peur d'être empoisonné – et de plats équatoriens préparés par le personnel de l'ambassade. Il peut recevoir des visiteurs, notamment Sarah Harrison, une journaliste de 31 ans, membre de WikiLeaks, qui s'est rendue à Hong Kong où Snowden s'était caché des autorités américaines pour lui remettre un sauf-conduit équatorien fourni par Assange et Narvaez.

Le 3 juillet 2012, pour ses 41 ans, Julian Assange a fait porter douze parts de gâteau d'anniversaire aux douze manifestants rassemblés devant l'ambassade. Cette année, les militants présents brandissaient une pancarte rappelant que, dans *Le Guide du voyageur galactique – H2G2*, le nombre 42 est la réponse à « la grande question sur la vie, l'univers et le reste ». Les jours ordinaires, les manifestants se contentent de petites affiches où Assange apparaît bâillonné par un drapeau américain, surmonté de slogans comme « Ne tuez pas le messager. » Celui-ci les gratifie de temps à autre d'apparitions papales à la fenêtre principale. Pâle sous ses cheveux blancs, il les salue. À l'occasion, il donne ses conférences de presse depuis un petit balcon. Récemment, pour une interview à l'AFP, il s'est présenté sans chaussures, histoire de souligner qu'il n'en a pas besoin.Si Assange ne peut pas quitter les lieux, il est sans cesse devant son ordinateur ou en conférence, « comme n'importe quel patron – harassé de sempiternelles réunions », m'a-t-on dit chez WikiLeaks. Il utilise des logiciels sophistiqués de chiffrement et encourage tous ceux qui le contactent, ou son entourage, à faire de même.

Le fait que Julian Assange ait été contraint de se mettre physiquement hors circulation a eu pour effet, curieusement, de le placer encore plus au centre de l'attention. Ses ennuis judiciaires n'ont pas diminué mais son statut diplomatique incertain le protège de la menace d'être embarqué de force dans une camionnette noire sous les cris des journalistes et le bourdonnement des caméras. Le gouvernement américain a bien essayé de décapiter son organisation mais cela n'a abouti qu'à le transformer en martyr. Plus personne n'évoque, comme du temps de sa liberté, sa sensibilité épidermique, son caractère ombrageux, sa paranoïa, son égocentrisme, son hygiène douteuse, son habitude de rester rivé à son ordinateur lorsqu'il dîne avec quelqu'un ou celle de ne pas tirer la chasse d'eau.

> Plus personne n'évoque sa paranoïa, son égocentrisme ni son hygiène douteuse.

« Au contraire, je trouve qu'il est plus fort et plus sophistiqué qu'auparavant, et pareil pour son organisation », déclare Jennifer Robinson, une avocate des droits de l'homme australienne qui assure sa défense à Londres. « Pendant trois ans, Julian a été soumis à d'intenses pressions et à toutes sortes d'attaques légales et politiques. Mais ses détracteurs en sont toujours au même point et il fait toujours les gros titres. » Assange est seul et tranquille, mais pas isolé. Il est le centre inquiet d'un réseau dont il peut à la fois détecter et influencer les soubresauts.

II. TRAVAIL, TRAVAIL, TRAVAIL

Récemment, à l'occasion d'une téléconférence organisée par WikiLeaks pour le premier anniversaire de l'installation d'Assange à l'ambassade, un journaliste lui a demandé si sa réclusion avait altéré sa capacité à travailler. Julian Assange a répondu que cela rendait certaines choses plus difficiles mais que cette situation était « compensée par [s]on incapacité totale à faire autre chose que travailler. »

Et du travail, il en a. Son corps a beau être enfermé dans un petit immeuble à Londres, son avatar et son organisation restent activement connectés au monde. L'année écoulée a été très remplie. En septembre 2012, Assange s'est exprimé aux Nations unies par satellite, afin de presser les États-Unis de mettre fin à ce qu'il appelle la persécution de Bradley Manning et de WikiLeaks. En novembre, il a publié *Menace sur nos libertés, comment Internet nous espionne, comment résister* (Robert Laffont, 2013), un livre d'entretiens avec des militants de l'Internet libre. L'ouvrage commence par un euphémisme caractéristique : « Ce livre n'est pas un manifeste, écrit Assange. Nous n'avons pas de temps pour cela. Ce livre est une mise en garde. » Lui et ses trois interlocuteurs – Jacob Appelbaum, un porte-parole de WikiLeaks, Andy Müller-Maguhn, membre du Chaos Computer Club, un puissant regroupement de hackers basé à Berlin, et Jérémie Zimmermann, porte-parole de La Quadrature du Net, une association française de défense des droits des internautes – discutent de l'importance de préserver le réseau de toute intrusion gouvernementale. Le livre accuse Facebook et Google d'être les instruments de « la plus grande machine de surveillance ayant jamais existé » et décrit un monde qui s'enfonce dans une « nouvelle contre-utopie transnationale ».

En juillet 2013, Julian Assange s'est officiellement présenté, *in absentia*, aux élections sénatoriales australiennes qui se sont déroulées dans son pays natal le 7 septembre. À la tête du Parti WikiLeaks, créé en avril, il briguait un siège de sénateur. Le programme de son parti, fort de 2 000 membres, appelait à une plus grande transparence parlementaire, à un encadrement plus strict des agences de sécurité du pays et à la protection des lanceurs d'alerte. Le parti acceptait les dons par carte de crédit, PayPal et Bitcoin, la monnaie numérique. Malgré un soutien massif de la part des jeunes électeurs, le parti n'a recueilli qu'un très faible pourcentage des suffrages et Assange n'a pas été élu.

Fin 2012, par e-mail, Julian Assange a essayé en vain de dissuader l'acteur Benedict Cumberbatch d'interpréter son personnage à l'écran dans *Le Cinquième* →

www.volkswagen.fr

Coup de cœur, coup de tête, peu importe, il résiste à tous les coups.

Tiguan Edition. A partir de **22 490 €***
SOUS CONDITION DE REPRISE

Qui pense Tiguan, pense d'abord solidité. Qui l'aperçoit pense aussi élégance grâce à ses lignes affûtées et ses jantes alliage 17". C'était ça notre challenge, réussir à faire d'un SUV, un véhicule à la fois robuste et design. Et tant qu'on y est, nous y avons ajouté une bonne dose de technologie avec l'aide au stationnement arrière, l'interface Bluetooth® et sa climatisation.
Là c'est sûr, ce Tiguan a décidément de solides arguments pour vous faire craquer.

Das Auto.

Volkswagen recommande Castrol EDGE Professional

Volkswagen Group France - s.a. - R.C.S. Soissons B 602 025 538

* Prix TTC conseillé au tarif du 03/10/2013 de la série spéciale Tiguan Edition 1.4 TSI 122 BVM6, prime à la casse VW Think Blue. de 1500 € TTC (uniquement sur Tiguan Edition) pour mise au rebut dans la filière de valorisation agréée par Volkswagen Group France d'un véhicule de plus de 10 ans et reprise Argus® + 2000 € TTC (uniquement sur Tiguan Edition) sur votre ancien véhicule aux conditions générales de l'Argus® déduites (cf. volkswagen.fr). Pour véhicules hors cote Argus®, reprise de 2000 € TTC. Offre réservée aux particuliers non cumulable avec toute autre offre en cours en France métropolitaine, valable pour toute commande du 17/10/2013 au 31/12/2013 dans le réseau participant et dans la limite des stocks disponibles. **Modèle présenté :** série spéciale Tiguan Edition 1.4 TSI 122 BVM6 avec option peinture métallisée (610 € TTC) au prix TTC conseillé au tarif du 03/10/2013 de **23 100 €**, prime à la casse VW Think Blue. et offre de reprise déduites. **Think Blue. : Pensez en bleu. Das Auto. : La Voiture.**

Cycles mixtes de la gamme Tiguan Edition (l/100 km) : de 5,3 à 6,5. Rejets de CO_2 (g/km) : de 139 à 152.

Pouvoir, un film réalisé par Bill Condon (sortie le 4 décembre) qui raconte les premières années de WikiLeaks et la brouille avec son ex-camarade Daniel Domscheit-Berg. Convaincu que sa description y serait peu flatteuse, Assange l'avait qualifié préventivement d'« attaque de propagande massive ». « Il ne voulait pas cautionner le film parce qu'il pensait que le projet serait cruel avec lui et offrirait une vision négative de son organisation, a expliqué l'acteur au *Telegraph*. Il ne voulait pas me rencontrer car il considérait que les livres sur lesquels le scénario s'appuie dénaturaient sa version des événements. Lorsqu'il le verra, j'espère qu'il trouvera que c'est plus équilibré qu'il ne le pensait. »

Le Cinquième Pouvoir n'est pas le seul projet cinématographique dont Julian Assange a dû se préoccuper. Le documentaire d'Alex Gibney, *We Steal Secrets: The Story of WikiLeaks* a provoqué sa colère bien avant qu'il ne le voie. « Un titre malhonnête et orienté dans un contexte de procès en cours », tweetait WikiLeaks en janvier, lors de la projection du film au festival de Sundance. Le documentaire offre un portrait peu flatteur de l'Australien ; comme l'a résumé un des rédacteurs du magazine *Mother Jones*, le film traite de ce « qui arrive quand une cause admirable est conduite par un connard agressif à la sensibilité à fleur de peau ». Gibney aborde les accusations de viol à l'encontre d'Assange et les défections chez les cadres de WikiLeaks. Il souligne aussi son refus d'être interviewé pour le documentaire et affirme qu'il lui a répondu que « le prix d'une interview avec lui tournait autour d'un million de dollars. » (WikiLeaks a publié un script annoté du film, prétendant qu'il était truffé d'inexactitudes.)

En revanche, Julian Assange a accordé un entretien pour le documentaire de Tarquin Ramsay, 17 ans, le petit-fils de Gavin MacFadyen, directeur du Centre de journalisme d'investigation de Londres. Le porte-parole de WikiLeaks a habité un temps chez MacFadyen et son épouse, Susan Benn, dans l'appartement où se sont tenus ses premiers rendez-vous avec les rédacteurs en chef du *Guardian*, en 2010. MacFadyen reste l'un de ses plus fervents partisans, avec son épouse qui se considère, ne plaisantant qu'à moitié, comme une « mère pour WikiLeaks ». Il assure que les rumeurs selon lesquelles Assange serait un convive épouvantable sont fausses : « Il jouait avec nos petits-enfants qui l'aimaient beaucoup. »

Laura Poitras, réalisatrice indépendante nommée aux Oscars et lauréate du prix MacArthur, prépare un autre documentaire. Elle est impliquée dans l'affaire Snowden depuis le début. Son film traitera de la surveillance mise en place par le gouvernement après le 11-Septembre et elle a passé de longues heures à s'entretenir avec Assange. Le 8 avril 2012, Glenn Greenwald, un avocat chroniqueur pour le site Salon, écrivit que Poitras avait été régulièrement retenue à la frontière lors de ses retours aux États-Unis. En août 2012, *The New York Times* a publié une vidéo de 8 minutes 30 de la réalisatrice – extraite du film – sur son site Web. Cette vidéo a changé pour toujours la vie de Snowden.

> Dans « la cour du roi Julian » : Ken Loach, MIA et Lady Gaga.

En janvier 2013, après l'avoir vue, celui-ci envoie un message anonyme à Poitras pour lui demander sa clé de chiffrement et lui suggérer de trouver un moyen sûr pour communiquer. Un mois avant, il avait tenté, en vain, de contacter Glenn Greenwald, qui écrivait désormais pour *The Guardian*. Dans un deuxième e-mail, il lui explique qu'il détient des informations à propos de la communauté du renseignement et qu'elle ne perdrait pas son temps s'ils se parlaient. En mars, de passage à New York, elle l'a appelé. « Laura l'a aidé à ouvrir les e-mails », m'a confié Alan Rusbridger, le rédacteur en chef du *Guardian*, en contact avec Julian Assange depuis la diffusion des documents WikiLeaks de 2010. En mai, Snowden s'est envolé vers Hong Kong où il a travaillé avec le *Guardian* et le *Washington Post* à rendre public ce qu'il savait des programmes secrets de surveillance américains.

III. IMPASSE DIPLOMATIQUE

Depuis que Julian Assange réside à l'ambassade, Sarah Harrison a pris soin de lui autant qu'elle lui a servi de lien avec le monde extérieur. Elle veille sur Assange comme une louve, m'a rapporté une personne qui les a vus ensemble, volant à sa défense au moindre soupçon de critique. Deux supporters m'ont confié qu'ils étaient amants depuis 2010, mais ni Assange ni Harrison ne l'ont confirmé publiquement. WikiLeaks se refuse à commenter « la vie privée de ses membres, si ce n'est pour dire que jusqu'ici, il ne s'agit que de spéculation ». La sachant sur le point de devenir un personnage public, WikiLeaks a publié sur son site une biographie et des photos. Décrite comme une juriste de l'organisation, cette jeune journaliste a commencé à travailler pour WikiLeaks en août 2010 après avoir été mutée de son poste bénévole au Centre de journalisme d'investigation de MacFadyen. Elle figure en outre sur de nombreuses photos d'événements en faveur de WikiLeaks. Un visage avenant, entouré de longs cheveux blonds mousseux, un sourire franc et les dents du bonheur. Les partisans d'Assange ne parlent pas volontiers de cette relation. « Les Équatoriens sont très catholiques », m'a soufflé l'un d'eux, sous-entendant qu'ils n'étaient pas très à l'aise avec l'idée qu'une femme séjourne auprès de leur invité. Assange y aurait fait allusion à la fin de 2012 lorsqu'il a déclaré que des « considérations de sécurité » dans l'ambassade avaient causé « de gros dommages à une relation qui comptait pour [lui]. » Depuis le 19 juin, Harrison incarne pour le public le lien entre Assange, WikiLeaks et Snowden. Lors d'une conférence téléphonique avec des journalistes, Assange a déclaré : « Nous sommes en contact avec les avocats de M. Snowden et impliqués dans la négociation de demande d'asile en Islande. »

Pendant cinq semaines, Snowden est resté dans la zone de transit de l'aéroport Cheremetievo de Moscou et Harrison a délivré ses demandes d'asile en main propre aux autorités russes, qui les ont transmises aux ambassades concernées : Autriche, Bolivie, Brésil, Chine, Cuba, Finlande, France, Allemagne, Inde, Irlande, Italie, Pays-Bas, Nicaragua, Norvège, Pologne, Russie, Espagne, Suisse et Venezuela. L'Équateur et l'Islande avaient déjà reçu ses demandes. La plupart des pays ont refusé immédiatement. Ce n'est qu'après que l'avion d'Evo Morales, le président bolivien, a été dérouté vers l'Autriche à la demande de Washington, qui le soupçonnait de transporter Snowden, que la Bolivie, scandalisée par ce traitement, lui a accordé l'asile (suivie par le Nicaragua et le Venezuela). L'Équateur a annoncé qu'il reconsidérerait la demande quand Snowden serait sur son sol. Mais comment se rendre dans l'un de ces pays avec un passeport annulé ? →

M4GIC NOËL

c'est faire passer toute la famille
en très haut débit avec Open

Open la fibre

internet (1) - TV - téléphone

jusqu'à 5 forfaits mobile (2) 4G

boutique Orange, 1014*, orange.fr

Suivez M4GIC sur @M4GICNoel

Nécessite la Livebox en location. Engagement de 12 mois minimum. Usages en France métropolitaine. Offre soumise à conditions, valable en France métropolitaine du 21/11/13 au 08/01/14, réservée aux particuliers sur réseaux et mobiles compatibles, dans les zones éligibles sous réserve de raccordement effectif de l'immeuble et du domicile. Pour les habitations individuelles, frais d'accès au réseau Fibre : 149€ (souterrain) ou 299€ (aérien). Détail en point de vente. 4G : avec équipement compatible. Uniquement dans les zones ayant fait l'objet d'un déploiement technique à date. Couverture sur orange.fr. (1) Débit internet jusqu'à 200 Mbits/s en débit descendant et jusqu'à 50 Mbits/s en débit remontant avec Livebox compatible. **(2)** Soit une offre Open éligible et jusqu'à 4 forfaits Open multiligne éligibles (forfaits mobile réservés aux membres du foyer du client Open - même adresse de contrat). *Appel gratuit depuis une ligne fixe Orange, tarif variable depuis la ligne d'un autre opérateur.

orange™

Le 12 juillet, pour la première fois depuis son arrivée à Moscou, Edward Snowden, flanqué de Sarah Harrison et d'un traducteur, a tenu une conférence publique devant des militants des droits de l'homme au cours de laquelle il a déclaré ne rien regretter. Malgré les pressions exercées par les États-Unis, la Russie lui a finalement accordé l'asile temporaire.

IV. SON PIRE ENNEMI : LUI-MÊME

Julian Assange reste au cœur d'un groupe hétéroclite de sympathisants, de défenseurs de la transparence, de lanceurs d'alerte, de promoteurs de la liberté d'expression, de militants libertaires, d'« anti-Américains »... Parfois, il reçoit des visites. En octobre 2012, l'*Evening Standard* recensa « la cour du roi Julian », y incluant le réalisateur Ken Loach, la chanteuse MIA et Lady Gaga. D'après Daniel Ellsberg, l'ancien analyste militaire qui a dévoilé les « papiers du Pentagone » en 1971, à ce moment-là, les caisses de WikiLeaks étaient presque vides. C'était juste avant que la Fondation pour la liberté de la presse (qui comprend Daniel Ellsberg, Laura Poitras, Glenn Greenwald et l'acteur John Cusack, qui a aussi rendu visite à Julian Assange à l'ambassade équatorienne) les renfloue de 150 000 euros.

Certains sympathisants ont pourtant pris leurs distances. Jemima Khan, qui a contribué au paiement de la caution d'Assange quand il a été placé en détention provisoire à Londres, considère désormais qu'il attend de ses partisans « une dévotion aveugle et sectaire ». Elle est d'ailleurs productrice exécutive du documentaire de Gibney, *We Steal Secrets*. Julian Assange s'est aussi récemment brouillé avec Vaughan Smith, dont le Frontline Club, à Londres, lui a servi de base arrière et chez qui il a résidé en 2010 et 2011 quand il était assigné à domicile : Smith a eu le toupet de projeter le documentaire dans son établissement. Smith m'a déclaré qu'il avait énormément de respect pour Assange et se considère toujours comme un sympathisant de WikiLeaks. « Ce qui m'a le plus choqué, c'est la réponse américaine à cette histoire. » Il m'a expliqué qu'il avait découvert que des relais interceptaient les appels entre sa maison et les antennes mobiles voisines quand Julian Assange vivait chez lui.

Le mandat de l'ambassadrice d'Équateur, Ana Alban, touche à sa fin. Son départ pourrait compliquer l'existence de Julian Assange, étant donné les difficultés qu'il y a pour tout nouvel ambassadeur à devoir héberger un invité aussi encombrant que lui. Mais Patiño a récemment réitéré son soutien à Assange : « J'ai pu lui dire en face, pour la première fois, combien le gouvernement équatorien reste attaché à la défense de ses droits et nous continuerons à exiger des assurances pour lui éviter toute extradition », précisant qu'il était le bienvenu à l'ambassade pour « des siècles ». La Grande-Bretagne a renoncé à ses menaces de pénétrer dans l'ambassade pour enlever Assange. Tracy Louise Ward, marquise de Worcester, une militante connue jusque là pour ses combats contre l'élevage industriel des porcs, prévoit un dîner de gala cet automne pour lever des fonds pour WikiLeaks. « Pour moi, il est aussi important que Gandhi, attaché à dévoiler la vérité et prêt à sacrifier sa liberté pour elle », m'a-t-elle confié.

Julian Assange ne pourra quitter l'ambassade équatorienne (vraisemblablement en direction de l'Équateur) que si la Grande-Bretagne sécurise son départ, projet pour l'aboutissement duquel ses avocats se démènent en vain. Ils tentent aussi de persuader les autorités suédoises de l'interroger à l'ambassade plutôt que de persister à exiger qu'il vienne en Suède. Michael Ratner, un de ses avocats, m'a fait remarquer que, si on additionne le temps qu'il a passé assigné à résidence, Julian Assange est privé de mouvement depuis presque trois ans. Même s'il était déclaré coupable en Suède, explique-t-il, sa peine aurait probablement été moins longue que celle-là. Ce ne sont pas ces accusations de viol que Julian Assange redoute, mais le grand jury de Virginie, qui, selon Ratner, enquêterait sur lui pour possibles violations de la loi sur l'espionnage et de la loi anti-piratage. Le département de la justice a reconnu enquêter. « Je n'ai presque aucun doute sur le fait qu'il existe une mise en examen secrète de Julian Assange », m'a dit Ratner. Si Assange était extradé aux États-Unis, il ne serait vraisemblablement pas mieux traité que Bradley Manning, placé à l'isolement pendant des mois et contraint de dormir nu la lumière allumée en attendant son procès. Ni ordinateur ni connexion à Internet : il serait soumis à des mesures administratives spéciales empêchant ses avocats de relayer ses propos à l'extérieur. L'assistance que WikiLeaks a fournie à Snowden n'a pas arrangé sa situation ; aucun média traditionnel ne lui a offert un soutien comparable à celui de WikiLeaks, par peur d'être poursuivi pour « collusion avec l'ennemi ». Lors d'une conférence téléphonique, j'ai questionné Assange sur la décision de WikiLeaks de soutenir le lanceur d'alerte et il m'a répondu : « Nous sommes fiers d'avoir la politique la plus agressive en matière de protection des sources, de défense des sources journalistiques et des lanceurs d'alerte. Tous les médias devraient faire comme nous. Les sources distinguent bien les organisations prêtes à les défendre de celles qui ne le sont pas. »

MOT D'ORDRE
« Ne tuez pas le messager », affiche des manifestants devant l'ambassade d'Équateur.

Le jour de son premier anniversaire à l'ambassade, Assange a déclaré à Reuters qu'il ne savait pas combien de temps il allait rester mais qu'il ne comptait pas « s'en remettre au destin. » Ainsi, malgré l'assurance d'une hospitalité illimitée de la part de l'Équateur, Assange n'a-t-il pas l'intention de suivre l'exemple du cardinal Jozsef Mindszenty, réfugié pendant quinze ans dans les étages supérieurs de l'ambassade américaine à Budapest. Ceci dit, il ne dispose d'aucune stratégie évidente de sortie et les avantages de sa situation actuelle sont considérables. Il est à l'abri de certaines de ses tendances les plus délétères. « Julian est son pire ennemi, m'a expliqué un de ses partisans. C'est un individu vraiment extraordinaire mais il a beaucoup de problèmes à cause de ses inaptitudes sociales. Il faut être prêt à le supporter. » Mais hormis une poignée d'Équatoriens, il n'y a plus grand monde obligé de le supporter, maintenant. Il n'est plus une attraction publique. Et il se trouve, avec son travail, à l'abri des poursuites judiciaires. Il peut servir de bureau central pour les lanceurs d'alerte qui le rejoignent, choisir ses combats et il dispose d'un porte-voix chaque fois qu'il en a besoin.

Une impasse, certes, mais une impasse avec un gagnant. □

CARL COURT / AFP

JE SUIS VOTRE TALENT À PARTAGER

NOUVEAU *Nikon* D5300

Je suis le reflet de votre créativité. Je suis capable de la partager simplement et partout dans le monde grâce à ma connexion Wi-Fi** et mon GPS intégrés. Impressionnez vos amis au travers des nouvelles perspectives offertes par mon écran orientable. Devenez la star des réseaux sociaux grâce aux images de qualité supérieure enregistrées par mon capteur d'image de 24,2 mégapixels, mon autofocus à 39 points et ma sensibilité allant jusqu'à 12 800 ISO. Je suis votre galerie en ligne. **nikon.fr**

*Au cœur de l'image - RCS Créteil 337 554 968
**Un smartphone ou une tablette avec connexion Wi-Fi est requis pour le partage d'images.

Nikon

*At the heart of the image**

CONVERSATION IMPOSSIBLE

«CE QUI ME FAIT VIVRE, C'EST LE MENTIR-VRAI »

La romancière KARINE TUIL, qui vient de publier *L'Invention de nos vies*, relate son dialogue hypothétique / imaginaire / chimérique avec Amy Winehouse, reconvertie en chanteuse de bar mitsvah.

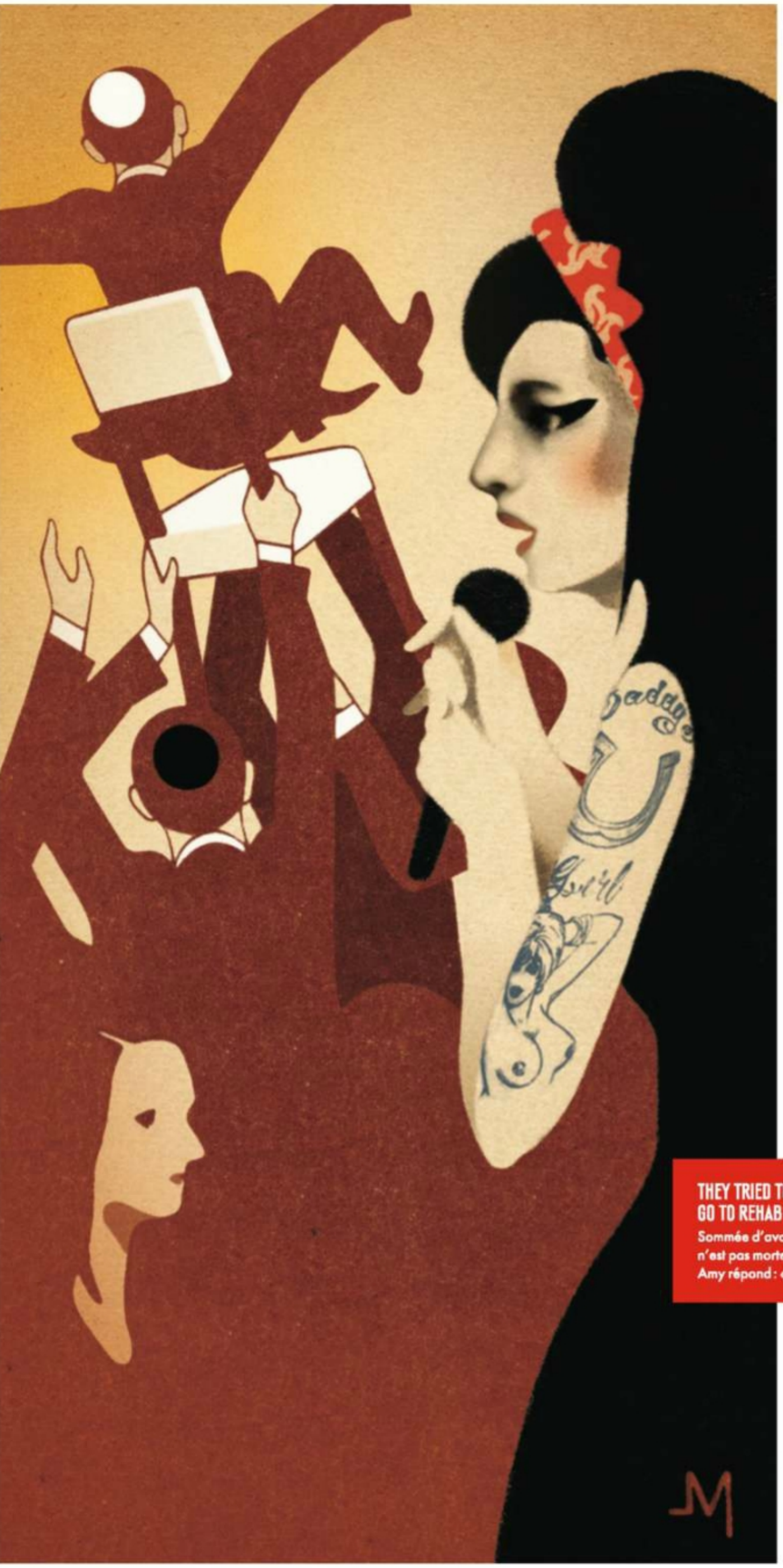
La voir – la voir là. Sur la scène d'une salle de réception parisienne. Délire hallucinatoire ? Illusion hypnotique ? Réaction éthylique ? Ce ne pouvait pas être elle, Amy Winehouse, la reine de la soul, la petite princesse juive nourrie au lait, au miel et au jazz, ce ne pouvait pas être elle, cette choriste osseuse, corsetée dans une robe à paillettes noires, le visage peinturluré à mort, chantant *Back to Black* à la bar mitsvah du fils de mon meilleur ami, ce ne pouvait pas être elle puisqu'elle était morte deux ans auparavant dans des circonstances tragiques : overdose ? embolie pulmonaire ? anorexie ? – la chute / la défaite / l'anéantissement, rien d'autre – et pourtant, c'était bien sa voix, aucune erreur possible, cette gravité électrique / magnétique – érotise tout. Et moi, debout, immobile, à la mater : la même crinière noire, la même souplesse, la même façon de se mouvoir en bougeant légèrement ses bras autour de ses hanches comme si elle se balançait – ondulations vertigineuses : radical contraste avec cette voix rauque / râpeuse / âpre, ça déchire, ça vibre – approche, regarde, écoute, chaque détail, c'est elle, incroyable. Ses bras étaient recouverts d'un tissu noir si bien que je ne voyais pas si elle portait ses fameux tatouages – identification difficile. Derrière moi, assis à la table Hannah Arendt (après avoir longuement hésité entre des noms de chefs-d'œuvre de la littérature et de grands films du cinéma italien, mon ami – un psychanalyste féministe – avait finalement choisi l'option « femmes célèbres » pour désigner ses tables), un type d'une cinquantaine d'années confiait à sa femme que mon ami avait engagé « le sosie d'Amy Winehouse pour épater la galerie ». Oui, c'était ça : un double – un double vivant, réel. Elle a interprété sa chanson, puis elle s'est éclipsée sous les applaudissements de la foule survoltée qui en réclamait plus. L'animateur de la soirée l'a présentée sous le nom de Lou de la Baume, ça présageait l'imposture. Je l'observais tandis qu'elle descendait de la scène, en titubant un peu, je la vis se diriger vers une petite table sur laquelle étaient posées des bouteilles d'eau, j'étais à quelques mètres d'elle. Ses yeux noirs étaient surlignés de khôl, des gouttes de sueur vaporisaient son visage au teint hâve, presque crayeux – elle dégageait quelque chose mais quoi ? Une forme de vide intérieur que masquaient mal ses tentatives désespérées pour plaire,

« Le jour où votre père a compris que vous vous détruiriez jusqu'à la mort, il vous a inventé une nouvelle vie. »

être aimée, désirée : jupe trop courte, décolleté trop profond – la corruption érotique en réponse à l'angoisse. Je m'approchai, me présentai, je lui dis que j'étais écrivain et que je la trouvais extrêmement romanesque – c'était une technique d'approche qui avait fait ses preuves, la plupart des gens ne dédaignent pas devenir des personnages de romans, l'incarnation littéraire a encore ses adeptes. « Vous savez qu'aux États-Unis, des gens payent pour se retrouver dans des romans ? » plaisantai-je. Elle se mit à rire, sortit une cigarette de sa poche et, en anglais, me répondit qu'il n'y avait rien d'intéressant à écrire sur elle : « Je suis une choriste anglaise qui chante dans les mariages et les bar mitsvahs, pas de quoi en faire un roman... – Vous êtes le sosie d'Amy Winehouse, on a dû vous le dire des centaines de fois, non ? » Elle ne répliqua pas et, d'un geste du doigt, désigna sa cigarette pour me faire comprendre qu'elle cherchait du feu. Je lui fis signe de me suivre jusqu'à ma table où j'avais laissé mon sac à main – on m'avait placée avec quelques vieilles tantes à la table Golda Meir, au fond de la salle. Elle me suivit, saisit le briquet que je lui tendis et me dit qu'elle allait fumer dehors. Je marchai derrière elle, hypnotisée par le cliquetis de ses talons en métal argenté. Dehors, un vent glacé fouetta nos visages.

Elle alluma une cigarette et expira des volutes de fumée blanchâtre. Je fumai aussi : « Vous allez me dire que oui, c'est vrai, vous ressemblez à Amy Winehouse, que vous en jouez même puisque cela vous fait vivre, mais je suis écrivain, je ne peux pas me contenter de ça, j'ai trop d'imagination pour accepter sagement les propositions du réel. Vous voulez savoir ? Le réel m'emmerde. Non, moi ce qui me fait vivre, vibrer, c'est la fiction, l'invention, le faux, le mentir-vrai, l'interprétation, les ramifications souterraines, ce qui ne se dit pas, ne se voit pas, c'est vous, telle que je vous vois, inventée ou non, fantasmée, irréelle, idéalisée : vous êtes Amy Winehouse, vous n'êtes pas morte comme tout le monde le croit, vous n'avez pas supporté le succès, la notoriété, l'agitation, le bruit... Vous connaissez la phrase de Tennessee Williams ? "Le succès est une catastrophe." Personne ne s'en remet jamais vraiment. Vous avez sombré dans la drogue et c'est votre père qui a pris la décision folle d'organiser votre mort afin que vous puissiez refaire votre vie – une vie anonyme, simple, simple

ILLUSTRATION **JEAN-FRANÇOIS MARTIN**



THEY TRIED TO MAKE ME GO TO REHAB
Sommée d'avouer qu'elle n'est pas morte en 2011, Amy répond : « No, no, no. »

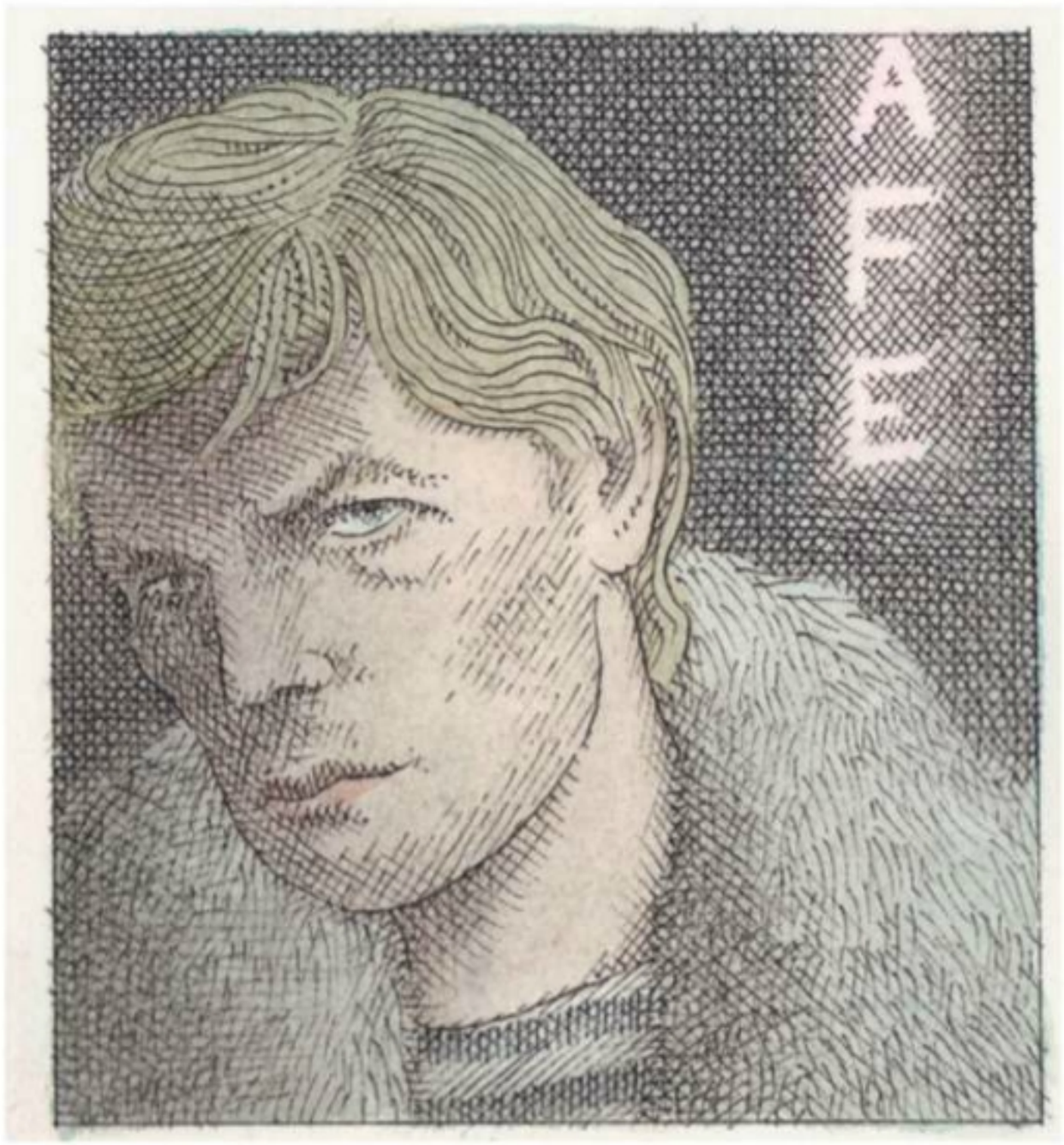
mais heureuse. » Elle rit, expira des volutes de fumée bleutée : « Et vous pensez sincèrement que j'aurais choisi de faire ce job ? » Elle n'avait pas tort : chanteuse de bar mitsvah, ça ne pouvait pas être une vocation. Personne ne se réveille un matin en décidant de chanter dans des fêtes juives où une foule hystérique se presse sur une piste de danse pour lancer dans les airs une personne en proie au vertige accrochée à sa chaise.

Je continuai : « Tout le monde n'est pas calibré pour le succès. Vous êtes restée la petite fille choyée par votre père. Il n'a pas supporté votre chute. C'est lui qui vous a poussée à devenir chanteuse, lui qui vous a portée vers cette gloire... c'est lui. Et le jour où il a compris que vous vous détruiriez jusqu'à la mort, il vous a inventé une nouvelle vie, il a organisé votre disparition et a même fait croire à une incinération alors que c'est interdit dans le judaïsme... Vous le savez bien... Pas de kaddish pour Amy Winehouse... D'ailleurs, dans votre clip, *Back to Black*, l'action se déroulait dans un cimetière, vous enterriez une urne funéraire, toute de noir vêtue... Prémonition ? Orchestration ? » J'étais persuadée que tout s'était joué pour elle dans l'enfance, quand, adulée par un père chauffeur de taxi, qui chantait du Sinatra et rêvait d'être musicien, elle concrétisait ses rêves de gloire... Une histoire de déterminisme et de projection en somme : réussir là où son père avait échoué, la grande histoire de la transmission. Elle rit, mais c'était feint, ça sonnait faux : « Vous avez beaucoup d'imagination. Croyez-moi, la réalité est nettement moins excitante. »

Nous retournâmes dans la salle où elle devait interpréter *Rehab* – une chanson tout à fait adaptée à ma situation personnelle, j'avais trop fumé, trop bu. En chemin, elle retira son haut noir et je reconnus ses tatouages – notamment le plus symbolique qui représentait un fer à cheval avec cette inscription : *Daddy's girl,* la fille à papa... Ce qu'elle n'avait jamais cessé d'être. Je ne pus réprimer un sourire de connivence. Alors seulement, elle me proposa de poursuivre notre conversation après son tour de chant. « Mais vous êtes à quelle table ? demandai-je. Sharon Stone ? Simone de Beauvoir ? Melanie Klein ? » « Non, répliqua-t-elle. Amy Winehouse. » □

En exclusivité pour Vanity Fair, *Jean-Jacques Schuhl a livré trois nouvelles qui figureront dans un recueil à paraître au printemps 2014 chez Gallimard. Voici la première, dans laquelle l'écrivain s'interroge sur le pouvoir du costume...*

LA ROBE DE CHAMBRE



1.

C'était un velours de soie rose, ou non, plutôt mauve, ou parme, ou peut-être magenta, je sais plus. Un velours frappé, fin et souple avec des motifs géométriques fondus dedans, un cadeau, et j'avais décidé que ça pourrait faire une robe de chambre délicieusement fanée... Je croisais parfois la nuit une fille, Jane elle s'appelait, une longue Anglaise maladive au teint pâle : « Mais je peux te le faire... Je suis un peu couturière... » Au premier essayage, elle a un peu coupé dedans. « Attention, j'ai fait, craintif, c'est déjà juste... »

Elle se tenait proche de moi et me touchait avec le dos de la main qui tenait le ruban-centimètre. « Tu vas te laisser enfiler, petite bête ?! » Elle parlait sans doute au fil qu'elle n'arrivait pas depuis un moment à faire passer dans l'aiguille, ou peut-être à l'aiguille. « Je reviendrai après-demain... » Quand elle est revenue, elle a sorti l'ébauche de robe de chambre, en fait d'ébauche c'était déjà un reste. J'ai eu l'impression que j'aurais juste pu la mettre sur le devant, une demi-robe de chambre ou peut-être sur les épaules un poncho, sur le torse un boléro, autour de la taille un paréo... « Non, je t'assure, tu vas voir. Mais il faudrait que tu te déshabilles pour que j'essaie l'étoffe sur toi... » J'étais là debout, immobile comme une statue, drapé dans cette soierie qui sur la peau avait l'air vivante. Elle me frôlait avec les mains pour prendre les mesures, ajuster l'étoffe... et j'ai commencé à me dire qu'elle devait avoir envie de venir souvent. Elle avait un accent anglais. Ce bruit terrible des ciseaux dans l'oreille... on a toujours l'impression – aussi chez le coiffeur – que les ciseaux coupent plus qu'ils ne font. Ce coupon était une pièce unique, un cadeau de ma mère, cadeau à elle d'un antiquaire du cours Mirabeau. J'étais dans une période rétro décadente, c'était parfait ce vieux rose fané passé suranné, cette soie si légère, si douce sur la peau, une trame fine et subtile aux motifs arabesques.

Elle semblait y aller de bon cœur. À chaque coup de ciseaux, elle se rapprochait de moi, moi j'étais surtout angoissé par l'idée de cette magnifique étoffe qui diminuait comme peau de chagrin.

J'habitais un morceau d'hôtel particulier rue Washington, à deux pas des Champs-Élysées : moulures, hauts miroirs ternis, lambris, parquets Versailles. Et puis un lustre, un lustre de Venise aux formes torsadées, branches recourbées, en verre soufflé de Murano opale, rose, vert tendre, comme du sucre filé. Je me voyais bien recevoir, surtout les filles, dans cette merveille en panne de velours, coupe à la main, champagne Roederer Cristal, musique des Moody Blues – *Nights in White Satin* – ou un opéra, tout un genre que je trouve ridicule aujourd'hui. Décidément dandy décadent mais raté : juste un morceau d'hôtel particulier, l'ancienne antichambre, même pas l'étage noble, l'entresol, pareil la robe de chambre, ce qu'il en restait, juste la moitié.

ILLUSTRATION **PIERRE LE-TAN**

Je regardais les petits bouts d'étoffe par terre en rubans comme ceux, en papier, de mes lambeaux de manuscrits ou des bords annotés et découpés des journaux, dont je pensais parfois me faire des bracelets de papier.

Je voulais un col châle et j'allais devoir me passer de col. Elle m'a dit : « On va faire un petit kimono. » J'avais horreur des cols kimono. Puisque c'était foutu de toute façon, j'ai souri et j'ai dit « Bon », mais j'étais dégoûté et furieux : les kimonos, du moins en Europe, je trouve que ça fait folklorique et puis ça raccourcit et moi je me voyais plus long plus filiforme que je suis, mes pantalons trop longs toujours traînant sur mes souliers trop fins à l'italienne qui me faisaient mal aux pieds.

J'ai pensé à tout ramasser, tout garder, les longs rubans, les morceaux cisaillés... « On pourrait éventuellement les recoudre dans la petite robe de chambre, ça ferait peut-être pas si mal, un côté trashy dans un vêtement si chic. Du *trashic*. » Un vêtement déconstruit et rapiécé, double couture apparente en biais avec un fil double, prototype précurseur de la mode de Martin Margiela. Elle a souri : « Ce ne sera pas la peine. Tu verras. » Elle a tiré sur les manches, sur les pans, sur le col et il m'a semblé qu'elle voulait m'attirer à elle, puis elle est partie deux jours.

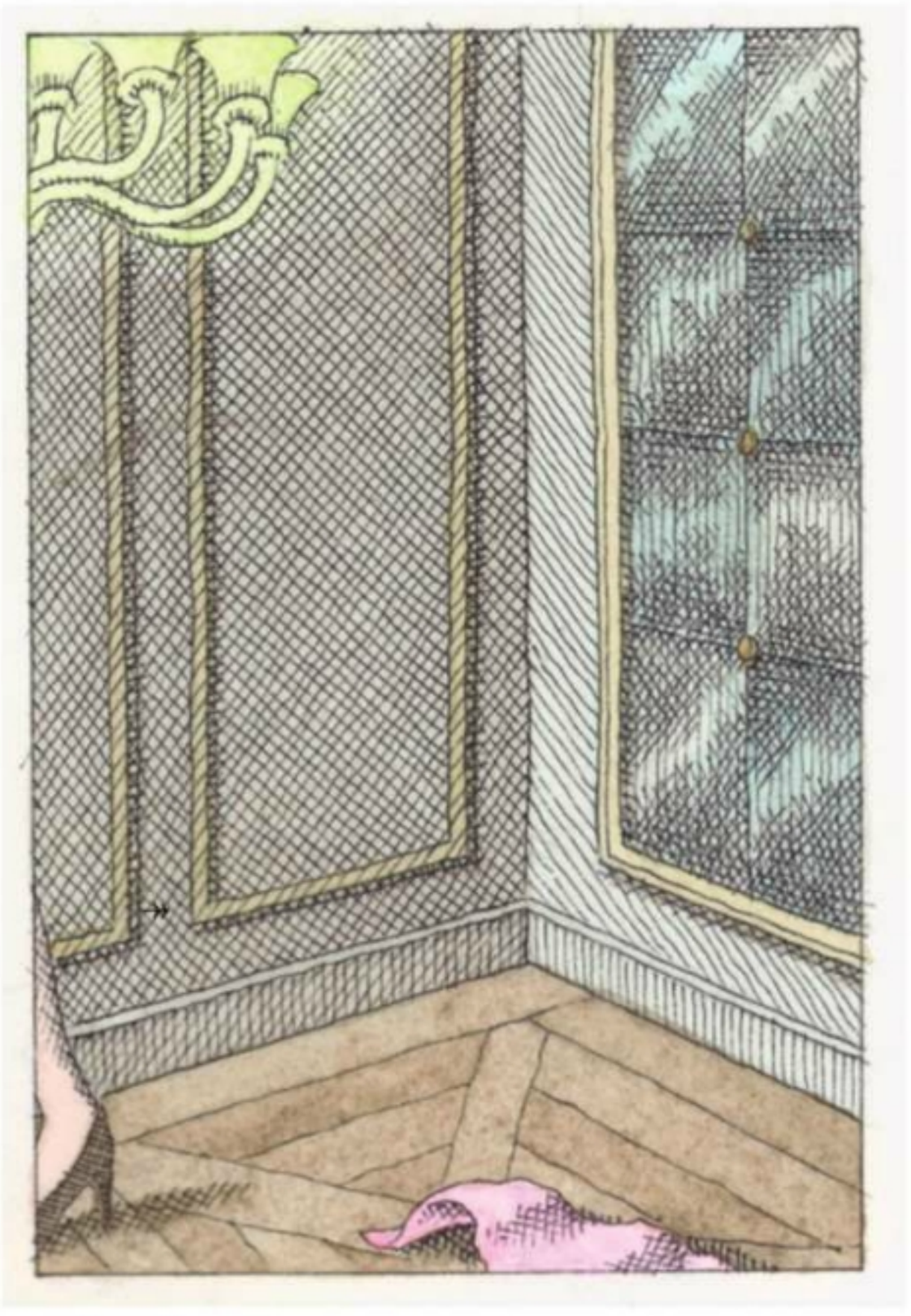
Elle est revenue. Elle avait un sac plastique à la main et elle en a sorti des morceaux de tissus. Elle avait à nouveau tout défait. Elle a étalé ça sur le parquet Versailles juste sous le lustre – le devant, le dos, les manches, le col, à plat et à leur place : « Voilà, c'est toi. » J'ai eu un instant de trouble. Ça m'a rappelé le tailleur des Chartreux au téléphone : « *Vous* êtes prêt ! », cette magie parfois du vocabulaire : comme si mon fantôme, mon double était loin là-bas, vide suspendu sur un cintre. J'ai regardé ces choses par terre et il m'a semblé que j'étais très petit. « Ça, moi ?! » Ça ne pouvait pas être moi, je mesure un mètre quatre-vingt-deux et demi. Peut-être avait-elle un type plus petit que moi sur qui, une fois chez elle, elle coupait mon tissu et à qui secrètement elle destinait cette robe de chambre quand je la trouverais définitivement immettable. Elle jouait sur deux tableaux et faisait d'une pierre deux coups : elle refilait mon cadeau à son p'tit mec et, sans jamais arrêter de couper-recoudre, elle venait faire tous ces essayages pour rien sur moi, juste un simulacre, en essayant de me tripoter et en espérant me séduire. J'allais la garder comme ça ? la donner à quelqu'un ? Elle a eu un sourire, elle devait penser que c'était dans le sac. Qu'est-ce qu'on pouvait en faire ? une brassière ? deux cravates et une pochette ou une cravate et un petit foulard ? sept mouchoirs ? « Je vais la mettre dans mon armoire. » Les vêtements aimés mais importables, on les porte dans la tête. Ils ont une influence occulte dès lors qu'on les a acquis. C'est comme certains objets, chargés de symboles. J'ai une mentalité primitive : je crois aux pouvoirs à distance de ces rebuts.

2.

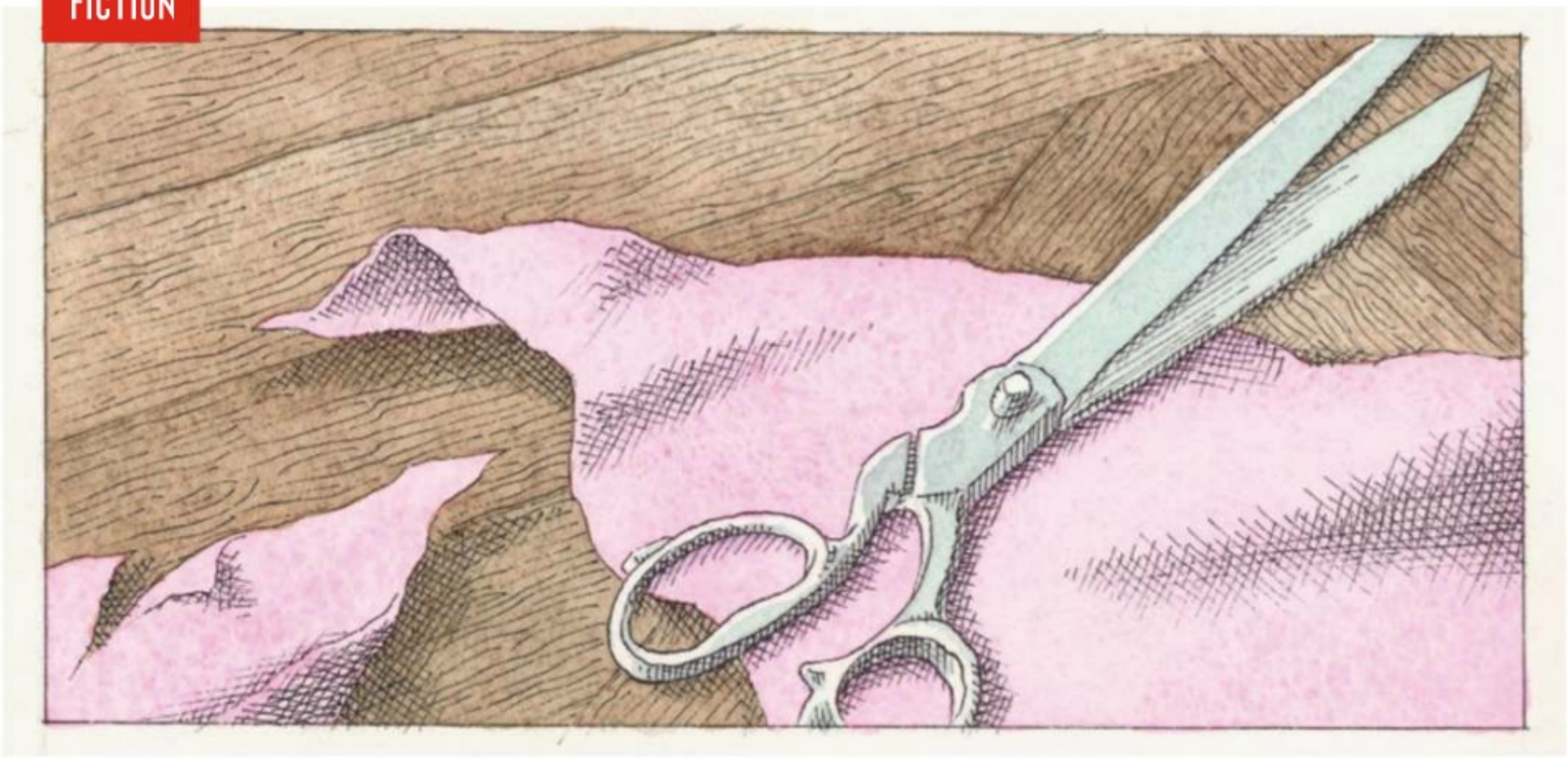
Pendant que l'Anglaise anémique massacrait sur moi cette étoffe merveilleuse, me revenait à l'esprit une visite que j'avais reçue quelques mois plus tôt dans ce même endroit. Une nuit d'hiver, mon amie de l'époque était rentrée très tard de chez Régine, le club souterrain de la rue de Ponthieu, ramenant avec elle Paloma Picasso, sa grande bouche très rouge, ses grands yeux très noirs, son père allait mourir dans quelques mois, elle subsistait de la vente de ses bijoux artisanaux ; et Helmut Berger, l'acteur de Visconti, qui incarnait alors à l'écran le roi Louis II de Bavière ou le fils dévoyé et travesti d'une vieille dynastie allemande pendant la Nuit de Cristal, cette amie avait dû le rencontrer à Rome où elle faisait de petits rôles.

Il était entré comme sur la scène d'un théâtre avec, sur les épaules, un long manteau en peau de loup et ce pli amer et insultant, méprisant même, au coin des lèvres, et il avait regardé autour de lui : c'était vide, ni rideaux ni tapis, pas de meubles à part une petite banquette cannée achetée aux Puces et, dans

Les vêtements aimés
mais importables,
on les porte dans la tête.



une alcôve, un lit défait, montants de bois, plus ou moins Empire, qui avait dû être à baldaquin, ni d'objets, juste un lecteur de cassettes. Bon pour quelqu'un de passage qui s'apprête à filer. « C'est quoi ici ? C'est à qui ? » Je reconnaissais sa voix haut perchée aux inflexions maniérées. Il semblait agacé comme devant une pièce qu'il n'aurait pas su où placer dans un puzzle géant représentant un palais viscontien ou un château bavarois. Il avait gardé ce somptueux manteau de loup que je reconnaissais aussi... oui, c'est ça... je l'avais vu sur lui dans le film *Violence* →



↠ *et Passion,* sorti l'année d'avant, où il est le gigolo de Silvana Mangano, provocateur cynique. Et, à son tour, ce manteau me semblait un élément prélevé dans l'univers superbement composé du cinéma de Visconti et égaré maintenant dans un quotidien profane, un endroit incertain mais qui – ce qui ajoutait au trouble – rappelait un peu quand même, en loupé, ces décors raffinés et décadents.

Qu'est-ce qu'on a fait ? Je ne m'en souviens plus très bien. Drogues ? Non, je crois pas, ils en avaient sûrement pris assez comme ça avant. On a dû mettre des musiques, Callas, le Velvet, *Ziggy Stardust,* Zarah Leander, c'est ce que j'écoutais à l'époque. Dans ce vide sous ces hauts plafonds les sons se répandaient n'importe comment et faisaient un bruit de casseroles, en un sens ça meublait la pièce...

Helmut était assis par terre à côté de Paloma, ils faisaient des apartés en riant sans faire attention à moi comme si je n'étais pas là, je me sentais déplacé, presque un intrus dans mon morceau de *palazzo* comme si c'était plutôt sa place à lui. Il jetait de temps à autre un coup d'œil au lustre de Murano : peut-être Visconti n'en avait pas de plus beau dans les palais où ils vivaient ? À un moment, tandis que je riais à une de ses réflexions sarcastiques, il a fixé un point en bas de mon visage : « Je connais un bon dentiste à Milan !

– C'est du loup d'où ? j'ai demandé.

– Du Canada. »

Très vite il a été 5 heures. Il semblait énervé : « Ce que je veux c'est un café et des tartines dans un petit bistrot. » Il parlait pas mal français avec un léger accent chantant, autrichien sans doute.

On est monté tous les quatre dans ma voiture toute neuve, je venais de la recevoir, une Renault nouveau modèle, blanche, un peu sport mais pas vraiment, comme tout le reste pas tout à fait ça, Helmut Berger sa chevelure aux blondes ondulations en cascades sur son col en fourrure cendrée : « Qu'est-ce que c'est que ça ? » C'était le plastique transparent autour des sièges. Il en a arraché un morceau. « C'est un cadeau de ma grand-mère ! » Ça, ça l'a exaspéré, et il s'est déchaîné, arrachant tout ce qu'il pouvait pour le lancer par la fenêtre sur les Champs-Élysées déserts... On est arrivé au Quartier latin, rue Soufflot, un café sans caractère, le Mahieu ça s'appelait, j'y finissais parfois la nuit avec deux ou trois amis. Ça ouvrait à cinq heures vingt-cinq pile. Une clientèle d'ouvriers avant le métro et le boulot. Dans son manteau de loup du Canada royalement jeté sur les épaules et traînant dans l'eau de javel, la sciure et les mégots, Helmut Berger, l'air grandiose, fit son entrée et se dirigea vers le zinc où étaient regroupés, penchés sur un p'tit blanc ou un p'tit noir, des silhouettes en bleu de chauffe ou blouson en skaï, des éboueurs africains passe-montagnes kaki relevés sur le front, plus un triste et maigre gardien du Jardin du Luxembourg en uniforme qui chaque matin faisait tristement des calembours. Il demanda un café noir et des tartines beurrées. Il mordit dans la baguette toute fraîche et, de sa bouche amère aux commissures et avec cet accent maniéré qui donnaient soudain à cet aristocrate de celluloïd l'air d'une gouape, il s'écria comme pour un parterre de théâtre : *« This bread drives me crazy, baby ! »* La baguette qui rend fou, oui, c'était d'un chic !

> Ç'aurait été l'accessoire autour duquel se serait construit un personnage qui m'aurait rapproché de ce monde-là.

Je n'apprécie qu'à moitié cette attitude systématiquement sarcastique, ce narcissisme théâtral. Mais par ailleurs j'aurais aimé posséder cette assurance désinvolte. Et cette robe de chambre en velours à la *Fortuny,* très Louis II de Bavière, tout autant que le manteau en loup, ç'aurait été l'accessoire, bien peu de chose mais symbolique, autour duquel se serait construit un personnage qui m'aurait rapproché de ce monde-là, ce genre de vêtements qui ont le pouvoir de renforcer un aspect de votre personnalité ou même de faire de vous quelqu'un d'autre. Peine perdue ! Je ne devais pas être fait pour ça, je n'en avais probablement ni l'audace ni les manières et pas les moyens, et cette robe de chambre fichue j'avais pris ça comme en étant le signe : je n'avais même pas cherché à m'en faire faire une autre à peu près semblable. □

Prochaine nouvelle à paraître dans le numéro 8 (février 2014) :
La vitrine

SUZUKI

Way of Life!*

So sexy...

So Swift

GAMME NOUVELLE SWIFT À PARTIR DE 10 790 €, SOUS CONDITION DE REPRISE (1)

«Être sexy, c'est tout un art et ça tient souvent à un petit accessoire. Mon secret à moi est loin d'être accessoire, c'est ma nouvelle Swift. 3 ou 5 portes, élégante, compacte et maniable, avec elle, je ne passe pas inaperçue. Et maintenant en plus, je peux la personnaliser pour avoir une Swift qui ne ressemble qu'à moi. Qu'est-ce que je vais mettre ce soir pour aller avec ma nouvelle Swift ?»

GARANTIE ASSISTANCE 3 ANS ou 100 000 km au 1er terme échu

www.suzuki.fr

Dpt Conseil - Siret 390295 244 000 11 – Crédit photo : © Getty images.

(1) Prix TTC de la nouvelle Swift 1.2 VVT Avantage 3 portes, après déduction d'un capital reprise de 1 000 € offert par votre concessionnaire Suzuki. Votre concessionnaire Suzuki additionne l'offre capital reprise à la valeur de reprise de votre véhicule, sans condition d'ancienneté, selon les conditions générales de L'argus disponibles en concession. Offre réservée aux particuliers dans la limite des stocks disponibles valable pour tout achat d'une Swift neuve nouvelle gamme du 02/08/2013 au 30/11/2013. **Modèles présentés: Swift 1.2 VVT Pack 5 portes, 13 690 € après déduction du capital reprise de 1 000 € + peinture métallisée So'Color: 750 €.** Consommations mixtes CEE nouvelle gamme Swift (l/100 km) de 3,9 à 5,5 – émissions de CO_2 (g/km) de 101 à 129. Prix TTC conseillés clés en main, tarif au 02/08/2013. *Way of Life!: Un style de vie. Tellement sexy... Tellement Swift.

CHRONIQUE

VANITY FLORE

Chaque mois, notre envoyée spéciale DOROTHÉE PARTERRE s'attable dans le plus fameux des cafés parisiens pour surprendre confidences, petites méchancetés et vrais dialogues non autorisés.

L'IMAGE ANIMÉE *sur l'iPad*

À la manière des *Hymnes à la haine*, de ma presque homonyme, Dorothy Parker.

J'abhorre le café et ses palpitations,
Surtout ses clients que je hais avec passion.

Il y a les habitués, odieux jusqu'au délice,
qui parlent haut et fort, comme un fauve qui pisse
autour de son domaine, hélant le tenancier,
galvaudant son prénom, histoire de démontrer,
si nous ne le savions, qu'ils sont natifs du cru
(surtout si celui-ci est un grand cru classé
venu d'obscurs comices qu'ils ne fréquenteraient
sans se sentir déchoir, ces piètres malotrus).

Il y a les touristes, engeance des temps modernes,
qui visitent les lieux comme d'antiques cavernes,
scrutant consciencieusement la salle comme les toilettes
à la recherche d'une tête connue, d'une vedette
qu'ils pourraient bien citer pour proclamer ensuite
qu'ils étaient, à Paris, des compagnons de cuite.

Ajoutons les crampons, arrimés en terrasse,
pendant que le garçon, loufiat de basse extrace,
qui vient de commencer son service leur annonce
qu'il doit le terminer – sans attendre réponse –
dans moins de dix minutes et qu'il faut encaisser
le prix d'une citronnade qu'ils comptaient allonger.

Aussi les économes, minaudant à l'envi,
commandant l'expresso choisi au premier prix.
Que n'ont-ils donc chez eux une de ces cafetières,
ces vils impécunieux, à la terre tout entière
vendue par un acteur – bellâtre de feuilletons –,
vous voyez bien, *who else?* Mais enfin, si, voyons !

Oui, je hais les cafés qui sont si parisiens
où le monde se voit en chroniqueur mondain,
guettant l'idylle secrète ou bien l'indiscrétion,
et le fashion faux pas et la divagation
de médiocres people aux gestes anodins
qui viennent se pavaner dans le Quartier latin ;

où l'on voit parader partout la grande Baba,
lunettes en sautoir, le front aujourd'hui ceint
d'un beau makarapa, atour sud-africain,
qui laisse les badauds, comme son nom, babas ;

où de vagues plumitifs, assez laborieux,
grands promoteurs d'eux-mêmes, toujours jeunes, déjà vieux,
rédigent les faire-part de l'ambition défunte
d'une littérature à l'insolence feinte
toute pleine de slogans (on ne se refait pas),
et toujours arrogants du talent qu'ils n'ont pas ;

où de méchants critiques des précédents envieux
s'échinent à éreinter, de leurs verdicts fielleux,
à décerner les points, à distribuer les roustes,
parfois à caresser d'incertains grands auteurs
dont, de toute façon, ils ne sont pas lecteurs
de crainte de manquer le nouveau Marcel Proust
(ah, qui dira le mal qu'André Gide nous a fait
en laissant *La Recherche* déguerpir chez Grasset !)

Je hais tous ces cafés à visée littéraire,
surtout si l'on y rend des prix intérimaires
sous forme d'une somme et d'un pouilly-fumé
qui n'enivreront pas même les conjurés.
Mais fort heureusement, nous sommes en décembre,
la saison est passée des émois d'antichambres.
Le Flore va retomber dans sa molle hébétude
de congrès *socialite,* et ses vieilles habitudes.

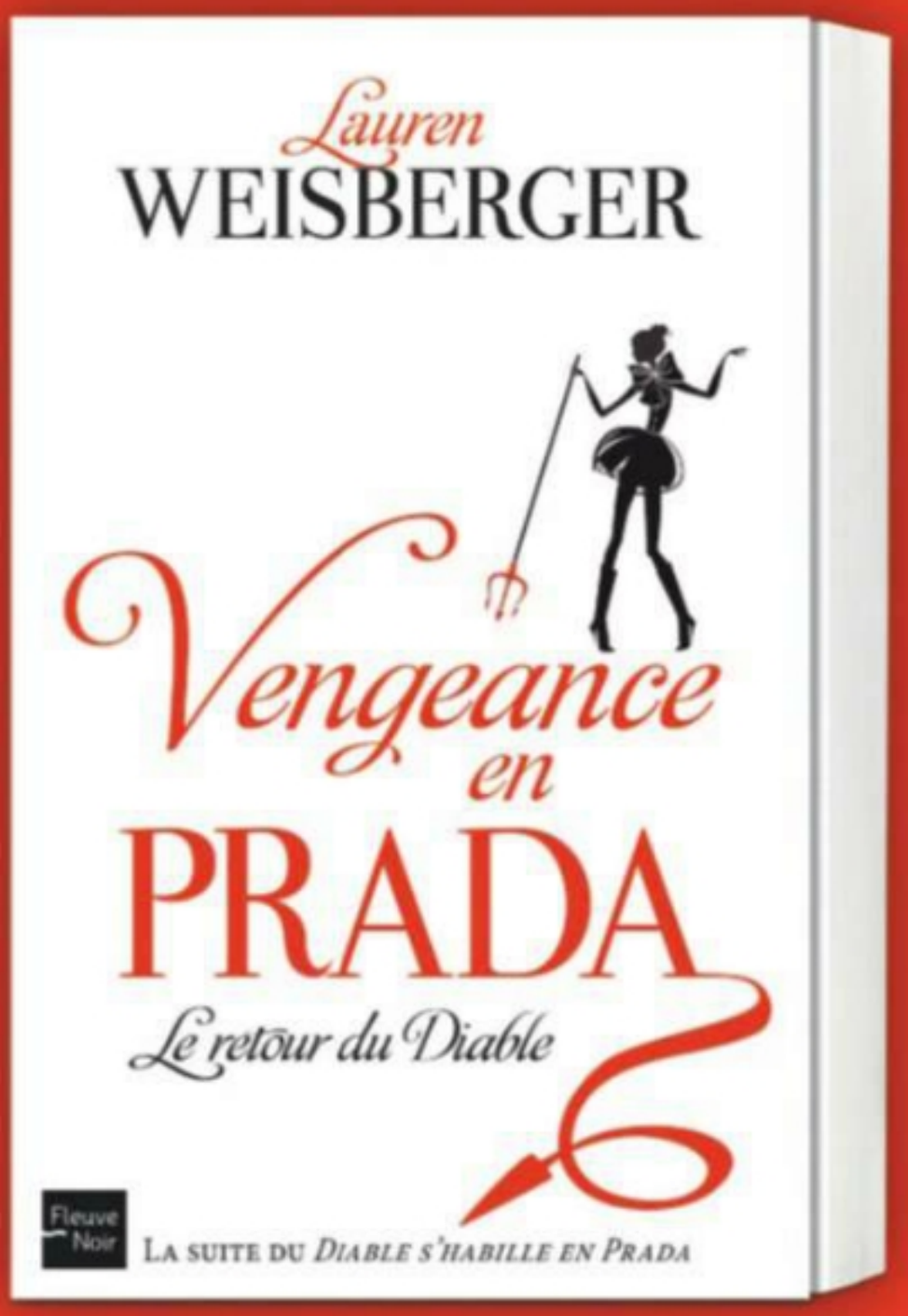
Je hais enfin les chroniqueuses américaines
qui m'auront devancée dans leurs *Hymnes à la haine*
écrivant par avance un pastiche de ces lignes
et toujours grimaçante comme Cara Delevingne :
on ne saurait, sans craindre un conflit délétère,
usurper et le nom et le style de Parterre ! □

ILLUSTRATION **JORDY VAN DEN NIEUWENDIJK**

Le Diable s'habille en Prada

ENFIN LA SUITE !

512 pages - 7,20 €. *Traduit par Christine Barbaste*



456 pages - 19,90 €. *Traduit par Christine Barbaste*

Miranda est de retour, plus diabolique que jamais !

Ces 2 romans sont également disponibles chez 12-21 L'ÉDITEUR NUMÉRIQUE

POCKET | Fleuve Noir

biz & LOV – Crédit illustration : © Kerrepe/Gettyimages

Patchouli

UN PARFUM DE LÉGENDE

Photo : Ulysse Frechelin

REMINISCENCE
PARIS

VANITY CASE

Robe **Burberry Prorsum**
Collier **Boucheron**, collection Hôtel de lumière.
Bagues **Louis Vuitton Joaillerie**, collection Voyage dans le temps.

NORA ARNEZEDER
Bombe A

Il y a quelques années, cette blonde bombesque explosait déjà dans les publicités Guerlain ou Dior. Visage d'ange, corps d'enfer, Nora Arnezeder était prédestinée à incarner la nouvelle *Angélique* devant la caméra d'Ariel Zeitoun (sortie le 18 décembre). Son père autrichien et sa mère, française d'origine égyptienne, sont passionnés de cinéma et de musique. Entre Paris, Bali, Los Angeles et Aix-en-Provence, leur fille chante, joue, en digne enfant de la bohème chic. Cette « marquise » au corps de miel est branchée sur 10 000 volts. L'hiver sera chaud.

— V. M.

PLUS DE LOOKS *sur l'iPad*

PHOTOGRAPHIE **WARD IVAN RAFIK**
STYLISME **VIRGINIE MOUZAT**

PHOTOCALL

Pharrell Williams n'enlève (surtout) pas ses lunettes dans le Photomaton de Karl Lagerfeld.

Même l'équipe du studio 7L, pourtant habituée à voir défiler des stars, est sur les dents : lorsqu'on invite **Pharrell Williams** dans le Photomaton de la rue de Lille, on s'attend à le voir débarquer avec toute une clique et 45 minutes de retard. En fait, au lieu d'un *posse gangsta*, c'est une bande de copains qui se présente pile à l'heure. Le petit génie pop du rap nous tend une main *bling-ringed* : petit doigt, annulaire, majeur croulent sous la caillasse. Mais ce qui surprend, ce n'est pas l'abondance de références *fashion* (sur sa tête, un chapeau Maison Michel, aux pieds, les skates Céline en léopard), mais plutôt son visage enfantin – il a tout de même 40 ans – aux airs de chat siamois, hérité d'une mère philippine et d'un père afro-américain. Avant de s'installer dans la cabine, Pharrell vérifie son look et ajuste les lunettes de soleil qu'il a dessinées pour Moncler (collection Moncler lunettes *featuring* Pharrell Williams). Lors de son second passage, il enfile une doudoune façon gilet pare-balles, réédition d'un modèle issu de sa première collaboration avec la marque italienne en 2010. Dans la librairie, celui qui baigne dans l'industrie du disque depuis presque vingt ans ne s'intéresse pas aux ouvrages musicaux. C'est l'architecture qui le branche : **Marcel Breuer**, **André Bruyère**, **Jean Nouvel** ou **Le Corbusier**, sa source d'inspiration pour son modèle de solaires rondes. Et quand on lui demande de choisir un livre, il hésite entre trois (il les achètera tous). Finalement, c'est *Villas 60-70 en France* de Raphaëlle Saint-Pierre qui retient son attention. À chaque page, l'interprète de *Get Lucky* s'extasie comme un gosse déplorant seulement que le texte soit en français. Avant de partir, en montrant sur son torse un chapelet en perles de jade, CC entrelacés et maxi-croix en or et diamants, il glisse : « C'est moi qui l'ai fait. S'il vous plaît, dites à Karl que j'adorerais réaliser des bijoux avec lui. » Le message est passé. — BÉNÉDICTE BURGUET

Villas 60-70 en France de Raphaëlle Saint-Pierre, éditions Norma, 2012.

Pharrell Williams pour *Vanity Fair*.

LOUISE GIAUME ; PHILIPPE SCOFFONI

il était une fois Noël

JEAN-PAUL GOUDE POUR AUBERTSTORCH-REMERCIEMENTS À ANGELIC PRETTY-44 GL 552 116 629 RCS PARIS

GALERIES Lafayette

Plus de mode sur galerieslafayette.com

Le GANG

de Susan et David Rockefeller Jr.

Susan et **David Rockefeller Jr.** ont deux passions : celle qu'ils entretiennent l'un pour l'autre et les océans. David Jr., directeur et ancien président de Rockefeller & Co. (société de placement et de gestion créée en 1882 par John D. Rockefeller), est, comme son épouse, un fou de voiliers et de montres de plongée. Normal donc que **Michele Sofisti** (DG du groupe Sowind détenu majoritairement par Kering et propriétaire de la manufacture suisse Girard-Perregaux) et **Laurent Claquin** (directeur de Kering Americas) aient demandé à Susan, réalisatrice et créatrice de bijoux, de personnaliser deux modèles de montres sur le thème de son dernier

SUSAN ROCKEFELLER

DAVID ROCKEFELLER JR.

VIN CIPOLLA

CELINE McDONALD

MICHELE SOFISTI

JO CHAMPA

LAURENT CLAQUIN

PHOTOGRAPHIE **MATTHEW BROOKES**

documentaire *Mission of Mermaids* (2012). Aux côtés des Rockefeller, quatrième génération du nom, quelques amis comme eux écologistes convaincus : **Jo Champa** (mannequin et actrice), **Vin Cipolla** (président de la Municipal Art Society of New York) et son épouse **Celine McDonald** (artiste peintre) et encore **Raoul Witteveen** (homme d'affaires) et sa femme **Bettina** (photographe), amie de longue date de Susan. **Aimee Mullins** (athlète handisport, actrice et mannequin), **Anna Carter** (épouse de Graydon Carter, rédacteur en chef du *Vanity Fair* américain) et **Rebecca Jarvis** (journaliste) ont récemment rejoint cette *dream team*. L'amitié qui lie le couple à **Nile Rodgers** (guitariste, auteur-compositeur, producteur et créateur de la fondation We are Family en 2001) et à sa *« life partner »* **Nancy Hunt** remonte à bien plus longtemps. C'est sans doute pourquoi ces derniers se sont également associés à Girard-Perregaux pour organiser la vente aux enchères Changing Watch qui les rassemble tous ce soir-là. – BÉNÉDICTE BURGUET

ANNA CARTER
BETTINA WITTEVEEN
RAOUL WITTEVEEN
AIMEE MULLINS
NILE RODGERS
REBECCA JARVIS
NANCY HUNT

Du MASCARA *aux* ESCARPINS

Pour se sentir la plus belle, Bobbi Brown a un rituel.

En 1991, cette maquilleuse américaine lance une ligne de dix rouges à lèvres aux couleurs naturelles. Une idée révolutionnaire à une époque où le maquillage se résume à des fonds de teint crayeux et des pigments néons. Aujourd'hui, la marque Bobbi Brown Cosmetics, rachetée en 1995 par Estée Lauder, est devenue une référence dans plus de 60 pays, tout comme la bible *Bobbi Brown, leçon de maquillage* publié en France en mai (Marabout). Alors, quand Bobbi Brown confie son *step by step* beauté avant de sortir, il est conseillé de prendre des notes. □

CORPS CRÉMÉ *ou* HUILÉ ?

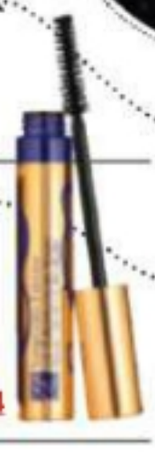
Une crème pour le corps très riche l'hiver et de l'huile plus légère l'été pour une jolie peau veloutée. À faire pénétrer soigneusement pour éviter de tacher ses vêtements.

1 2

POUR DES YEUX *de* TUEUSE ?

Le soir, j'utilise le Long-Wear Gel Eyeliner noir associé à plusieurs couches de différentes formules de mascara: le meilleur moyen d'obtenir un effet faux cils.

3


4

LÈVRES NATURELLES *ou* COLORÉES ?

Un brun-rosé qui se voit à peine, le nouveau Sheer Lip Color, teinte « Bobbi » [5].

5

SUR *les* ONGLES ?

Ça dépend de mon humeur. En ce moment, c'est le vernis Navy de ma collection Navy & Nude [6].

6

7

8

ROBE LONGUE *ou* PANTALON ?

Plutôt pantalon noir élégant, blazer ajusté et cardigan à paillettes L'Wren Scott, que j'accessoirise d'un gros collier et de boucles d'oreilles.

9

FORMULE BELLE PEAU

10

11

JUSTE AVANT *de* SORTIR ?

Une pastille à la menthe Altoids [11].

LES 3 BOURDES *à* ÉVITER

- Vouloir à tout prix effacer ses rides.
- Une mauvaise couleur de fond de teint. Le meilleur test : au milieu du front, à la lumière naturelle.
- Penser que seule la cosmétique compte. Une belle peau, c'est 70 % d'hygiène de vie (nourriture, beaucoup d'eau, du sport et du sommeil) et 30 % de produits de beauté.

22

CHEVEUX LAQUÉS *ou* HYDRATÉS ?

Brushés pour leur donner du corps et hydratés avec la gamme Crème de Coco de Bumble & Bumble [12] et une petite quantité d'Hydrating Gel Cream contre les frisottis.

12 13

14

UN PARFUM *by* NIGHT ?

Bobbi's Party [14], je me sens sur mon 31 dès que je le porte.

ÉVITER *que* SON MAKE-UP FONDE *au* FIL DES HEURES ?

Pour commencer, il faut hydrater pour que l'anticerne et le fond de teint s'étalent uniformément, puis fixer l'ensemble grâce à une poudre légère.

15

16 17

VOS TROIS COULEURS FÉTICHES *en* MAKE-UP ?

Le noir, pour les yeux. Le jaune, pour un teint parfait. Et le rose, en blush, sur les joues.

QUEL SAC *by* NIGHT ?

Signé Prada, ou rien !

18

19 20

POUR SE METTRE *dans* L'AMBIANCE ?

Une tequila Casa Dragones [20] on the rocks en écoutant Kanye West ou Jay Z.

OUBLIER *une* NUIT TROP COURTE

De l'anticerne ! À choisir dans les tons jaunes, une teinte plus claire que le fond de teint. Un expresso serré et un peu de sport.

21

LE SOIR, *quels* TALONS VERTIGE ?

Des escarpins à plateforme noirs Saint Laurent. Mais j'ai toujours une paire de chaussures plates dans mon sac à enfiler plus tard.

1 CRÈME DE CORPS, **KIEHL'S** 2 BEACH OIL, **BOBBI BROWN** 3 SMOKEY EYE MASCARA, **BOBBI BROWN** 4 MASCARA SUMPTUOUS EXTREME, **ESTÉE LAUDER** 7 SILHOUETTE COLLECTION CROISIÈRE, **DIOR** 8 COLLIER COLLECTION CROISIÈRE, **CHANEL** 9 BOUCLES D'OREILLES EN OR, **FRED** 10 BASKETS FREE 5.0 + SHIELD, **NIKE** 13 MASQUE SOIN NUANCEUR BRUN FROID, **CHRISTOPHE ROBIN** 15 ORCHIDÉE IMPÉRIALE LA CRÈME RICHE, **GUERLAIN** 16 POUDRE COMPACTE DIORIFIC, **CHRISTIAN DIOR** 17 PINCEAU SHEER POWDER, **BOBBI BROWN** 18 SAC À POCHE EXTÉRIEURE ET POCHETTE EN CUIR SAFFIANO, **PRADA** 19 VERRES À VODKA, **BACCARAT** 21 TOUCHE ÉCLAT, **YVES SAINT LAURENT** 22 ESCARPINS **SAINT LAURENT** PAR HEDI SLIMANE

— BÉNÉDICTE BURGUET

MAGNIFICENCE

BREVET DÉPOSÉ D-GLYOX

CONTRÔLE LE VIEILLISSEMENT CUTANÉ À LA SOURCE

RIDES - FERMETÉ - ÉCLAT

UNE DÉCOUVERTE MAJEURE issue des dernières découvertes scientifiques sur le vieillissement cellulaire.

UN POUVOIR UNIQUE, grâce au complexe D-Glyox qui contrôle la glycoxydation responsable de l'altération irréversible des protéines de la peau.

UNE SENSORIALITÉ EXTRÊME au sein de textures actives à effet « belle peau ».

EFFETS RESSENTIS – CONSTATÉS - PROUVÉS

- Dès l'application : **76%** peau plus belle, même sans maquillage[1].
- Dès 7 jours : **93%** peau plus ferme[2].
- Après 4 semaines : **-40%** de rides[3].

INNOVATION
ANTI-GLYCOXYDATION

Même le temps
ne me résiste pas

Flashez ce code pour tester Magnificence et découvrir l'offre exclusive LIERAC Morgane Bello

(1) Auto-évaluation - Sérum rouge - 58 femmes
(2) Auto-évaluation - Sérum rouge + Crème veloutée - 55 femmes
(3) Étude clinique - Sérum rouge + Crème veloutée - 55 femmes

LE LANGAGE DE LA PEAU

LIERAC
PARIS

En pharmacies et parapharmacies.
Demandez conseil à votre pharmacien ou contactez le 01 53 93 99 05.

www.lierac.fr - Rejoignez-nous sur Facebook

LAST CALL *to Gevrey-Chambertin*

Comment perpétuer l'art de vivre à la française à 30000 pieds d'altitude.

Contre toute attente, le *no man's land* d'une cabine *first* d'Air France est le dernier salon où l'on peut encore s'offrir le luxe de causer terroir sans regarder l'heure. Observons ce qui se passe à bord d'une carlingue tricolore. Trous d'airs et décalages horaires ne s'arrêtent pas à la frontière du rideau de la première, mais l'art de bien manger et bien boire se perpétue plutôt à l'avant de l'appareil, où l'on navigue entre un meursault, un condrieu et un château Beau-séjour Bécot, la tête dans les nuages. Faire découvrir des grands crus classés 100 % français et la diversité de notre patrimoine, c'est le principe assumé de la carte de vins d'exception conçue par **Olivier Poussier**, sommelier-conseil de la compagnie. Sa mission, délicate, consiste à restituer en bouche les qualités gustatives d'un restaurant étoilé : verres propices à l'aération du vin et à l'exaltation des arômes, personnel formé au langage poétique des œnologues, seaux à glace, températures respectées et ouverture des bouteilles à l'avance. Voyageurs russes et chinois raffolent de cet art de vivre à la française tandis que les femmes seraient autant séduites que les hommes par cette invitation au voyage œnologique, toutes nationalités confondues. Dans les airs, d'autres idées reçues volent en éclat : l'altitude et la pressurisation de l'appareil perturbent moins les vins qu'elles n'altèrent nos perceptions gustatives. Ces bons vieux élixirs supportent donc mieux le décalage horaire que nos palais. On n'oubliera pas de trinquer à cette bonne nouvelle. — S.G.

NÉCESSAIRE DE VOYAGE

La classe quelle que soit la classe : première, éco ou affaires.

KAMMERMAN / COLLECTION MUSÉE AIR FRANCE ; ÉDITIONS AGONE ; LOUIS VUITTON ; ÉDITIONS 10/18 ; ÉDITIONS LA MARTINIÈRE

DESSANGE
PARIS

POUR UN BLOND QUI
NE VIRE PAS AU JAUNE,
OSEZ LE BLEU

NOUVEAU
SOIN BLEU CORRECTEUR DE BLOND

Des pigments bleus
pour neutraliser les reflets
jaunes ou orangés

TOUTE LA COMPÉTENCE PROFESSIONNELLE DESSANGE CHEZ VOUS

Des conseils coiffure
sur secrets-dessange.com

LASCAD - SNC au capital de 20 160 € - siège social : 7 rue Touzet - 93400 SAINT OUEN - RCS Bobigny n° 319 472 775

COURCHEVEL, *5-étoiles des neiges*

Du « petit » palace esprit savoyard aux œuvres d'art monumentales sur les pistes, Courch' 1850 enfile son manteau de fourrure pour le coup d'envoi de la saison.

HÔTELS

1 L'APOGÉE

L'ouverture attendue de la saison : un mariage franco-allemand entre la famille Oetker, reine des surgelés et des palaces mythiques (Bristol, Eden Roc), et Xavier Niel, à la tête de Free. Situation parfaite, design de haut vol signé India Mahdavi et Joseph Dirand, et un sublime spa Sisley.

Jardin alpin

2 LE STRATO

La famille Strato qui lança les skis Rossignol, a ouvert un des premiers palaces de la station.

Rue de Bellecôte

3 LES AIRELLES

Raymonde Fenestraz, physique de Castafiore et sens inné des affaires, a créé ce chalet tyrolien dans les années 1980 après avoir fait fortune dans l'immobilier. Repris par Stéphane Courbit, le palace poursuit la féerie alpine menée par Séverine Pétilaire-Bellet.

Jardin alpin

4 LA SIVOLIÈRE

Le palace dirigé par Florence Carcassonne va ouvrir des suites offrant une circonvolution à 360° grâce au même mécanisme utilisé pour les restaurants panoramiques. Excellente table du marché pilotée par Bilal Amrani.

Rue des Chenus

5 LE CHEVAL BLANC

Le premier palace LVMH décoré d'œuvres de Xavier Veilhan et Murakami. L'ex-pied-à-terre des Arnault est à louer au dernier étage, à partir de 30 000 euros la nuit, le piano blanc d'Hélène Arnault compris.

Jardin alpin

6 LE CHABICHOU

L'hôtel familial par excellence, petit chalet de 9 chambres devenu un 4-étoiles avec 2 macarons au Michelin. Le clan Rochedy s'est agrandi d'une poignée de petits-enfants qui descendent leurs premiers slaloms sur la piste surnommée « le boulevard du Chabichou ».

Rue des Chenus

CHALETS PRIVÉS

7 ORMELLO

1 000 m², un spa, une piscine, une salle de cinéma XXL et le service à demeure par le personnel des Airelles : douze employés de l'hôtel entièrement dédiés au chalet.

Rue de Bellecôte

8 L'EDELWEISS

Un des chalets les plus

ILLUSTRATION **CASSANDRE MONTORIOL**

LE BEAUTYCODE

Pour afficher un teint de neige sur et en dehors des pistes.

CHAMOIS D'OR

Crème de Jour Nourrissante, **Vetia Floris**.

50 % soin, 50 % maquillage, Terrybly Densiliss **by Terry**.

REGARD STAR

Soin Anti-Âge Yeux et Lèvres Perfection à Porter, **La Prairie**.

Tokyo Lash Mascara Eye Opening Volume, **Shu Uemura**.

PARFUM D'HIVER

Age Perfect Crème-Huile Extraordinaire, **L'Oréal Paris**.

Une note chaude et douillette, **Tonka Réminiscence**.

LUXE DISCRET

Le Grand Masque Dior Prestige, **Dior**.

Tous les beiges en une palette. Lèvres en boîte, **Serge Lutens**.

COQUETTERIE

Re-Plasty Age Recovery Day, **Helena Rubinstein**.

Bandeau en vison et cachemire, **Hermès**.

INCOGNITO

Progressif Lift Fermeté Jeunesse Originelle Cou et Décolleté, **Carita**.

Lunettes de soleil Bamboo Gold Edition en plaqué or, **Gucci**.

DOUX ET CHIC

Bottines fourrées en cuir, **Moncler**.

Argane Nutrition Corps, **Galénic**.

— LINH PHAM

luxueux de Courchevel, huit chambres et un parking pour 17 berlines.

Rue du marquis

TABLES

9 LE CHALET DE PIERRES

Au bas des pistes, l'une des étapes chics pour déjeuner. La légende raconte que M^me^ Fenestraz, propriétaire, a fait rehausser la piste juste devant pour ralentir les skieurs afin qu'ils soient tentés de s'arrêter.

Jardin alpin

10 LE CAP HORN

Dangereux de terminer sa nuit dans ce restau bar perché sur les hauteurs.

Route de l'Altiport

11 1947

Yannick Alléno officie au Cheval blanc, conçu par Sybille de Margerie.

Jardin alpin

12 LA TABLE DU KILIMANDJARO

Deux macarons Michelin, le restaurant de l'hôtel du même nom est piloté par le chef Nicolas Sale.

Route de l'Altiport

13 LA CAVE DES CREUX

Nouveauté de la saison, une ancienne bergerie à 2 000 mètres d'altitude devenue restaurant de piste tenu par un groupe d'amis de Courch'.

VIVE LA FÊTE

14 LES CAVES DE COURCHEVEL

Les 3 J : jeunes millionnaires russes, jéroboams de champagne rosé Dom Pérignon et le souvenir de Jacqueline Veyssière.

15 LA GRANGE

Si l'on ne rentre pas aux Caves, on se rabat sur cette institution noctambule.

Rue Park City

16 LA FOLIE DOUCE

Ibiza sur neige, spectacles et DJ's attirent des milliers de jeunes skieurs à Méribel, près de Courchevel.

SHOPPING

17 HERMÈS

Première ligne de skiwear.

Rue du Rocher

18 FENDI

Fourrures et baguettes.

Jardin alpin

19 CHANEL

En version pop-up.

Esplanade Le Tremplin

20 DIOR

Lunettes masques pour l'après-ski.

Le Cheval Blanc

TRANSPORTS

21 ALTIPORT

Une piste extra-courte pour jets Pilatus.

— JEAN-MICHEL DE ALBERTI

Dr PIERRE RICAUD
PARIS

au plus proche de votre beauté

Disponible sur Ma**Creme**Sur**Mesure**.com, dans les magasins Dr Pierre Ricaud et sur la ligne dédiée 0 800 100 130.

Votre peau a besoin
d'un soin visage
sur mesure.

Créez-le.

MaCremeSurMesure.com

Vous êtes **unique**, votre peau l'est aussi.
Aujourd'hui, Ma**Crème**Sur**Mesure**©
répond efficacement à tous vos besoins
et à ceux de votre peau.

Speed-dating OLFACTIF

Rencontre avec six grandes nouveautés de la saison. Et avec la femme derrière chaque parfum.

L'ACQUAROSSA *de Fendi*

UNE FEMME Chiara Mastroianni. **NOTES** Fleur de lantana, rose, bois de cèdre rouge. **CLUTCH OU FOURRE-TOUT** Sac baguette en cuir et fourrure, Fendi. **MOYEN DE LOCOMOTION** Une vieille Alfa Roméo décapotable (rouge). **CULTURE PHYSIQUE** Du flamenco pour flatter son tempérament fougueux. **PÉCHÉ CAPITAL** Les pâtes all'arrabiata. **AU SAUT DU LIT** Attrape son déshabillé de soie. **MEILLEUR AMI** Un chat Bengal.

GUCCI PREMIÈRE *de Gucci*

UNE FEMME Blake Lively. **NOTES** Bergamote, fleur d'oranger, fleurs blanches, musc, bois, cuir. **CLUTCH OU FOURRE-TOUT** Pochette en python, Gucci. **MOYEN DE LOCOMOTION** Une Mini Cooper S décapotable. **CULTURE PHYSIQUE** Du pole dance artistique pour attirer les regards. **PÉCHÉ CAPITAL** Le Ruinart rosé. **AU SAUT DU LIT** Vérifie l'état de son vernis. **MEILLEUR AMI** Un chihuahua beige à poils longs.

DOWNTOWN *de Calvin Klein*

UNE FEMME Rooney Mara. **NOTES** Poivre rose, feuilles de violette, gardénia, bois de cèdre. **CLUTCH OU FOURRE-TOUT** Sac en cuir façon poulain, Calvin Klein Collection. **MOYEN DE LOCOMOTION** Le métro. **CULTURE PHYSIQUE** Adepte du TRX, un entraînement avec des sangles inventé par les forces spéciales américaines. **PÉCHÉ CAPITAL** Le bagel au saumon. **AU SAUT DU LIT** Surfe sur la bande FM. **MEILLEUR AMI** Un poisson rouge en origami (pas la place pour un vrai).

ELLE L'AIME *de Lolita Lempicka*

UNE FEMME Sasha Pivovarova. **NOTES** Fleurs blanches, fleur de coco, jasmin, santal. **CLUTCH OU FOURRE-TOUT** Sac seau en cuir, Saint Laurent par Hedi Slimane. **MOYEN DE LOCOMOTION** Un vélo hollandais. **CULTURE PHYSIQUE** Du flying yoga parce qu'on y fait des rencontres complètement perchées. **PÉCHÉ CAPITAL** Les choux Popelini à la rose. **AU SAUT DU LIT** Éteint son simulateur d'aube. **MEILLEUR AMI** Un furet.

BOUCHERON *Place Vendôme de Boucheron*

UNE FEMME Salma Hayek. **NOTES** Fleur d'oranger, jasmin, miel, bois. **CLUTCH OU FOURRE-TOUT** Cartable Le Dix, Balenciaga. **MOYEN DE LOCOMOTION** Porsche Cayenne. **CULTURE PHYSIQUE** Du stretching postural pour travailler son allure. **PÉCHÉ CAPITAL** Le thé vert grillé. **AU SAUT DU LIT** Retire son loup. **MEILLEUR AMI** Un West Highland terrier blanc.

BOSS NUIT *pour Femme d'Hugo Boss*

UNE FEMME Gwyneth Paltrow. **NOTES** Pêche blanche, aldéhydes, jasmin, violette, santal. **CLUTCH OU FOURRE-TOUT** Sac en cuir, anse chaîne, Hugo Boss. **MOYEN DE LOCOMOTION** BMW Série 1 noire. **CULTURE PHYSIQUE** Du jumpfit (inspiré du saut à la corde dans les salles de boxe) pour se donner de l'énergie. **PÉCHÉ CAPITAL** Un smoothie bonne mine pomme, melon, baie de goji. **AU SAUT DU LIT** Consulte ses mails. **MEILLEUR AMI** Un iPhone 5.

ACCORDS VINTAGE

LA ROSE

La reine des fleurs retrouve une seconde jeunesse, bousculée par des notes épicées, **boi**sées, ambrées.

1 ROSE VELOURS, **VAN CLEEF & ARPELS** 2 **TRÉSOR L'ABSOLU DE PARFUM LUM**INEUSE, **LANCÔME** 3 FL**OWER BOMB ROSE EX**PLOSION, **VIKTOR & ROLF** 4 **VERY IRRÉSISTIBLE** DE **GIVENCHY** 5 MAJESTIC ROSE, **YVES SAINT LAURENT**

LE OUD

Cet arbre rare, qui pousse en Inde et en Asie du Sud-Est, est infecté par un champignon qui produit une résine, dont on obtient une essence aux effluves brûlants.

1 MADLY KENZO OUD COLLECTION, **KENZO** 2 VELVET DESERT OUD, **DOLCE & GABBANA** 3 VALENTINA OUD ASSOLUTO, **VALENTINO** 4 TERRYFIC OUD, **BY TERRY** 5 OUD ISPAHAN COLLECTION PRIVÉE, **DIOR**

— LINH PHAM

GAMMA-KEYSTONE VIA GETTY IMAGES ; GETTY ; ABACA ; CORBIS ; THE KOBAL COLLECTION / AFP ; DR

THE

CONRAN

SHOP

NOËL

117 RUE DU BAC
PARIS 75007

CONRANSHOP.FR

TEMPS *de* CUISSON

Que font les chefs lorsqu'ils s'échappent de leur cuisine? Ils skient à Salt Lake City, escaladent la cordillère des Andes ou collectionnent les livres anciens. Huit cuisiniers de haut vol dévoilent comment ils prennent leur temps.

Peter GORDON

PROFIL Néo-Zélandais. Chef du Kopapa à Londres et du Public à New York, vient d'ouvrir un Sugar Club à Auckland (Nouvelle Zélande).

PASSE-TEMPS « Le jardinage. »

VACANCES DE RÊVE « Le Pérou avec une randonnée dans les Andes. »

UN PLAT DU DIMANCHE « Des *linguine* au safran, crabe, crème de dashi et perles de bisque. »

César TROISGROS

PROFIL Français. Second de la Maison Troisgros à Roanne (Loire), quatrième génération.

PASSE-TEMPS « Les sports mécaniques et le ski. Les Alpes ne sont qu'à trois heures de Roanne... »

VACANCES DE RÊVE « L'Australie, où une nouvelle génération travaille avec une liberté incroyable, sans contraintes ni références au passé. »

UN PLAT DU DIMANCHE « La tarte légèrement brûlée de ma mère : un feuilletage très fin, de l'amertume, de l'acidité... Un régal. »

Michael CAINES

PROFIL Britannique. Chef de l'hôtel Gidleigh Park, à Chagford (Devon).

PASSE-TEMPS « Je skie, je marche. J'adore la Suisse, Zermatt en particulier et Courchevel en France. Et j'ai découvert les pistes à Salt Lake City aux États-Unis. »

VACANCES DE RÊVE « L'Égypte. J'éprouve une fascination pour ce pays. »

UN PLAT DU DIMANCHE « Impossible de répondre à cette question, c'est comme si l'on me demandait quel est mon enfant préféré ! »

Cyril LIGNAC

PROFIL Français. Chef du Chardenoux des Prés, du Quinzième, vient d'ouvrir sa pâtisserie à Paris.

PASSE-TEMPS « Le polo au domaine de Chantilly. »

VACANCES DE RÊVE « La pampa en dehors de Buenos Aires. »

UN PLAT DU DIMANCHE « Le poulet rôti juteux avec des pommes de terre et des cèpes. »

Christophe BACQUIÉ

PROFIL Français. Chef de l'hôtel du Castellet (Var).

PASSE-TEMPS « Le rugby, que je pratiquais surtout jeune (au poste d'arrière). Et le vélo, un sport très exigeant qui remet les idées en place. »

VACANCES DE RÊVE « Rester au calme, à l'ombre d'un arbre et profiter du temps présent. »

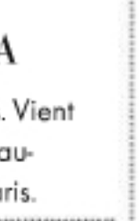
UN PLAT DU DIMANCHE « Ma mère faisait un coq au vin sublime... que je n'arriverai jamais à égaler. »

Toru OKUDA

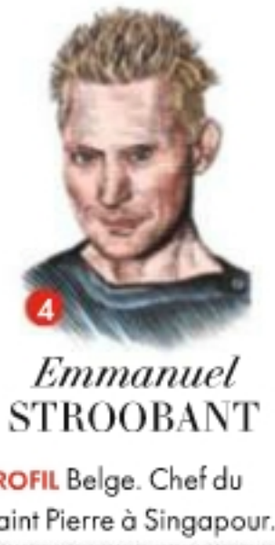
PROFIL Japonais. Vient d'ouvrir son restaurant Okuda à Paris.

PASSE-TEMPS « Admirer la porcelaine réalisée par le grand céramiste Nishioka Kojyu. L'un de mes deux restaurants à Tokyo s'appelle Kojyu en hommage à ce créateur. »

VACANCES DE RÊVE « Passer un peu de temps avec mes enfants. »



UN PLAT DU DIMANCHE « Le sushi, quand même, me donne une certaine paix de cœur. »



Emmanuel STROOBANT

PROFIL Belge. Chef du Saint Pierre à Singapour.

PASSE-TEMPS « Le yoga. Avant, j'étais souple comme un morceau de bois et c'est devenu une activité indispensable. J'ai ouvert le studio Updog à Singapour et je fais régulièrement des voyages dédiés au yoga. »

VACANCES DE RÊVE « Revenir en Colombie et découvrir d'autres pays d'Amérique du Sud. »

UN PLAT DU DIMANCHE « Un gâteau au chocolat sans farine que faisait ma grand-mère, une gourmandise *healthy* sans gluten. Je ne travaille que des produits issus de l'agriculture biologique, des légumes à la viande et au poisson – même si je suis végétarien. »

Éric FRECHON

PROFIL Français. Vient d'ouvrir le restaurant Lazare à Paris.

PASSE-TEMPS « Collectionner des livres anciens. »

VACANCES DE RÊVE « Une semaine à l'hôtel Royal Palm à L'île Maurice. »

UN PLAT DU DIMANCHE « Poulet rôti et pommes de terre grenaille. »

— SIBYLLE GRANDCHAMP

DE ; 123RF

ILLUSTRATION **BILL SANDERSON**

sodastream™

les bulles qui ne manquent pas d'air

UN CLIC UN SODA PÉTILLANT DE FRAICHEUR

Retrouvez toute la gamme sodastream et les offres spéciales « Noël » au rayon petit électroménager de votre magasin et sur **sodastream.fr** ou en flashant

SMART

SIMPLE

SODA

Pour votre santé, pratiquez une activité physique régulière. www.mangerbouger.fr

JE CONNAIS
UNE FILLE
QUI ACHÈTE
EN MAGASIN
AU PRIX
DU NET.

BDDP unlimited

JE CONNAIS
UN MEC
QUI PROFITE
DES SERVICES
DU MAGASIN
EN LIGNE.

EN LIGNE ET EN MAGASIN

DARTY

LES

50 Français

LES PLUS

INFLUENTS

DU MONDE

2013

Que les déclinologues se le tiennent pour dit : le génie tricolore rayonne encore et en voici la preuve. Pour la première fois, *Vanity Fair* établit le classement annuel des cinquante personnalités françaises les plus influentes dans le monde. Femmes et hommes de pouvoir, certes, mais aussi gens d'esprit, de culture, d'argent et de style, ce sont des conquérants d'aujourd'hui. Leur talent, leur savoir ou leur ambition (parfois les trois) ne s'arrêtent pas aux frontières. L'influence n'est ni la puissance ni la notoriété, c'est la capacité de modifier l'ordre des choses. Tous nos lauréats ne sont donc pas célèbres (la moitié seulement figure dans le *Who's Who*) mais dans leurs domaines d'action, on peut dire qu'il faut compter avec eux. Ils ne constituent pas non plus une élite : seuls quatre d'entre eux sont milliardaires, moins de la moitié a fait de très hautes études, un sur cinq a créé son entreprise. Nous les avons sélectionnés eu égard à leurs performances au cours de l'année écoulée et classés sur la base de critères objectifs (citations dans la presse étrangère, nombre d'exemplaires publiés, expositions de leurs œuvres, etc.) et aussi – nous l'assumons volontiers – de jugements subjectifs. Montherlant disait : « Si vous exercez une influence, feignez au moins de l'ignorer. » Par notre faute, ces cinquante-là ne pourront pas jouer les modestes. Ils sont les héros d'une France qui n'a pas fini de conquérir le monde. □

— PAR OLIVIER BOUCHARA, BÉNÉDICTE BURGUET, HERVÉ GATTEGNO, SIBYLLE GRANDCHAMP, VIRGINIE MOUZAT, JEAN-BAPTISTE ROQUES, ANNE-LAURE SUGIER ET SYLVIE YEU

1

Daft PUNK

MUSICIENS

38 et 39 ans

ARTS

Faut-il s'en plaindre ? Les anonymes les plus célèbres du monde sont français. Thomas Bangalter et Guy-Manuel de Homem-Christo ne retirent jamais leur casque en public – même quand ils ont assisté au dernier grand prix de Monaco. Cela ne les a pas empêchés de faire danser la planète cette année avec leur album *Random Access Memories*. Des supérettes de Caracas aux halls d'hôtels de Kuala Lumpur, en passant par les afters de Kiev, peu de Terriens ont pu échapper au refrain du tube très instrumental *Get Lucky*. Sur la Toile, le clip a déjà été regardé près de 200 millions de fois. Toute la mondialisation heureuse est contenue dans cet opus : produit au sein d'une maison de disques new-yorkaise (Columbia), distribué par une multinationale japonaise (Sony) et lancé lors d'un festival agricole australien (Wee Waa). Dans les studios d'enregistrement, on trouvait le compositeur italien Giorgio Moroder, le chanteur américain des Strokes Julian Casablancas, le génie canadien du clavier Chilly Gonzales et même un Alsacien, premier prix de conservatoire, Thomas Bloch.

WILLIAM BEAUCARDET / GNO / PICTURETANK ; PAOLA PARÈS

2

Christine LAGARDE

DIRECTRICE GÉNÉRALE DU FMI

57 ans

POLITIQUE ÉCONOMIE

Elle est l'une des seules personnalités françaises à diriger une institution internationale et le rôle du FMI dans la gestion de la crise de la dette a contribué à lui donner une position stratégique. À Washington, l'ancienne avocate devenue ministre veille sur les tableaux de bord de l'économie mondiale. Elle n'a pas de baguette magique pour amorcer le grand redressement, mais elle maintient la pression sur l'Europe pour exiger des réformes structurelles (y compris en France), la recapitalisation des banques et des avancées vers une union bancaire. Le magazine américain *Forbes* l'a classée cette année au 7e rang des femmes les plus puissantes du monde (et 38e dans le classement général). Le Fonds Monétaire International a aussi publié une note concluant que le travail des femmes constitue un atout décisif pour la croissance mondiale – mais cela n'a rien à voir.

3

Alain DUCASSE

RESTAURATEUR

57 ans

BUSINESS GASTRONOMIE

Il a marqué les esprits en célébrant, à la fin de l'année dernière, le quart de siècle du Louis XV, son restaurant monégasque : 240 chefs sont venus du monde entier pour lui exprimer leur amitié – et une certaine allégeance. Cet illustre Gascon dirige 25 des meilleures tables de la planète, emploie 1 900 personnes et accroche à son nom 17 étoiles du Michelin. Sont venus s'ajouter à cette liste en 2013 le restaurant IDAM de Doha au Qatar, le Rivea à Saint-Tropez et, à Paris, le bistro Allard rive gauche et le restaurant de l'hôtel Meurice rive droite. Sans parler des établissements de Las Vegas et de Doha dont il a refait la carte. En comptant sa maison d'édition, ce fils d'agriculteur est à la tête d'un empire gastronomique au chiffre d'affaires estimé à 70 millions d'euros. Aujourd'hui, nombre de cuisiniers jeunes et ambitieux, tels l'Italien Massimo Bottura ou l'Américano-Coréen David Chang, voient en ce Français un modèle et un mentor. Pour tout cela, on lui pardonne d'avoir pris la nationalité monégasque en juillet 2008.

4

Delphine ARNAULT

DIRIGEANTE DE LOUIS VUITTON

38 ans

BUSINESS MODE

La fille du PDG de LVMH prend peu à peu son autonomie. Après avoir fait ses armes au sein de la maison Christian Dior, elle s'est retrouvée en pleine lumière au début de l'été en devenant directrice générale adjointe de Louis Vuitton, autre fleuron du groupe familial. Un poste de premier rang : le célèbre malletier, qui génère près de la moitié des bénéfices de la multinationale, constitue une vitrine du chic français avec ses quelque 460 boutiques à travers le monde. Cette arrivée préfigure une ère nouvelle. Le 2 octobre, à l'issue du défilé, le départ du très médiatique directeur artistique Marc Jacobs était annoncé. Dans ces conditions, la jeune femme, qui fut la plus jeune administratrice de LVMH en 2003, aura la charge de mettre en œuvre une nouvelle stratégie avec Michael Burke, l'actuel directeur général, ancien diplômé de l'Edhec comme elle. Ensemble, ils doivent aujourd'hui trouver le futur créateur prodige de la griffe.

5

Henri DE CASTRIES

PDG D'AXA

59 ans

BUSINESS

Il arbore une chevalière dont le blason remonte aux Croisades. Mais c'est dans l'assurance et la finance que cet ancien condisciple de François Hollande à l'ENA mène ses batailles. Avec Axa, il dirige le leader mondial du secteur : 102 millions de clients, 1 100 milliards d'euros en gestion. En avril, grâce à son alliance avec la première banque d'Asie, ICBC, Axa est devenue numéro un des opérateurs étrangers de l'assurance-vie en Chine. Deux mois plus tard, elle lançait son premier produit à capital différé en Inde. Castries estime toutefois « de plus en plus difficile de diriger une entreprise depuis la France avec cet État tentaculaire et vampirisant ». Il préside par ailleurs la très sélect conférence Bilderberg dont les réunions permettent aux grands dirigeants libéraux d'échanger leurs points de vue à huis-clos qu'ils soient chefs d'entreprise (John Elkann, le patron de Fiat ; Henry Kravis, le gérant du fonds KKR...) ou hommes politiques (George Osborne, le ministre britannique des finances ; Herman Van Rompuy, le président du Conseil européen...) Son combat actuel : convaincre l'opinion publique des bienfaits du gaz de schiste pour la croissance. Courage.

6

Inès DE LA FRESSANGE

ÉGÉRIE, FEMME D'AFFAIRES

56 ans

ÉDITION MODE

Qui mieux qu'elle incarne l'élégance à la française ? L'ancienne muse de Karl Lagerfeld semble posséder le don d'ubiquité : quand elle ne joue pas les ambassadrices pour la marque Roger Vivier, l'une des pépites du groupe Tod's, elle représente L'Oréal sur le tapis rouge du Festival de Cannes ou prête son image aux campagnes de l'assureur allemand Allianz. Au-delà de ces missions de représentation, l'ancienne chroniqueuse à *Marie Claire* prend aussi la plume pour partager ses secrets de bien-être et de vitalité. *La Parisienne* (Flammarion), son guide d'adresses et de conseils pour lui ressembler, traduit en vingt langues, s'est vendu à plus de deux millions d'exemplaires dans le monde. Dernier succès en mai dernier : après une décennie de contentieux judiciaires, elle a repris le contrôle de la marque qui porte son nom.

LIONEL PREAU / RESERVOIR PHOTO ; DAVID JOHNSON/CORBIS OUTLINE ; ERIC RYAN / GETTY IMAGES ; MAGALI COROUGE ; JEAN BIBARD / FEP / RAINORAMIC

Hedi SLIMANE

7

CRÉATEUR

45 ans

ARTS MODE

À peine dix-huit mois après son arrivée chez Yves Saint Laurent, le directeur de création de la marque phare du groupe Kering (anciennement PPR) a déjà posé son empreinte sur la griffe. Désormais, elle s'appelle Saint Laurent Paris, les studios ont été déménagés à Los Angeles, tout près de chez lui, et les campagnes affichent Marilyn Manson et Courtney Love, photographiés par Slimane en personne. Quant aux défilés, réputés pour leur *seating* impitoyable, ils sont devenus le dernier lieu où il faut être vu. Devant les modèles jetant à la face de la gentry parisienne le grunge de L.A, la bataille entre anti et pro Slimane fait rage. Le buzz aussi. Le directeur artistique, photographe et artiste de la galerie Almine Rech est un communicant hors pair. Ses looks, son attitude rock cool, ses apparitions autant que ses intransigeances savamment orchestrées font partie des ingrédients de sa réussite. On dit que François Pinault, fondateur de PPR, adore ça.

8

Maurice LÉVY

PDG DE PUBLICIS

71 ans

BUSINESS

Le milieu des affaires attendait patiemment son départ à la retraite. Fin juillet, le patron de Publicis a préféré annoncer la fusion de son groupe avec l'américain Omnicom Group, donnant ainsi naissance au nouveau leader mondial de la publicité : 130 000 employés, un chiffre d'affaires de plus de 15 milliards d'euros. « Grâce à ce mariage, nous sommes désormais de taille à négocier avec les régies de Facebook et de Google », a prévenu le Gary Cooper du business, qui a réglé au passage la question de sa succession si souvent évoquée. Comment ? En continuant ! Il présidera le conseil d'administration jusqu'en 2015, tandis que son alter ego d'Omnicom, John Wren, s'occupera de la gestion opérationnelle. Victoire symbolique : il a obtenu, de haute lutte, que Publicis précède son partenaire américain dans la dénomination du nouvel ensemble.

9

Camille HENROT

PLASTICIENNE

35 ans

ARTS

La voilà dans la cour des grands. Lors de la dernière biennale de Venise, la vidéaste a obtenu le Lion d'argent – la plus haute distinction pour un jeune artiste – grâce à un objet déroutant : un film de 13 minutes, intitulé *Grosse Fatigue* et constitué d'un pêle-mêle d'images d'archives, de collages érudits et de gros plans conceptuels. Installée depuis peu à Dumbo, le quartier branché de Brooklyn sous le pont de Manhattan, cette diplômée des Arts déco est considérée comme la figure de proue d'une nouvelle génération de plasticiens, capables de se passionner autant pour les peuplades oubliées du Bengale que pour la théorie de l'évolution. Fille du banquier vedette de Rothschild & Cie Gestion, François Henrot, elle n'hésite pas non plus à sortir du parcours imposé des grandes foires comme Miami ou Bâle. Après avoir exposé à Rio, Séoul et Tokyo, elle est actuellement à l'honneur au musée d'art contemporain de la Nouvelle-Orléans. Le nouveau chic.

10

Tony PARKER

BASKETTEUR

31 ans

SPORT

Grâce à lui, les États-Unis ont découvert que les Français savent aussi jouer au basket. Fin septembre, la chaîne américaine ESPN a bousculé ses programmes pour retransmettre en direct la victoire des Bleus en finale du championnat d'Europe. « C'est l'une des choses qui m'a le plus touché », a confié le capitaine. Même les Chinois suivent désormais ses exploits : en janvier, le meneur des Spurs de San Antonio a abandonné Nike pour signer un contrat avec la marque Peak installée à Quanzhou.

11

Luc BESSON

CINÉASTE, PRODUCTEUR

54 ans

CINÉMA

Fini les productions pompières des années 2000 comme *Taxi* ou *Le Transporteur*. Le fondateur d'EuropaCorp a décidé de revenir derrière les caméras. Quel autre cinéaste français pouvait tourner avec Scarlett Johansson, Robert De Niro et Michelle Pfeiffer dans la même année ? La première tiendra le rôle-titre de *Lucy*, l'histoire d'une ex-junkie dotée de super-pouvoirs (sortie prévue en 2014). Les deux autres sont actuellement à l'affiche de *Malavita* sorti en octobre.

Y.R / BESTIMAGE ; SIMON DAWSON/BLOOMBERG /GETTY IMAGES ; RENAUD MONFOURNY ; JOEL PHILIPPON / PHOTOPQR / LE PROGRÈS / MAXPPP ; ARMANDO GALLO / STARFACE ; PAOLA PARÈS

12

Esther DUFLO

UNIVERSITAIRE

41 ans

POLITIQUE

Elle a l'oreille de Barack Obama. En janvier, cette brillante économiste est devenue conseillère de la Maison Blanche pour les questions relatives au développement. À la demande expresse du président des États-Unis, elle travaille sur le dossier de la lutte contre la pauvreté. Quand elle n'est pas à Washington, elle mène ses recherches au sein du prestigieux Massachusetts Institute of Technology près de Boston. L'université lui a même accordé le titre de professeur à vie quand elle avait 32 ans. Lors d'un récent discours au collège de France, elle s'est présentée comme une scientifique « humaine, humble et condamnée à l'erreur ». Modeste, avec ça.

Jean NOUVEL

ARCHITECTE

68 ans

ARTS

Trois ans après l'abandon du projet de la tour Signal à la Défense, l'architecte relance des chantiers un peu partout dans le monde. Des gratte-ciel à Lima et à São Paulo, un nouvel édifice de 200 mètres de haut à New York (pour abriter une extension du MoMA), quatre tours en Chine, deux immeubles d'habitation à Singapour. Sans oublier le musée national du Qatar, en forme de rose des sables. Cet été, il a remporté l'appel d'offres pour le musée national de Pékin face à son grand rival américain Frank Gehry. Certes, personne ne sait quand il achèvera la philharmonie de Paris (voir *Vanity Fair* n° 3, septembre 2013). Mais cela ne semble pas le troubler outre-mesure. À ce sujet, il évoque un ami et client, ancien ministre de la culture au Qatar : « Lui sait laisser le temps au temps. Je lui ai livré une tour en 2011 et il ne s'y est toujours pas installé. » Vu sous cette latitude...

13

14

Fabrice BRÉGIER

PDG D'AIRBUS

52 ans

INDUSTRIE

Une bonne partie de la balance commerciale française repose sur ses épaules. En mars, le PDG d'Airbus a signé le contrat du siècle, en vendant 200 avions A 320 à la compagnie indonésienne Lion Air. Six mois plus tard, l'ex-patron d'Eurocopter a confirmé sa réputation de super VRP : il a convaincu la compagnie nipponne JAL, client historique de Boeing, d'acheter ses premiers Airbus – une trentaine de longs courriers A 350. « Cette commande aura un impact sur le marché mondial », s'est enorgueilli cet X-Mines aux cravates toujours chatoyantes. Avant d'indiquer que son chiffre d'affaires à l'étranger devrait atteindre 37 milliards d'euros en 2013. Davantage que tous les acteurs du luxe réunis.

VIVA / ABACA ; PETER MARLOW / MAGNUM PHOTOS ; FRÉDÉRIC MAUIGNE / GAMMA-RAPHO ; FRED MARVAUX / REA ; STÉPHANIE LEMOUTON / ABACA ; ÉDOUARD CAUPEIL / PASCO ; PHOTA PARÈS

15

Alain SEBAN

PRÉSIDENT DU CENTRE POMPIDOU

49 ans

ARTS

Il trouverait vulgaire de s'en flatter. Notons-le quand même: l'hiver 2012-2013, la grande rétrospective Dalí, organisée par le principal musée d'art moderne de France – et sans doute du monde – a attiré 800 000 visiteurs, record pour une exposition temporaire depuis une décennie. Cette année, Beaubourg a vendu 4 millions de tickets, presque deux fois plus que le MoMA de New York, son grand rival. Ses amis lui demandent parfois s'il ouvrira bientôt une annexe à l'étranger, à l'instar du Louvre à Abou Dabi ou du musée Guggenheim à Bilbao. « On ne peut pas couvrir la planète de centres Pompidou », répond-il. Au passage, cet ancien conseiller de Dominique de Villepin au Quai d'Orsay a récemment signalé qu'il cherchait un nouvel adjoint. Étranger, dit-on.

Franck PETITGAS

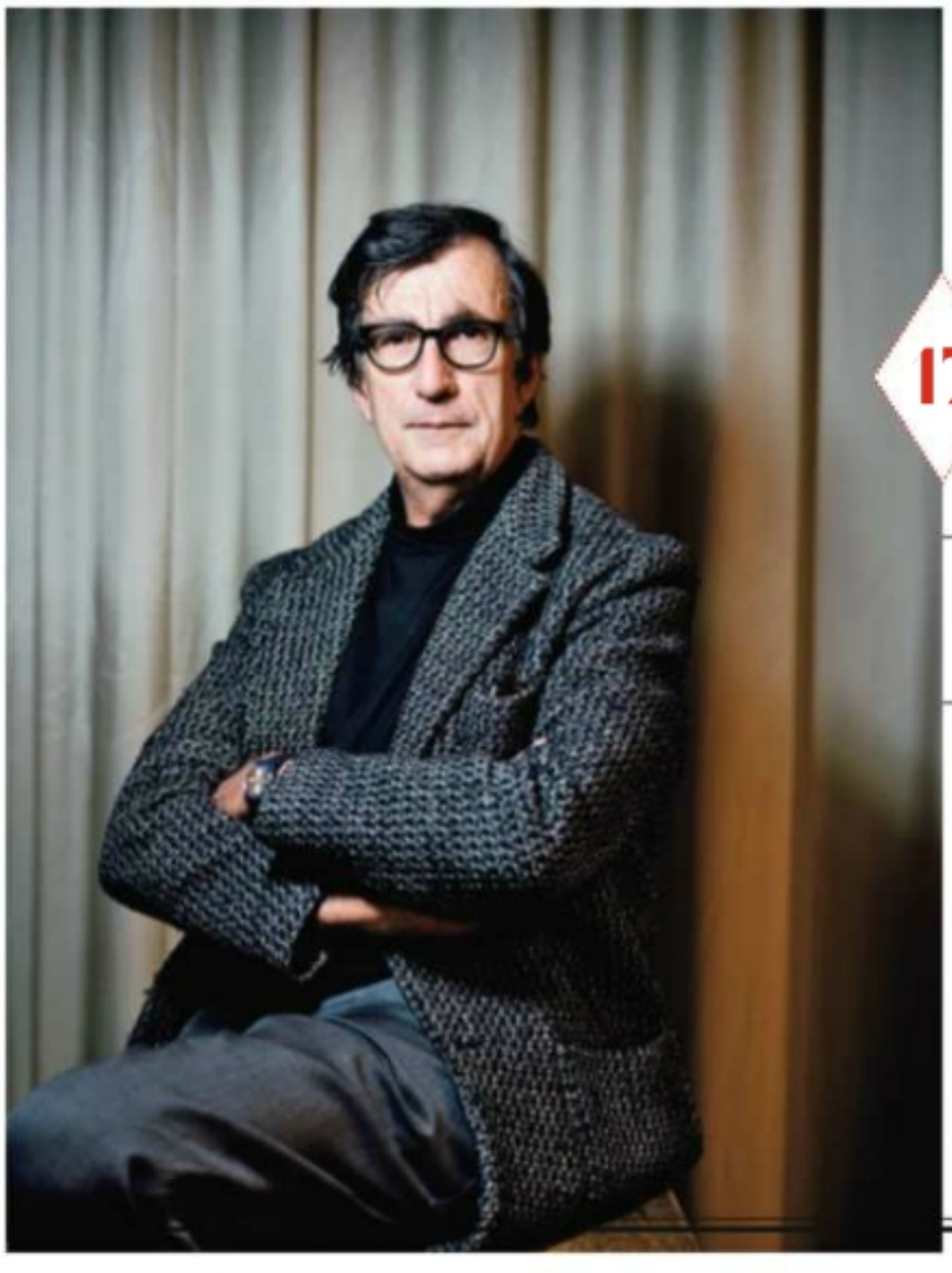
BANQUIER D'AFFAIRES

52 ans

BUSINESS

16

Son nom ne vous évoque peut-être rien. Cet été, ce banquier de Morgan Stanley a mené l'une des plus grandes levées de fonds de l'histoire. Pour l'opérateur de télécoms américain Verizon, il est allé chercher la bagatelle de 49 milliards de dollars (36 milliards d'euros) sur les marchés obligataires. « Enfin, c'est le travail d'une équipe », confie, faux modeste, cet ancien élève de l'ESCP installé à Londres depuis vingt ans. Passionné de peinture latino-américaine, il trouve aussi le temps de présider le fonds de dotation de la Tate Gallery, le grand musée public de Grande-Bretagne. Son mandat, qui devait prendre fin en 2012, a été renouvelé par le premier ministre conservateur David Cameron. *So chic !*



17

Bruno LATOUR

ANTHROPOLOGUE

66 ans

SCIENCES ÉDITION

Il y a trente ans, il avait déjà marqué les esprits américains en se penchant sur le cas d'un laboratoire de neuroendocrinologie comme s'il s'agissait d'une tribu peule. Aujourd'hui, cet agrégé de philosophie est l'auteur français contemporain le plus traduit à l'étranger. Ses ouvrages se déclinent dans près de trente langues, y compris le finnois et le mandarin. Dans son dernier recueil, *Enquêtes sur les modes d'existence* (La Découverte), il questionne l'empire de la technique et de la science sur nos vies. En fin pédagogue, ce professeur à Sciences Po s'autorise parfois à citer les aventures de Gaston Lagaffe. En mai, il a reçu le prix Holberg, la plus haute distinction en sciences humaines. M'enfin ?!

18

Benjamin MILLEPIED

CHORÉGRAPHE

36 ans

ARTS

Curieusement, c'est sa rencontre avec l'actrice hollywoodienne Natalie Portman sur le tournage de *Black Swan* qui l'a rendu célèbre auprès de ses compatriotes. Il faut dire que le danseur, entré au New York City Ballet en 1995, a fait toute sa carrière aux États-Unis. Il y a encore deux ans, au moment où il créait à Los Angeles sa propre compagnie baptisée L.A. Dance Project, ce New-Yorkais d'adoption assurait à la presse française qu'il ne rentrerait au bercail que pour un projet formidable. C'est par la voix de Nicolas Joel, alors directeur de l'Opéra de Paris, que la bonne nouvelle est arrivée cet été : le Français remplacera Brigitte Lefèvre à partir d'octobre 2014 à la tête du Ballet national.

19

Nicolas FRANCHET

DIR. E-COMMERCE DE FACEBOOK

43 ans

BUSINESS

Mark Zuckerberg lui a confié son dossier le plus stratégique du moment : transformer le réseau social en une immense galerie marchande virtuelle qui attirerait plus d'un milliard de visiteurs. Jusqu'à présent, la firme de Menlo Park tire ses revenus de la publicité et des applications en ligne. Cet ancien élève de l'ESCP a pour mission de convaincre chacun d'entre nous (ou presque) de faire ses emplettes à partir du site. Ces derniers mois, il a signé des accords avec Amazon, Walmart et Sephora pour partager des informations sur les goûts et les préférences des membres de Facebook. Installé depuis quinze ans aux États-Unis, ce fan des Giants de San Francisco ne se sent pas complètement « américanisé » : « Quand je pars assister aux matchs de baseball, précise-t-il, j'écoute France Info dans ma voiture. » La magie du web.

20

Christian LOUBOUTIN

CHAUSSEUR

49 ans

MODE

Dans les guides touristiques, la rue Jean-Jacques-Rousseau, tout près du Palais-Royal, pourrait être rebaptisée « rue Christian-Louboutin ». C'est ici que Carla Bruni, Beyoncé et la princesse Rania de Jordanie viennent se fournir en escarpins à semelles rouges. En 2013, le maître chausseur a vendu près de 600 000 paires dans quelque 60 boutiques à travers le monde. Pendant l'été, le musée du design à Londres lui a consacré une exposition-hommage. Au même moment, l'ancien pilier du Palace signait la chorégraphie et les costumes de quatre numéros au Crazy Horse. En octobre, il était l'invité d'honneur d'un gala ultrachic organisé par la Buakhao White Lotus Foundation, à Genève, contre l'exploitation sexuelle des enfants en Thaïlande. Et on parierait qu'il en a encore sous le pied.

21 *Léa* SEYDOUX

ACTRICE
28 ans

CINÉMA

Grâce à une année riche en polémiques, l'héroïne de *La Vie d'Adèle* est devenue l'actrice qu'elle rêvait d'être. Sa rugueuse collaboration avec Abdellatif Kechiche lui a offert la consécration après laquelle elle courait depuis sa révélation en 2008 dans *La Belle Personne* et ses piges de luxe pour Woody Allen, Ridley Scott et Quentin Tarantino. Après avoir reçu la première Palme d'Or décernée à une actrice en mai, cette héritière des dynasties Seydoux et Schlumberger confirme son statut de Française fatale, que les magazines de mode et les marques se disputent. En 2014, elle sera à l'affiche du *Saint Laurent* de Bertrand Bonello, du remake de *La Belle et la Bête* et de la dernière folie du réalisateur Wes Anderson *The Grand Budapest Hotel.* Nulle intention de se poser. Ni de se taire.

22 *Azzedine* ALAÏA

COUTURIER
73 ans

MODE

C'est son année. Après avoir passé des décennies retranché dans son antre du Marais, le créateur porté aux nues par Sofia Coppola et Michelle Obama s'est illustré au cours de deux événements parisiens qui ont réuni l'internationale de ses fans. En pleine semaine des défilés, le Palais Galliera a célébré sa réouverture avec la première grande rétrospective consacrée à son travail. Dans le même temps, le couturier, qui compte parmi ses clientes les plus belles femmes du monde (Elle Macpherson, Stephanie Seymour, Naomi Campbell), inaugurait une immense boutique rue de Marignan, qui donne dans l'avenue Montaigne. Le décor, signé Marc Newson, lui permet de présenter ses créations entourées des pièces des plus grands designers dont il est un fervent collectionneur. Enfin, la journaliste Laurence Benaïm lui a consacré un passionnant ouvrage, *Le Prince des lignes* (Grasset).

23 *François* HOLLANDE

PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE
59 ans

POLITIQUE

L'expédition victorieuse au Mali contre les bases arrière d'Al-Qaida lui a valu un prestige inattendu en Afrique et une crédibilité renforcée sur la scène internationale, où le précédait une réputation d'indécision. Mais l'intrépidité de ses positions contre la Syrie de Bachar el-Assad s'est retournée contre lui lorsque Barack Obama a décidé (sans lui passer un coup de fil !) de s'en remettre à l'avis du Congrès américain pour décider ou non d'une attaque. Sur le front de la crise, les actions du président français ne sont pas à la hausse : sa politique laisse ses partenaires européens dubitatifs et la réélection d'Angela Merkel conforte le leadership allemand sur la zone euro – elle a cependant dû s'allier avec les sociaux-démocrates, théoriquement plus proches des positions françaises.

HENRY LEUTWYLER / CONTOUR BY GETTY IMAGES ; DR ; STEPHAN GLADIEU/CONTOUR BY GETTY IMAGES ; LLOD MATTHEW / THE TIMES / SIPA ; PATRICK SWIRC / MODDS ; ED ALCOCK / M.Y.O.P. ; PAOLA PARÈS

24 *Gérard* MESTRALLET

BANQUIER D'AFFAIRES

64 ans

INDUSTRIE

Mais que lui arrive-t-il ? Depuis le mois de mai, le patron du leader mondial de l'énergie est sorti de son habituelle réserve. Il accuse Bruxelles de privilégier des solutions trop polluantes (les centrales au charbon) ou trop incertaines (l'éolien et le photovoltaïque). Pour se faire entendre, cet ancien conseiller de Jacques Delors a constitué le groupe Magritte, qui réunit les neuf principales entreprises du secteur sur le continent (hormis EDF). Il est parallèlement conseiller personnel du maire chinois de Chongqing, la plus grande ville du monde et continue de faire progresser GDF Suez dans les pays émergents. En octobre, il a signé un contrat avec la Mongolie pour construire une centrale électrique estimée à 1,2 milliard d'euros, près de la capitale Oulan-Bator.

26 *Dominique* STRAUSS-KAHN

CONSULTANT, BANQUIER

64 ans

ÉCONOMIE

Son grand retour sur la scène internationale ne passe pas par la politique mais par les affaires. Il est l'un des conférenciers les plus recherchés du monde (son interview sur la crise, en juillet, sur CNN, a recueilli une audience record), conseille le gouvernement serbe, a conçu (bénévolement) le système économique du nouvel État du Soudan du Sud et supervisé, à la demande des autorités marocaines, la création d'une place financière à Casablanca. Son expertise est sollicitée en Asie et au Brésil. Toujours poursuivi par la justice dans l'affaire du Carlton de Lille, l'ex-directeur général du FMI siège aussi au conseil d'administration de deux puissantes institutions financière russes : un fonds souverain voué aux investissements industriels et la banque du groupe Rosneft, leader mondial du pétrole. Le tout sera intégré au portefeuille de la banque d'affaires que DSK vient de créer au Luxembourg avec le financier Thierry Leyne : « Maintenant, confie-t-il, je ne suis plus obligé de refuser des clients... »

25 *Élisabeth* HOLDER

DIRIGEANTE DE LADURÉE

40 ans

GASTRONOMIE

Elle était au dernier anniversaire de Madonna en août. Enfin presque : elle a fait livrer le gâteau, une pièce-montée de cinq étages toute en macarons. Après avoir fourbi ses armes au service marketing international d'Hermès, où elle a rencontré son mari, l'héritière du groupe Paul s'est installée à Manhattan pour développer la filiale Ladurée aux États-Unis. En décembre, elle va inaugurer une deuxième boutique new-yorkaise dans le quartier de Soho, avec une brigade de pâtissiers français expatriés. « Je voulais que mes voisins puissent enfin trouver en ville un pain au chocolat digne de ce nom », précise-t-elle. Elle est aussi sur le point d'ouvrir un point de vente à Miami. À l'occasion de la foire d'art contemporain Art Basel, on devrait y trouver un macaron en série limitée, à base de crème chantilly et de gingembre.

27 *Emmanuel* PERROTIN

GALERISTE

45 ans

ARTS

Des années qu'il en rêvait : fin septembre, le galeriste parisien a enfin inauguré sa première annexe à New York, tout près du quartier général de Larry Gagosian. C'est son deuxième établissement à l'étranger, après l'ouverture d'un lieu d'exposition à Hong Kong en 2012. Lors du vernissage de Madison Avenue, se côtoyaient les rappeurs Pharrell Williams et Swizz Beatz – qui l'appellent « Pewotine » – ainsi que la très redoutée critique d'art Clarissa Dalrymple. « J'ai passé le niveau supérieur », s'est félicité cet autodidacte qui conseille le milliardaire Xavier Niel pour ses achats d'œuvres contemporaines. Il y a déjà vingt ans, il faisait découvrir Maurizio Cattelan et Takashi Murakami aux Français.

Constance JABLONSKI

28

MANNEQUIN

22 ans

MODE

Elle rêvait de devenir joueuse professionnelle de tennis. Avec son mètre quatre-vingts, elle aurait pu rivaliser avec Maria Sharapova (1,88 m), mais elle a été prise dans les filets de la mode, où la concurrence est tout aussi rude et les Françaises aussi rares qu'à la tête du classement WTA. Avant qu'elle signe un contrat d'égérie chez Estée Lauder, seule sa compatriote Estelle Lefébure avait obtenu un engagement similaire aux États-Unis (chez Revlon dans les années 1980). Sa blondeur et sa personnalité lumineuses – « Constance est aussi belle dehors que dedans », dit sans rire le maquilleur Tom Pecheux – continuent de séduire le géant des cosmétiques qui a associé son image au nouveau parfum Pleasures Pop lancé aux États-Unis cette année. Sur le visuel de la campagne, cette Lilloise d'origine polonaise affiche une allure ultra WASP ; le jour et la nuit avec l'image torride qu'elle donne dans la série mode « The Goddesses » (les déesses), parue dans le magazine *Interview* de septembre.

MARLENE AWAAD / IP3 / MAXPP ; ELIZABETH LIPMAAN ; PIERRE SCHOROCHOFF / APS-MEDIAS / BUREAU233 ; AMMAR ABD RABBO/ABACA ; NATHANIEL GOLDBERG / TRUNK ARCHIVE / PHOTOSENSO ; CONSTANCE JABLONSKI REPRESENTED BY DNA MODEL MANAGEMENT NEW YORK ; PAOLA PARÉS

29

Emmanuel GAILLARD

AVOCAT

61 ans

DROIT

Il est considéré comme le spécialiste mondial des procédures d'arbitrage. Les plus beaux dossiers s'empilent sur son bureau. En ce moment, l'associé-gérant du cabinet anglais Shearman & Sterling représente le groupe pétrolier Ioukos contre le gouvernement russe, la compagnie égyptienne Egas face à l'État israélien ou encore le géant nucléaire Areva dans son différend qui l'oppose aux Finlandais concernant la construction de la centrale EPR. « Quand j'additionne les sommes en jeu, j'arrive à 128 milliards d'euros », calcule, impavide, cet agrégé de droit qui a écrit l'ouvrage de référence international sur la justice privée. Premier Français invité à enseigner à Harvard, il préside aujourd'hui l'Académie de l'arbitrage, une école doctorale associée à Sciences Po. « Paris doit rester la capitale mondiale de l'arbitrage », assure-t-il, près de cent ans après la signature du traité de Versailles.

30

Pierre COFFIN

RÉALISATEUR

46 ans

CINÉMA

Il se souvient : « Quand les producteurs américains m'ont proposé de bosser pour eux, j'ai commencé par refuser. » Ce diplômé de l'école de l'image des Gobelins a bien fait de changer d'avis. Ses deux premiers dessins animés « Moi, moche et méchant » sont devenus cultes à Hollywood. Grâce au deuxième épisode, sorti cet été, la série a battu tous les records du cinéma *made in France*, avec 100 millions de spectateurs dans le monde et 960 millions d'euros au box-office. Installé à Paris avec une équipe de 300 techniciens, cet ancien réalisateur de spots publicitaires prépare aujourd'hui le troisième opus. Les *minions*, ces extraterrestres en forme de petites pilules jaunes, tiendront l'affiche tandis que la voix du méchant sera assurée par Jon Hamm, le héros de la série « Mad Men ». « Un bon copain, précise le cinéaste en souriant. Aux studios Universal de Los Angeles, nous sommes les deux seuls à fumer. » Forcément, ça rapproche.

31

Isabel MARANT

CRÉATRICE

46 ans

BUSINESS

MODE

Aux yeux de sa clientèle étrangère, elle incarne une certaine idée d'un Paris bohème, artiste... et fumeur ! Depuis la création de sa marque en 1994, rien ne semble arrêter son expansion. Séoul, Tokyo, New York, un peu partout sur la planète, des filles, fans de son style à la sensualité cool, achètent frénétiquement ses blouses et ses pantalons feu de plancher saison après saison. Consécration ultime, H&M lui a commandé une collection capsule, exercice où elle succédait à Karl Lagerfeld, Alber Elbaz et Stella McCartney... Les vêtements, mis en vente le 14 novembre, dans près de 250 boutiques à travers le monde, n'ont déçu ni les groupies de la créatrice ni les dirigeants du géant suédois du prêt-à-porter. Presque tout est parti en quelques heures.

JULIE CARRETIER-COHEN ; THIBAUT GRABHERR ; FRANÇOIS COQUEREL ; ED ALCOCK / M.Y.O.P. ; JEAN-MARIE THUILLIER / PHOTOPQR/PARIS NORMANDIE/ MAXPPP ; PAOLA PARÈS

32 *Quentin* BAJAC

CONSERVATEUR DU MOMA

48 ans

ARTS

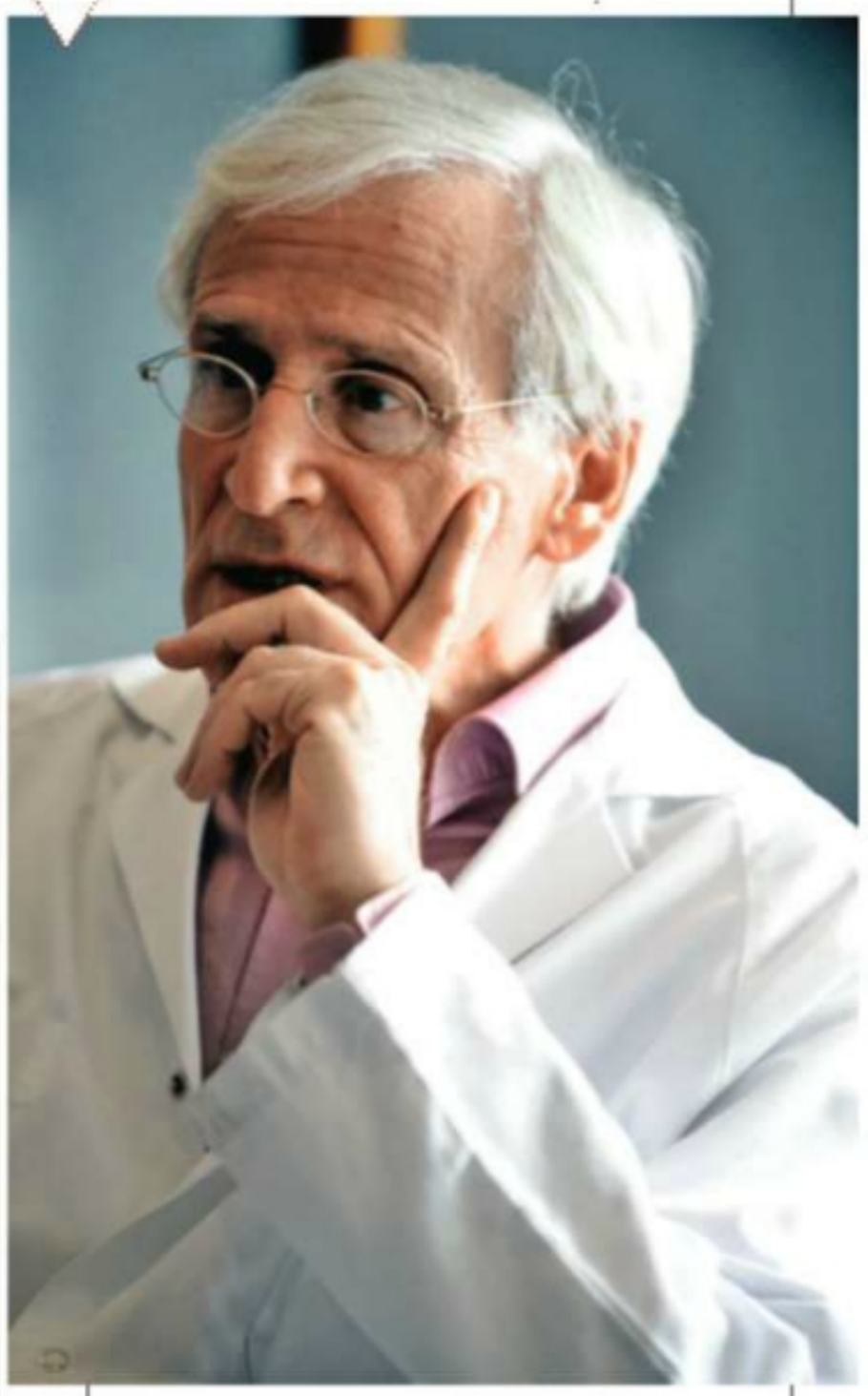
Il a quitté le centre Pompidou après avoir constitué un fonds de 35 000 tirages et négatifs, dont la fameuse collection Bouqueret. Nommé en janvier au musée d'art moderne de New York, l'ancien disciple d'Alain Sayag dirige désormais le plus prestigieux département photographique au monde. « Quentin a l'avantage d'être compétent sur toute l'histoire de la photo », a souligné son prédécesseur, Peter Galassi, parti à la retraite. Le plus beau des compliments pour celui qui a passé le concours de conservateur du ministère de la culture en candidat libre voici vingt ans. Aujourd'hui, sa mission repose sur trois défis : superviser les 12 conservateurs placés sous ses ordres, attirer les mécènes et articuler les œuvres du catalogue classique avec l'art contemporain.

33 *Alain* CRIBIER

CHIRURGIEN

68 ans

SCIENCES



En mai, il a reçu la visite de quelque 500 médecins venus du monde entier pour une conférence au centre hospitalier de Rouen. À cette occasion, les pontes de l'université Columbia lui ont dit qu'il était pour eux une « légende ». Sans fausse politesse. Avant lui, les chirurgiens du cœur étaient obligés d'ouvrir le thorax sur quinze centimètres pour poser une valve artificielle. Grâce à ses recherches, la même valve est désormais fixée à l'intérieur d'une petite gaine (appelée *stent*) et peut être insérée en pratiquant une minuscule incision sur simple anesthésie locale. Cette technique permet de soigner les patients jusqu'alors inopérables. Au cours de l'été, les instances médicales américaines ont autorisé cette méthode expérimentée en France depuis une décennie. Près de 100 000 valves Cribier devraient être prescrites chaque année Outre-Atlantique.

34 *Xavier* ROLET

PRÉSIDENT DE LA BOURSE DE LONDRES

54 ans

BUSINESS

La presse anglaise parle de lui comme du « deuxième maire de Londres » : il dirige le London Stock Exchange Group, la société qui administre la bourse britannique. Sa mission consiste à assurer les meilleures conditions de marché à des multinationales aussi différentes que la compagnie pétrolière néerlandaise Shell, sa compatriote Unilever ou encore le groupe minier australien Rio Tinto. Chaque jour, il travaille avec 3 000 entreprises originaires de 60 pays, lesquelles représentent une capitalisation proche de 3 000 milliards d'euros. Autant dire la première place financière en Europe, loin devant celles de Paris et de Francfort. Pour conserver ce rang, celui qui fut le dernier patron de la défunte banque Lehman Brothers en France a signé son plus beau coup cette année : il a racheté la première chambre de compensation au monde, LCH.Clearnet, elle aussi située à Londres.

35 *Ronan et Erwan* BOUROULLEC

DESIGNERS

42 ans et 37 ans

ARTS

Ne les comparez pas à leur aîné Philippe Starck, ça les agace. Ces deux frères se présentent comme de simples artisans, qui cherchent l'inspiration auprès d'autres travailleurs manuels : des laqueurs japonais, des tisseurs de tapis pakistanais ou des maîtres verriers italiens de Murano. Récemment, ils ont battu le record de vente d'un objet *design* haut de gamme, avec leurs « Algues », ces drôles de sculptures en plastique ajouré qui s'emboîtent les unes dans les autres comme des Lego – 8 millions d'exemplaires écoulés. En 2013, ces deux inséparables ont aussi signé des pièces pour le fabricant de meuble suisse Vitra et le spécialiste du textile d'intérieur danois Kvadrat. Pour finir, le musée national des Arts décoratifs de Paris leur a consacré une exposition-bilan sur 1 000 m² cet été. Démontable, bien sûr.

36 *Vincent* BOLLORÉ

PDG DU GROUPE BOLLORÉ

61 ans

INDUSTRIE

BUSINESS

Il jubile. En 2011, personne ne croyait au succès de ses Autolib', jugées peu fiables à cause de leur batterie en lithium polymère. Aujourd'hui, cette technologie semble avoir fait ses preuves et la ville d'Indianapolis vient de commander 500 véhicules électriques au milliardaire breton. Selon son entourage, Boris Johnson et Michael Bloomberg, les maires de Londres et de New York, ont aussi fait part de leur intérêt, de même que l'édile d'une mégalopole asiatique. Au-delà de ce pari, l'héritier des papiers à cigarettes OCB continue d'asseoir son influence en Afrique. Il y règne sur un chapelet de dix terminaux maritimes, allant de Conakry (Guinée) à Luanda (Angola) en passant par Lagos (Nigeria). En mars, il a remporté l'appel d'offres pour exploiter l'extension du port d'Abidjan (Côte d'Ivoire). Au total, ses concessions représentent l'équivalent du trafic marchand de Tokyo. Et lui valent d'être traité en chef d'État sur le continent noir.

37

Alain PASSARD

RESTAURATEUR

57 ans

GASTRONOMIE

Pas la peine d'insister : il n'a aucune envie d'ouvrir un deuxième restaurant, ni à New York ni à Los Angeles. Certes, son livre de recettes végétariennes intitulé *The Art of Cooking with Vegetables* (éd. Frances Lincoln) fait un malheur dans les librairies anglo-saxonnes, au point que Mick Jagger lui doit un peu sa silhouette d'asperge. Mais le propriétaire de L'Arpège, l'une des meilleures tables parisiennes, refuse de s'éloigner de son potager de la Sarthe, où sont cultivés presque tous les légumes servis dans ses menus : des tomates de septembre, de la betterave jaune et des carottes blanches. C'est sur ces terres que ce chef 3-étoiles exerce son influence. Il y a formé une génération de prodiges venus du monde entier : l'Italo-Argentin Mauro Colagreco, le Suédois Björn Frantzén ou encore la Japonaise Fumiko Kono, tous désormais aux commandes d'établissements distingués. Le triomphe mondial du rutabaga.

38

Tatiana DE ROSNAY

ROMANCIÈRE

52 ans

ÉDITION

Elle n'aura jamais le prix Goncourt et elle s'en moque. *Elle s'appelait Sarah* (éditions Héloïse d'Ormesson), son célèbre roman qui retrace l'histoire d'une enfant pendant la rafle du Vel d'Hiv, a dépassé les 7 millions d'exemplaires dans le monde. Aux États-Unis, des professeurs de lycées s'en servent pour transmettre la mémoire de la Shoah. Il existe même des manuels type Profil d'une oeuvre pour ceux qui n'ont pas le courage de lire les 294 pages. C'est le plus grand succès de librairie française depuis trente ans. « J'ai écrit ce livre directement en anglais », confie-t-elle. Dans son dernier roman à clé, *À l'encre russe*, on la reconnaît sous les traits d'un jeune auteur qui a vendu 50 millions de livres. Encore un effort...

39

Patrick MOURATOGLOU

ENTRAÎNEUR DE TENNIS

43 ans

SPORT

Sur Internet, son blog traduit en six langues est suivi par 500 000 fans. Parmi lesquels Rafael Nadal et Novak Djokovic. « Ils me l'ont eux-mêmes avoué récemment », sourit le nouveau gourou du tennis mondial. Dans son centre d'entraînement des Yvelines, cet ancien joueur amateur a réussi à relancer la carrière de Serena Williams. Ensemble, ils ont remporté Wimbledon et Roland-Garros cette année. Son élève préférée est même devenue la championne la plus titrée de l'histoire. Depuis, l'entraîneur croule sous les demandes. La fédération chinoise lui a proposé de monter une académie. « Je réfléchis encore, précise celui qui est aujourd'hui le principal rival de l'Américain Nick Bollettieri. Si les Français me font signe, je leur donnerai la priorité. » Allô, la Fédé ?

RORY LINDSAY ; BRUNO D'ELESSARD/CHALLENGES / REA ; DENIS ALLARD/REA ; BERNHARD WINKELMANN ; JEAN-FRANÇOIS ROBERT / MOODS ; TENNIS MAGAZINE / PANORAMIC ; PAOLA PARÈS

40 *Lou* DOILLON

MANNEQUIN, CHANTEUSE

31 ans

ARTS

Son album *Places*, écrit en anglais – « ma langue intime », dit-elle – a pris les critiques musicaux de court par sa qualité. Et lui a valu la Victoire de la musique de l'artiste féminine de l'année. En octobre, la fille de Jane Birkin et de Jacques Doillon a donné des concerts à Los Angeles, New York et Toronto. En janvier 2014, sa tournée l'emmènera jusqu'en Australie. Mais c'est le grand magasin new-yorkais Barneys qui a définitivement consacré son aura internationale en choisissant cette grande dégingandée comme égérie de sa campagne automne-hiver 2013-2014, photographiée par Inez & Vinoodh. Lors de la soirée de lancement organisée à l'hôtel Jane de Manhattan, le 10 septembre, la jeune femme a interprété les chansons de son disque devant le gratin de la mode internationale réuni à l'occasion de la Fashion Week.

41 *Franck* RIBOUD

PDG DE DANONE

58 ans

INDUSTRIE

Rester numéro un mondial n'est pas de tout repos. Cette année, le patron du leader des produits frais a lancé une offensive sur le continent américain, où l'on consomme cinq fois moins de yaourts par habitant qu'en Europe. En août, il a racheté la marque YoCrunch, une entreprise du Connecticut spécialisée dans les desserts recouverts de confiseries. Deux mois plus tard, cet ingénieur de Polytechnique Lausanne a augmenté la capacité de production de son usine canadienne. Avant de monter un partenariat avec la chaîne Starbucks pour proposer des yaourts à la grecque dans 18 000 cafés américains. De quoi faire oublier un instant les mésaventures estivales de Danone, dont des lots de lait infantile distribués en Asie ont dû être rappelés à cause de la découverte de bactéries botuliques chez un fournisseur néo-zélandais.

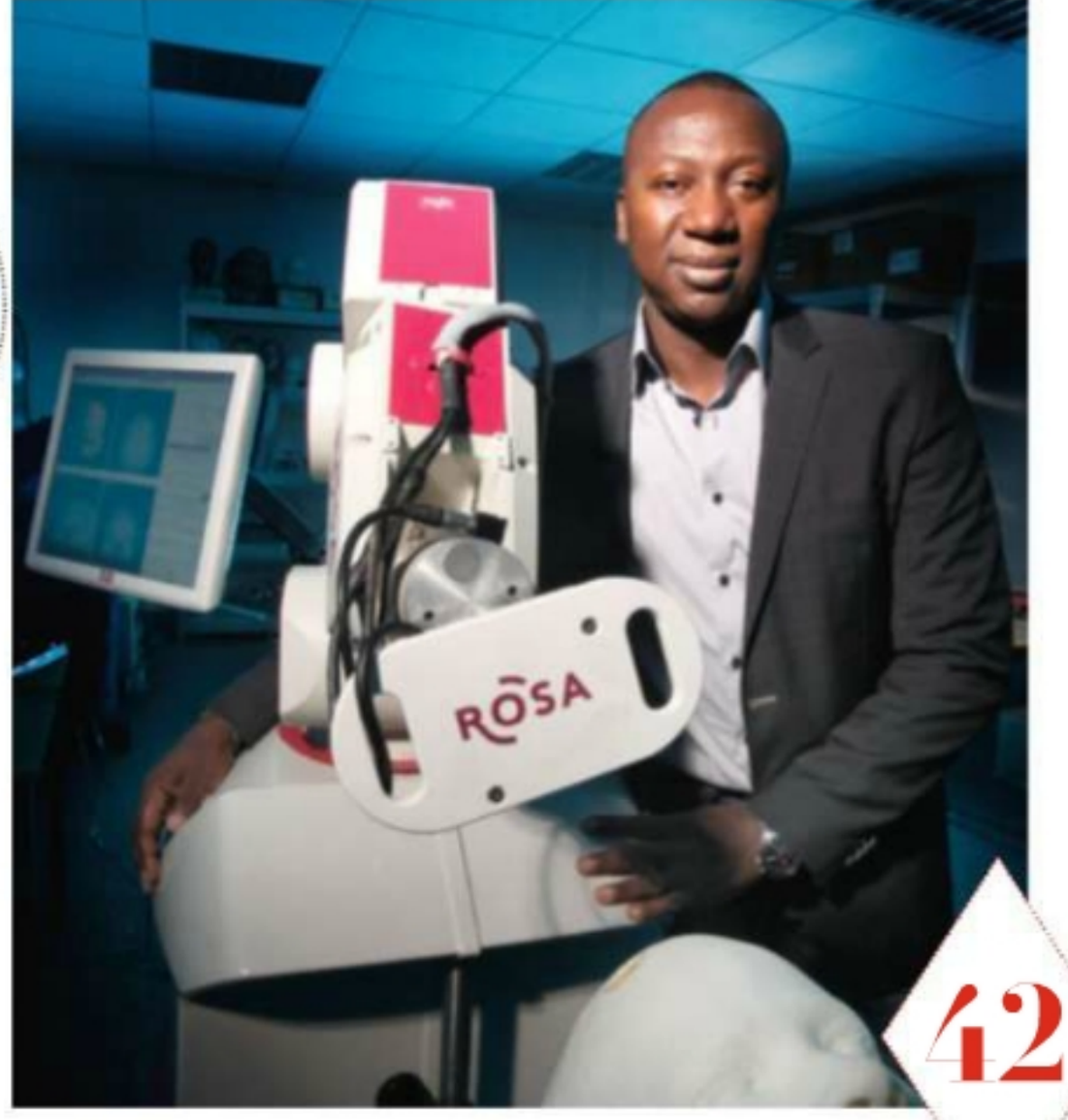
43 *Pierre* LURTON

VIGNERON

57 ans

GASTRONOMIE

Il a le plus beau poste de la planète du vin. Le plus délicat, aussi. Depuis dix ans, ce descendant d'une grande famille du Bordelais gère pour le compte de Bernard Arnault deux vignobles aussi légendaires que dissemblables : château d'Yquem (le meilleur blanc liquoreux au monde) et château Cheval Blanc (le plus grand des saint-émilions). Après avoir reçu la visite de Vladimir Poutine il y a trois ans, il a récemment organisé une dégustation privée pour le puissant ministre du commerce chinois. La pression ne lui fait pas peur. Chaque rentrée, des centaines de viticulteurs l'observent en s'interrogeant. Pourquoi a-t-il renoncé à vinifier à Yquem en 2012 ? Fallait-il être dingue pour bâtir un chai en béton à Cheval-Blanc ? Quand doit-on commencer à cueillir le raisin ? « Cette année, prévient ce bon vivant, l'Yquem devrait être exceptionnel grâce aux températures très élevées de l'été. » Sinon...



42 *Bertin* NAHUM

INGÉNIEUR EN ROBOTIQUE

44 ans

SCIENCES

Il est en train de révolutionner la neurochirurgie. Ce scientifique formé à l'université de Coventry (Royaume-Uni) a inventé Rosa, un robot de guidage pour les opérations de la boîte crânienne. Grâce à cette machine, les médecins disposent d'une sorte de GPS du cerveau pour atteindre les microzones affectées. Après avoir convaincu des grands hôpitaux (Cleveland, Montréal, Rome et Pékin) d'utiliser son appareil, il vient de signer un contrat d'équipement avec plusieurs établissements japonais. Dans son laboratoire de Montpellier, il prépare en ce moment Rosa 2 : un automate destiné aux interventions sur la colonne vertébrale.

44 *Ariane* DE ROTHSCHILD

BANQUIÈRE

48 ans

BUSINESS

Elle n'aime pas du tout se faire appeler « madame la baronne ». Entrée dans la famille Rothschild en 1999, elle n'en finit pas de remuer la banque suisse de son mari Benjamin, le groupe Edmond de Rothschild – 130 milliards d'euros d'encours. Elle s'y est fait nommer vice-présidente en mai, a congédié les trois dirigeants historiques et créé une fondation à New York pour soutenir des projets d'entrepreneuriat social. Tant pis si son franc-parler provoque des hoquets chez sa belle-mère Nadine de Rothschild, experte ès bonnes manières. Elle, l'ancienne tradeuse, dit « s'éclater » en finançant un incubateur de start-up à Bombay et des fermes biologiques au Venezuela : « Elles font le meilleur chocolat du monde », assure-t-elle.

MARIENE AWAAD / IP3 / MAXPPP ; PATRICK AVENTURIER/GAMMA-RAPHO ; BRUNO DELESSARD/CHALLENGES / REA ; FRANÇOIS DU CHATENET ; PAOLA PARÈS

15

Alexandre DESPLAT

COMPOSITEUR

52 ans

ARTS

Le Français le plus souvent nominé aux Oscars est un compositeur. Il n'a pas encore obtenu sa petite statuette dorée mais il a signé la bande originale du film qui a remporté la compétition cette année : *Argo* de Ben Affleck. À noter qu'il avait aussi enregistré celle de *Zero Dark Thirty*, finaliste malheureux. Du jamais vu dans l'histoire du cinéma. Pianiste et trompettiste virtuose, il vient de composer les musiques de *Grace de Monaco* (avec Nicole Kidman) et de *The Monuments Men* (de George Clooney), deux superproductions annoncées pour 2014. Ultime hommage : en mai, un orchestre symphonique a joué pour la première fois son *Concerto pour flûte et orchestre*, une partition inspirée du *Pelléas et Mélisande* de Maeterlinck. Très loin de son premier succès : le tube de l'été 1987 d'Éric Morena, *Oh ! Mon bateau*.

Mireille BALLESTRAZZI

PRÉSIDENTE D'INTERPOL

59 ans

POLICE

Elle est la première femme à présider l'internationale policière. Sur proposition de son ministre, Manuel Valls, la numéro deux de la Police judiciaire a été nommée fin 2012 à la tête de l'organisation (basée à Lyon) qui coordonne les opérations anticriminelles dans 190 pays. Diplômée de lettres anciennes, elle succède au Singapourien Khoo Boon Hui et promet de redoubler d'efforts contre la cybercriminalité. Elle prévoit d'inaugurer un nouveau bureau doté de 150 experts en délinquance informatique à Singapour en 2014. Et compte ouvrir une antenne diplomatique à Paris pour renforcer l'influence mondiale de l'institution : « Ainsi, confie-t-elle, nous pourrons recevoir tous les ministres de l'intérieur étrangers en visite officielle dans la capitale. »

16

17

Renaud LAPLANCHE

WEB-ENTREPRENEUR

43 ans

BUSINESS

Il a tout simplement inventé une alternative au crédit à la consommation : sur son site Internet, Lending Club, des centaines de milliers d'Américains se prêtent aujourd'hui de l'argent sans passer devant un banquier. À chaque transaction, cet ancien avocat formé à Montpellier prélève à peine 1 % de la somme. Un modèle terriblement séduisant : en mai, Google a investi 125 millions de dollars (92 millions d'euros) pour acquérir près de 10 % du capital de l'entreprise, ainsi valorisée 1,5 milliard de dollars. Installé à San Francisco, Laplanche a nommé comme administrateur Larry Summers, l'ex-économiste en chef de Barack Obama à la Maison Blanche. « Grâce à lui, confie-t-il, je peux désormais joindre tous ceux qui comptent aux États-Unis. »

CHRIS DELMAS / VISUAL PRESS AGENCY ; MATTHIEU DE MARTIGNAC / LE PARISIEN / MAXPPP ; GABRIELA HASBUN / REDUX / REA ; BRUNO FERT / PICTURETANK ; SVEN NACKSTRAND / AFP ; STEVE BLACK / REX/SIPA ; PAOLA PARÈS

48 *Élisabeth* BADINTER

PHILOSOPHE, ESSAYISTE

69 ans

ÉDITION

Les féministes américaines la détestent et ce n'est pas pour lui déplaire. Après avoir écrit des sommes un brin pontifiantes sur les Lumières, l'épouse de Robert Badinter entame une nouvelle carrière de polémiste. Cette année, la traduction en anglais de son essai intitulé *Le Conflit* lui a valu des pages entières de débats dans la presse américaine : le *New York Times* est allé jusqu'à la ranger dans la catégorie politiquement incorrecte des *« controversial writers »*. Son crime ? Avoir fustigé la mode de la « mère parfaite », avec congé parental à rallonge et coussin d'allaitement en bandoulière. Pour cette héritière de Simone de Beauvoir, l'émancipation des femmes ne saurait se limiter à la rééducation du périnée. Il en va de l'égalité à la française.

49 *Olivier* RABIN

DIRECTEUR SCIENTIFIQUE DE L'AGENCE MONDIALE ANTIDOPAGE

48 ans

SPORT

C'est la terreur des stades. Avec ses manières froides, il a fait tomber le coureur britannique Dwain Chambers, la sprinteuse américaine Marion Jones et le cycliste espagnol Alberto Contador. Sa mission : vérifier les prélèvements effectués sur des milliers d'athlètes après le moindre doute. Installé dans ses laboratoires de Montréal, cet ancien chercheur en toxicologie peut intervenir plusieurs semaines voire des années après une épreuve. En ce moment, il vérifie par exemple des tests sanguins pratiqués lors des Jeux olympiques d'hiver de Turin en 2006. Pour tout connaître de l'armoire à pharmacie des nouveaux champions, il vient de signer des accords de collaboration avec les principaux laboratoires du monde. Ceux-ci acceptent désormais de lui dévoiler la composition des futurs médicaments mis sur le marché.

50 *David* GUETTA

DJ

46 ans

ARTS

Serait-il devenu un artiste responsable ? La quarantaine assumée, le DJ vedette s'est mis en tête de combattre le fléau de la faim au Sahel : son tube *Without You* est utilisé comme hymne officiel de la campagne des Nations unies. En avril, le gentil organisateur des soirées « F*** Me I'm Famous » d'Ibiza a aussi confirmé son talent pour le placement de produit : dans son clip *Play Hard*, on le voit rouler au volant d'une Twizy, le quadricycle 100 % électrique dont il est la tête de gondole depuis cette année. Le roi des platines et frère du très sérieux Bernard Guetta (voir page 161) aurait tort de se priver : d'un simple clic, le Français le plus suivi sur les réseaux sociaux peut toucher 13 millions de fans sur Twitter et 40 millions sur Facebook. Ce qui peut donner, entre deux commentaires de fin de soirée : « Aujourd'hui, c'est la journée mondiale de l'eau. Soutenez la fondation Drop4Drop. » L'âge de raison, vous dit-on.

Laetitia Casta

« JE NE SUIS PAS DANS LA SÉDUCTION »

PHOTOGRAPHIE **LUIGI & DIANELE + IANGO**
STYLISME **SABINA SCHREDER**

LES ÂMES FORTES

« Stop, j'en ai marre de me battre pour prouver que je suis ci ou ça. Je suis et puis c'est tout. Je n'ai à m'excuser de rien. »

CHEMISIER COLLECTION CROISIÈRE **CHANEL**
BODY **KIKI DE MONTPARNASSE**

Trop belle pour jouer la comédie ? VIRGINIE MOUZAT revient sur l'itinéraire de l'actrice de 35 ans, mère de trois enfants. Et sur l'image de sex-symbol qui lui colle à la peau, à son corps défendant.

Au premier entretien, elle arrive habillée en mec. Un jean, des mocassins, un pull marin. Pas de maquillage, pas de sac à main. On sait que, sous son pull, il y a ce corps qui rend dingue. En vrai, comme sur papier glacé.

Elle a soixante minutes, ensuite elle reprend l'avion pour les Pouilles où elle tourne avec le réalisateur Giovanni Veronesi *Una donna per amico* (*Une femme pour ami*). Ce jour-là, c'est précisément ce dont elle a l'air : une femme qui pourrait être un copain. Une femme qui essaie de faire oublier sa beauté, sa plastique de mannequin. Ce dimanche matin, avant notre rendez-vous, on l'aperçoit dehors, en train de téléphoner. On l'observe par la fenêtre, accroupie sur ses mocassins. La conversation semble intense. On dirait une adolescente pour qui le monde extérieur n'existe plus. À qui parle-t-elle ? À ses enfants ? À 35 ans, elle en a trois. L'autre jour, son aînée, Sahteene, 12 ans, la fille du photographe Stéphane Sednaoui, lui dit en passant devant une publicité dans la rue : « Vas-y, fais comme la fille sur la photo ! Fais pareil ! Là, tout de suite, fais pareil ! » Provoc ? Processus d'identification d'une préado à sa mère ? De quoi déstabiliser n'importe qui. « Je lui ai répondu d'accord, je vais faire pareil, raconte Laetitia. J'ai pris la pose là, dans la rue, devant elle. Je voulais lui montrer qu'il y a l'image et puis il y a sa mère, moi. »

Au deuxième rendez-vous, dix jours plus tard, même configuration. Elle est de passage à Paris. Après l'interview, elle repartira sur le tournage en Italie. Cette fois, ses fesses, ses jambes sont moulées dans un slim en cuir noir. Tout le contraire d'un garçon manqué. Elle porte des Louboutin en python vertigineux qui la font tanguer quand elle marche. Un T-shirt noir épouse ses formes. « J'en avais marre d'être dans mon rôle. À Paris, j'en profite. Ça me fait du bien de me reconnecter avec *ça* aussi. » Ça ? Si on résume, on peut appeler *ça* un corps de bombe. En quelques mots : sa beauté, son sex-appeal, tout ce qui l'a faite et ce contre quoi elle lutte aussi. Pourtant, le passant qui la croise quand elle pousse la grille ne la reconnaît pas, ne s'est même pas retourné. « La séduction ne m'intéresse pas. Je ne joue pas à être quelqu'un d'autre, c'est trop fatigant. » La tension entre la surface et la psyché, c'est le fuel de cette femme, une des seules Françaises à avoir su dépasser sa beauté et la muer en destin d'actrice.

Le journaliste Paul Moreira se souvient d'une interview pour le magazine *Depeche Mode*, il y a vingt et un ans. « C'était quelque part en banlieue, chez ses parents. Elle jouait avec sa petite sœur, elle a arrêté pour me consacrer 40 minutes. Elle portait des chaussons à têtes d'animaux et préparait son cartable. C'était une enfant avec un corps de femme. Elle avait 15 ans. Je me suis dit : "C'est ça l'industrie de la mode, on utilise une enfant pour terroriser les femmes." » Bref, le choc icône montante du glamour / effet de réalité était brutal. Beaucoup y auraient laissé leur peau. Ou leur corps. Pas elle. Jean Paul Gaultier se rappelle avoir vu cette belle gosse débarquer. « On s'est dit : "C'est pas possible, c'est qui ? Elle est sublime." Elle avait quelque chose en plus. » Laetitia se souvient. « Avec mon père, on est arrivé chez Gaultier. Il y avait des punks, des types avec des piercings issus d'un casting de rue. J'ai dit →

« M. Saint Laurent m'a dit:
"VOUS ÊTES TRÈS BELLE."
C'était la première fois qu'on me le disait comme ça. »

VISAGE

« Les hommes mettent une image sur moi. Ils parlent de Laetitia Casta. Je les laisse parler. »

ROBE HAUTE COUTURE
VALENTINO

BABY DID A BAD BAD THING

Laetitia Casta aimante les clichés. « Ça fait partie du jeu, ce serait faux-cul de s'en étonner. »

PULL **DIOR**
BODY **KIKI DE MONTPARNASSE**

à mon père : "On repart, on s'est trompé d'adresse." Et puis non, c'était bien là. Gaultier m'a fait essayer un costume masculin, trop grand sur moi. J'ai pensé que c'était foutu. Il m'a dit : "Justement, c'est ça qui est bien. C'est toi qu'on veut, c'est toi qui nous intéresses." Je me suis dit : "Moi ?" Ce fut un de mes premiers rôles, une des premières fois où on s'adressait à autre chose qu'à mon apparence. »

Peter Lindbergh a photographié la très jeune fille. Autre rôle de composition, il la grime en Marlon Brando, époque *Sur les quais* (1954). La ressemblance est saisissante. La mode se met à réclamer cette femme-enfant. « Mon père m'accompagnait partout. Il disait : "Je vous confie ma fille mais j'attends dehors." Parfois jusqu'à 3 heures du matin. Ça me culpabilisait car il travaillait le lendemain. » Elle aussi. Le paradoxe, c'est que celle qui jusque-là n'était pas très assidue se met à être bonne en classe. C'était le contrat. La question de son engagement dans la carrière de mannequin avait été discutée avec ses parents. « Ils étaient très réalistes. Ils étaient "d'accord, à condition que je continue l'école." Du coup, je me suis mise à travailler. Mes parents se sont dits soudain : "Tu te fous de nous ?" Je voulais aller vers un monde qui ne soit normé ni par la famille ni par les conventions. » Ni par l'enfance en somme. Laetitia arrêtera l'école à 16 ans.

« IL N'Y A RIEN DE VULGAIRE EN MOI »

En 1996, elle est marquée par une rencontre qui démarre mal. La maison de couture Yves Saint Laurent veut la rencontrer. Mieux, Yves Saint Laurent lui-même. Morte de trac, elle se rend dans les salons de l'avenue Marceau. C'est l'époque où les mannequins cabine portent encore des blouses blanches, un chignon et du rouge à lèvres rouge en toutes circonstances. Si elles ont l'honneur d'être appelées par le maître pour un essayage, la directrice de la cabine les fait monter au studio. Le jour du rendez-vous, le chef d'atelier-tailleur, qui ne réalise pas qu'elle est française, s'exclame à son propos : « Mais qu'est-ce que c'est que ça encore ? Non, mais on va où là ? On va où ? » Laetitia se souvient. « Encore une fois, on voulait m'enfermer, on voulait que je corresponde aux critères. Ça recommençait. » Humiliée, elle repart. La vie de mannequin. Mais elle a autre chose en tête. Un an plus tard, sa notoriété lui vaut d'être rappelée par la maison de couture. Si on la traite encore comme ça, c'est non, prévient-elle. Son agence la persuade d'y retourner. « Avenue Marceau, j'ai dit : "Pas de blouse blanche, pas de chignon, pas de rouge à lèvres puisque de toute façon rien ne me va !" On m'a donné un col roulé noir et une jupe noire, l'air de dire : "Non, mais pour qui elle se prend ?" »

Dans le salon en damas vert et aux chaises Napoléon III en bois doré, tout le monde est là. « Loulou de la Falaise et les autres, dans un silence total. M. Saint Laurent baissait la tête. Moi aussi. Il m'a enfin regardée et a dit : "Vous êtes très belle." C'était la première fois qu'on me le disait comme ça. J'ai rougi. C'était une histoire d'amour qui commençait. On ne s'est presque pas parlé. On était deux fragiles. »

Elle reviendra souvent. « Son entourage disait : "Ah, vous voilà ! M. Saint Laurent va être content." J'étais la fraîcheur qui arrivait. Je m'asseyais sur ses genoux. Il me prenait la main. Je n'avais conscience de rien. On me demandait ce que je voulais. Je disais : "Une robe avec des fleurs" et M. Saint Laurent dessinait une robe avec des fleurs mais, en fait, il me faisait jouer un rôle. » Toujours, le désir de passer de l'autre côté du miroir.

« À 18 ans, je me suis rebellée contre ce côté sex-symbol de merde. Quand j'étais mannequin pour Victoria's Secret [une marque de lingerie américaine], je leur parlais déjà des images de Dominique Issermann. Je leur disais : "Ça peut-être intéressant pour vous." » La photographe française – qui n'a pas souhaité répondre aux questions de *Vanity Fair* – a beaucoup travaillé avec Laetitia Casta. Celle qui a photographié Leonard Cohen, dont elle a partagé la vie, celle qui a saisi Marguerite Duras aux Roches noires à Trouville, celle qui aime autant les mots que les images a capté Casta comme personne. Son livre *Laetitia Casta,* paru en 2012 (Steidl), la montre nue, dans le dépouillement minéral des Thermes de Vals (Suisse) construits par l'architecte Peter Zumthor. « Elle a compris qu'il n'y a rien de vulgaire en moi, raconte Laetitia. Elle m'a bien plus que photographiée. Elle m'a fait envoyer des tonnes de livres. Quand je m'évadais devant son objectif, car c'est douloureux parfois d'être tout le temps là, Dominique me disait : "Reviens, sois présente s'il te plaît." » Façon d'en appeler à l'intérieur alors que c'est de surface qu'il semble s'agir. Dominique Issermann a montré dans ces images une femme qui n'a rien d'une bombe sexuelle.

« À 18 ans, je me suis rebellée contre ce côté SEX-SYMBOL DE MERDE. »

Laetitia Casta le dit tout net : « Je ne suis pas dans la réussite, je suis dans l'accomplissement. C'est une volonté d'honnêteté. Tout le monde pense que je fais du cinéma depuis peu mais j'ai commencé la mode à 15 ans et le cinéma à 19. Ce n'est pas plus mal, cette maturation lente. On a été patient avec moi. » Si cette « maturation » prend du temps, c'est que Laetitia persiste à corriger ceux qui voudraient la prendre pour ce qu'elle ne veut pas être : un simple objet de désir. Dernier avatar de ce malentendu existentiel qui sous-tend sa carrière, *Une histoire d'amour,* le premier long-métrage réalisé par la comédienne Hélène Fillières, sorti en janvier. Casta y tient le rôle principal en face de Benoît Poelvoorde. Adapté d'un livre de Régis Jauffret, *Sévère*, le film retrace l'histoire d'amour qui a conduit à l'assassinat du banquier Édouard Stern par sa maîtresse Cécile Brossard à Genève, le 28 février 2005. Laetitia Casta y est filmée au plus près, caméra à fleur de visage. Sa peau, ses cils, son regard y sont scrutés à la loupe. Parfois on pense à un spot publicitaire tant la volonté →

esthétisante prend le pas sur l'humain. Bien sûr, il s'agit de dépeindre le monde vidé d'affects des protagonistes. La caméra place le spectateur en position de voyeur épiant ce déchaînement froid de violence et de passion, de déviance et de pouvoir. Dans cet affrontement d'Eros et de Thanatos, Fillières désincarne délibérément ses personnages. « Elle nous a filmés comme des insectes dans une boîte », dit Laetitia. Et précisément, le malentendu sur le personnage de *call-girl* meurtrière joue sur la tension entre détachement morbide et violence des sentiments. Tout cela cadre parfaitement avec les contradictions qui animent Casta depuis ses débuts, de l'adolescente hypersexuée à la mère de trois enfants, du sex-symbol à la femme normale. « J'ai très mal vécu ce tournage, reconnaît Laetitia. C'était comme si Fillières avait adopté des enfants, nous, les acteurs, puis les avait maltraités. » Dans la scène finale, quand l'héroïne revient d'Australie où elle a fui après son crime, la réalisatrice voulait que l'actrice dorme. « Là, j'ai dit non. Comment est-ce possible ? Elle vient de tuer l'homme qu'elle aime et elle dort ? Je pense qu'on aurait pu aller plus loin dans cette scène, comme dans d'autres. » Hélène Fillières lui avait demandé de ne pas se documenter, de ne rien lire concernant cette affaire. « Encore une fois ce besoin de me rendre passive ! J'ai refusé. J'ai tout lu sur ce drame. » Avec un mouvement d'humeur, Laetitia allume une cigarette. Les cheveux de cette égérie L'Oréal ont des reflets de miel. Il y a quelque chose de bouleversant chez cette jeune femme au mitan de sa carrière, sur le fil constant, entre quête d'honnêteté et pragmatisme. « Fillières projetait ses fantasmes sur moi. » N'est-ce pas l'essence d'un réalisateur ? Casta en convient. Mais ajoute : « Elle m'a dit : "Tu es comme une Marilyn Monroe." » Et comme on a dû le faire pour Marylin en son temps, une amie, dont Laetitia ne voudra pas dire davantage, l'a mise en garde : « Il va falloir que tu travailles, que tu te documentes, que tu payes le prix. » Après un silence et des volutes de blonde, Laetitia lâche : « Les gens veulent te posséder. Je suis faite de telle manière que c'est impossible. »

« LES GENS VEULENT TE POSSÉDER. *Je suis faite de telle manière que c'est impossible.* »

SA LIGNE : LA FRONDE

Sur la séance photo pour *Vanity Fair,* le décor est une cage. Une cage en dentelle noire. Il est 23 heures. Dehors, il pleut. L'automne commence. Laetitia est arrivée d'Italie depuis deux heures. La séance photo se terminera à 5 heures du matin. Elle ira rejoindre ses enfants qui l'attendent à Paris. « J'ai toujours eu des enfants dans les bras. J'ai été une petite maman pour ma sœur. Pendant que les copains allaient s'amuser, je m'occupais d'elle. » Avant la séance, les photographes la préviennent. « On veut quelque chose de très glamour, de très sophistiqué. » Elle les interrompt. « Laissez-moi venir à vous. On va faire quelque chose de différent. Faites-moi confiance. » L'honnêteté encore. Pas une seconde de mauvaise humeur, pas de caprices. Toute la nuit, Laetitia pose, se plie, discute, exécute, propose son corps, sa bouche à l'objectif. Idem pendant les longues séances d'interviews. Pas une seule fois son portable ne sonne, pas une fois elle ne s'impatiente ni ne regarde l'heure. Question d'honnêteté encore. « Dans l'avion, en arrivant, je savais comment ça allait se passer. Je savais ce que j'avais envie de faire sur la séance. »

Marilyn Monroe. La comparaison hante ceux qui croisent les visages de Scarlett Johansson, Laetitia Casta, ou avant elles, celui de Kim Basinger. Samuel Blumenfeld, journaliste cinéma au *Monde*, parle d'une animalité qui échappe aux comédiennes. « Monroe est un sommet du genre. Scarlett véhicule une animalité extraordinaire. Laetitia pas complètement. C'est injuste mais c'est comme ça, ça ne se travaille pas, c'est une chose que l'on possède ou non. C'est une histoire de chimie. Il n'y a pas besoin d'être belle pour ça, ça ne passe pas uniquement par la plastique. Regardez Faye Dunaway, elle avait quelque chose qui dépassait totalement son physique. Si on veut faire une comparaison, on peut prendre l'exemple de Carla Bruni dans *Midnight in Paris,* le film de Woody Allen. On ne ressort pas en se disant que Carla Bruni est une actrice, on se dit que Woody Allen a filmé Carla Bruni. Avec Scarlett Johansson dans *Match Point,* c'est tout l'inverse. » Si le réalisateur newyorkais invitait la Casta dans un de ses films, en sortirait-elle Scarlett ou Carla ? Là où Blumenfeld parle d'animalité, Casta répond vérité : pas de double jeu. « Quand on ne m'entend pas, ça m'est insupportable. » Dans *La Bicyclette bleue* (2000), *Les Âmes fortes* (2001), *La Jeune Fille et les Loups* (2008), ou même en Bardot dans *Gainsbourg, une vie héroïque* (2010), Laetitia reste sur sa ligne : la fronde.

Gérard Depardieu l'a rencontrée dans *Astérix et Obélix* en 1999. « J'ai accepté le rôle de Falbala comme un amusement, dit Casta, mais quand j'ai vu Depardieu, j'ai compris ce qu'était le métier de comédien. » Samuel Blumenfeld pense que ce choix – « cette coiffure ! », s'exclame-t-il – a joué un mauvais tour à la débutante. « J'ai été assez surpris de la voir s'orienter vers des textes plus difficiles ensuite », se rappelle Depardieu, au téléphone depuis le Kazakhstan. « Elle est plus dans l'être que dans le paraître. » Quand on demande si elle devrait passer par la case Hollywood comme Marion Cotillard, l'acteur s'insurge. « C'est le dernier endroit où elle devrait aller. Laetitia Casta, c'est une comédienne qui doit jouer partout où l'identité culturelle du cinéma est en souffrance, en Belgique, en France, en Italie. Vous savez, il faut se méfier de la gloire. Laetitia s'est déjà détachée du mirage scintillant de la célébrité. Cotillard, pas du tout. Laetitia est déjà plus sage que tout ça. Elle a un côté Médée. »

ÎLE DE BEAUTÉ

« Je ne joue pas à être quelqu'un d'autre, c'est trop fatigant. »

MANTEAU KIMONO
ET SOUTIEN-GORGE **GUCCI**

Le révélateur pour la jeune femme, c'est l'*Ondine* de Giraudoux, en 2004. « Après le succès de *La Bicyclette bleue*, je me suis dit : "Si tu veux vraiment savoir ce que tu veux faire, il faut passer par le théâtre." Bertrand de Labbey m'a adressée à Dominique Besnehard. Je ne savais pas jouer mais je savais que je proposais quelque chose d'honnête. J'ai lu *Ondine* et, d'un coup, je me suis sentie moins seule au monde. J'ai appelé Besnehard qui m'a avoué : "Bertrand pensait que tu n'arriverais pas à le lire." » À partir de là, Laetitia tente de convaincre Jacques Weber de la mettre en scène dans le rôle. Le comédien et metteur en scène est réticent. « Je lui ai envoyé un long fax pour le convaincre. » Il cède. Aux essais, elle est nulle ; elle le sait. « J'ai pensé que j'allais tout perdre. Je n'avais rien appris, je n'avais pas de technique. » Et puis, au bord du précipice, elle sort ses tripes. « Weber m'a dit : "Ah, ben voilà, on aurait dû commencer par là." Ce rôle a été comme une révélation. »

« JE PRENDS LE BUS, JE FAIS MES COURSES »

Pour Gérard Depardieu, Laetitia Casta pourrait être une Fanny Ardant ou une Barbara. « Elle a un côté Meryl Streep en elle, ajoute le comédien, Sophia Loren pourrait être son modèle. Elle est une héritière de ces femmes-là. » Mais comme un avertissement,

FALBALA
Elle repense à la cage en dentelle du shooting : « Je l'ai adorée, ça m'a donné envie de donner. »

CHEMISIER COLLECTION CROISIÈRE **CHANEL**
BODY **KIKI DE MONTPARNASSE**

MAQUILLAGE : LLOYD SIMMONDS POUR **YVES SAINT LAURENT**
COIFFURE : LUIGI MURENU
MANUCURE : TYPHAINE KERSUAL
DÉCOR : ANDREA CELLERINO

il ajoute : « Ce métier est violent pour les femmes. Laetitia a ses lumières à elle. Elle n'est pas victime des autres. »

Sur la chaînette qu'elle porte au cou, Laetitia a accroché une petite médaille de San Petru qu'elle a demandé à sa mère d'aller chercher dans un village en Corse. « Cela m'a rassurée qu'elle y aille. Je me suis dit que quelqu'un pouvait encore faire quelque chose pour moi, dit-elle en riant. Mon succès a foutu le bordel dans ma famille. J'ai élevé ma sœur qui a douze ans de moins. J'ai quitté ma famille très tôt. À un moment, j'ai dû leur rappeler qui j'étais, j'ai dû leur dire : "Je suis votre fille." » L'autre pendentif est en forme de C, comme Claudia, l'héroïne qu'elle incarne en ce moment dans la comédie de Giovanni Veronesi. De quoi réjouir Depardieu. Un film européen, inscrit dans la tradition du cinéma transalpin, une de ces comédies dont l'amertume vous saisit à revers. En d'autres temps, Laetitia aurait pu être une autre Claudia. La jeune Claudia Cardinale de *La Fille à la valise* (réalisé par Valerio Zurlini en 1962). « J'aime ces comédies qui, derrière la légèreté, posent des questions grinçantes. Mon rôle de Claudia qui se trompe sans cesse sur le véritable amour fait réfléchir sur l'engagement autant que sur le lâcher-prise. Et la peur de la profondeur, c'est un sujet qui est au cœur de ma vie en ce moment. » Elle repense à la cage en dentelle du

« Ce métier est violent pour les femmes.

LAETITIA A SES LUMIÈRES.

Elle n'est pas victime des autres. »

Gérard Depardieu
(Obélix)

shooting : « Je l'ai adorée, ça m'a donné envie de donner. » Peur d'être prise pour une autre, révoltée à l'idée d'être enfermée dans une caricature, Casta est en lutte constante. Pourtant, il y a quelque temps, elle a commencé à lever le drapeau blanc. « J'ai dit : "Stop, j'en ai marre de me battre pour prouver que je suis ci ou ça. Je suis et puis c'est tout. Je n'ai à m'excuser de rien." Les enfants [Sahteene Sednaoui, Orlando et Athena Accorsi] ont compris. Maman va au travail. Maman rentre du travail. Je prends le bus, je fais mes courses, j'ai une vie normale. »

Bientôt, elle le sent, elle passera derrière la caméra pour réaliser un film sur les femmes. Histoire sans doute de rectifier quelques idées reçues. Car, rien à faire, Casta aimante les clichés. « Ça fait partie du jeu, ce serait faux-cul de s'en étonner. » Depardieu l'affirme : « Elle s'émerveille davantage des autres que d'elle-même. » Laetitia ajoute : « Les hommes mettent une image sur moi. Ils parlent de Laetitia Casta. Je les laisse parler. » Le lâcher-prise encore. Et pourtant, quelques minutes avant notre première interview, accroupie sur ses talons, dans ses mocassins qui rappellent comment cette fille incendiaire peut redevenir une garçonne, elle est restée cinq minutes à téléphoner sur le trottoir. À discuter, à gesticuler, inconsciente d'être observée. À qui parlait-elle ? « À un homme. J'essayais de le convaincre. » □

Béchir Saleh était le secrétaire particulier du dictateur libyen. Deux ans après la chute de Tripoli, il est recherché par Interpol. On le soupçonne d'avoir détourné des milliards et emporté avec lui les derniers secrets du régime déchu – y compris, disent certains, le financement de la campagne de Nicolas Sarkozy. Réfugié en Afrique du sud, il livre pour la première fois sa version. Par HERVÉ GATTEGNO.

LE DERNIER HOMME DE KADHAFI

L'HOMME DE L'OMBRE

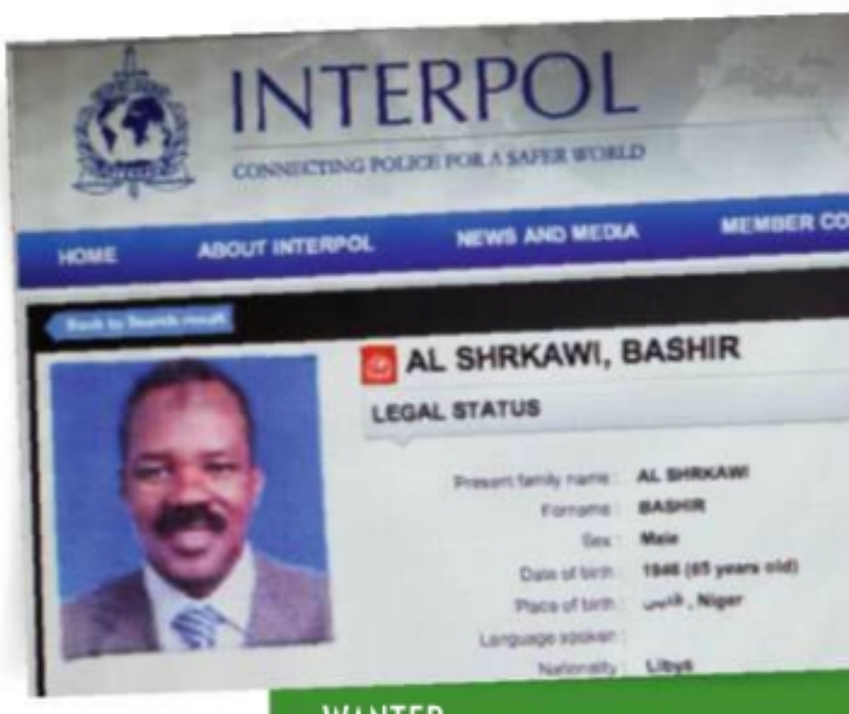
Béchir Saleh, derrière Mouammar Kadhafi, lors du 20e sommet de la Ligue arabe en Syrie, en mars 2008. En arrière-plan, explosion à Tripoli en juin 2011, après une frappe aérienne de l'OTAN.

IANDOV / MAXPPP ; AMMAR ABD RABBO / ABACAPRESS.COM

L'HÉRITAGE

Pendant plus de vingt ans, Béchir Saleh n'a pas imaginé passer une journée sans échanger un regard ni une parole avec le colonel Kadhafi. Jusqu'aux semaines qui ont précédé la chute du dictateur libyen, il fut son plus proche collaborateur et son confident. L'homme pour qui, sans doute, il avait le moins de secrets. À Tripoli, dans la caserne Bab al-Azizia, où celui qui s'était proclamé « guide de la grande révolution » vivait reclus et entouré de gardes dans une atmosphère d'exaltation et de paranoïa, leurs bureaux étaient mitoyens et reliés par une ligne directe. Les visiteurs devaient passer par lui pour rencontrer le leader, qui siégeait dans une pièce aménagée sans luxe et ornée d'une immense carte de l'Afrique. De là, on accédait à une cour où paissaient deux chamelles qui lui fournissaient sa ration quotidienne de lait. Quand Kadhafi partait en voyage, il exigeait que Saleh l'accompagne ou restait au moins en liaison téléphonique avec lui. Dans les manifestations officielles, on le repérait facilement : il était le seul Noir de la délégation. Certains Occidentaux qui ont côtoyé le dirigeant libyen au faîte de sa puissance racontent une légende selon laquelle celui-ci ne prenait jamais une décision importante sans être en mesure de toucher l'épaule de son conseiller, comme si ce personnage discret, à l'œil vif et au sourire doux, était un talisman. La légende disait peut-être vrai : le 20 octobre 2011, lorsque la mort de Kadhafi a été annoncée par les rebelles, Béchir Saleh ne l'avait pas vu depuis deux mois. Il a appris la nouvelle par la télévision. Quelques semaines plus tard, il quittait la Libye sans savoir s'il pourrait y revenir un jour.

D'abord réfugié en Tunisie, puis en France – d'où il a dû partir précipitamment entre les deux tours de l'élection présidentielle de 2012 –, il est aujourd'hui exilé en Afrique du Sud avec une partie de sa famille. Sa présence n'est ni officielle ni secrète – il dispose de longue date de relations haut placées dans ce pays. Disons qu'il s'efforce de ne pas trop attirer l'attention. Au printemps 2013, le nouveau régime libyen a délivré un mandat d'arrêt international à son encontre, sous l'accusation de « détournement de fonds ». Interpol diffuse dans le monde entier une demande d'arrestation qui le vise. À Johannesburg, où il a sollicité l'asile politique, il circule néanmoins librement et, à l'en croire, des représentants de plusieurs États l'ont approché depuis son arrivée pour solliciter ses confidences ou lui offrir un abri. Les portraits que lui consacre régulièrement la presse, en Europe comme en Afrique, le décrivent sous les traits d'un personnage fuyant et sulfureux : au mieux un trésorier occulte, au pire un prévaricateur. On le soupçonne d'avoir gardé la main sur une partie de la fortune amassée par le clan Kadhafi ou d'avoir financé la campagne présidentielle de Nicolas Sarkozy en 2007. Il n'a cependant été questionné ni convoqué par aucun juge et, depuis son départ de France, il n'a jamais pris la parole publiquement ni répondu à un journaliste.



WANTED

Ci-dessus, l'avis de recherche de Béchir Saleh publié sur le site d'Interpol en avril 2012. Curieusement, ce n'est pas ce nom qui figure sur le document. À droite, l'ex-secrétaire de Kadhafi retrouvé et photographié par *Vanity Fair* en septembre 2013.

« Toutes ces accusations auxquelles Kadhafi ne peut plus répondre,

C'EST SUR MOI QU'ON VEUT LES FAIRE PESER. »

« Il n'a rien à dire sur lui-même, mais il est prêt à parler de son pays », m'avait confié il y a quelques mois l'un de ceux qui, à Paris, restent en contact avec lui. C'était au moins un point de départ. L'histoire de cet homme est si intimement liée à celle de la Libye de Kadhafi – du rapprochement avec l'Occident jusqu'à l'effondrement – qu'il en est forcément un témoin privilégié. Mes messages lui sont parvenus et, après une période d'hésitation, il a donné son accord pour me recevoir. Nous nous sommes alors retrouvés dans une suite du Michelangelo, un hôtel de luxe de Sandton, banlieue moderne considérée comme le principal centre d'affaires de Johannesburg. Là, de longues heures durant, Béchir Saleh s'est efforcé →

AFP

PHOTOGRAPHIE **COSTA ECONOMIDES**

de reconstituer la succession d'événements qui ont fait de lui un personnage respecté, jalousé puis trahi. Sans passion, parfois avec fatalisme, il m'a raconté comment une guerre qu'il n'avait eu de cesse d'empêcher l'a finalement condamné à vivre comme un proscrit.

50 MILLIONS POUR SARKOZY ?

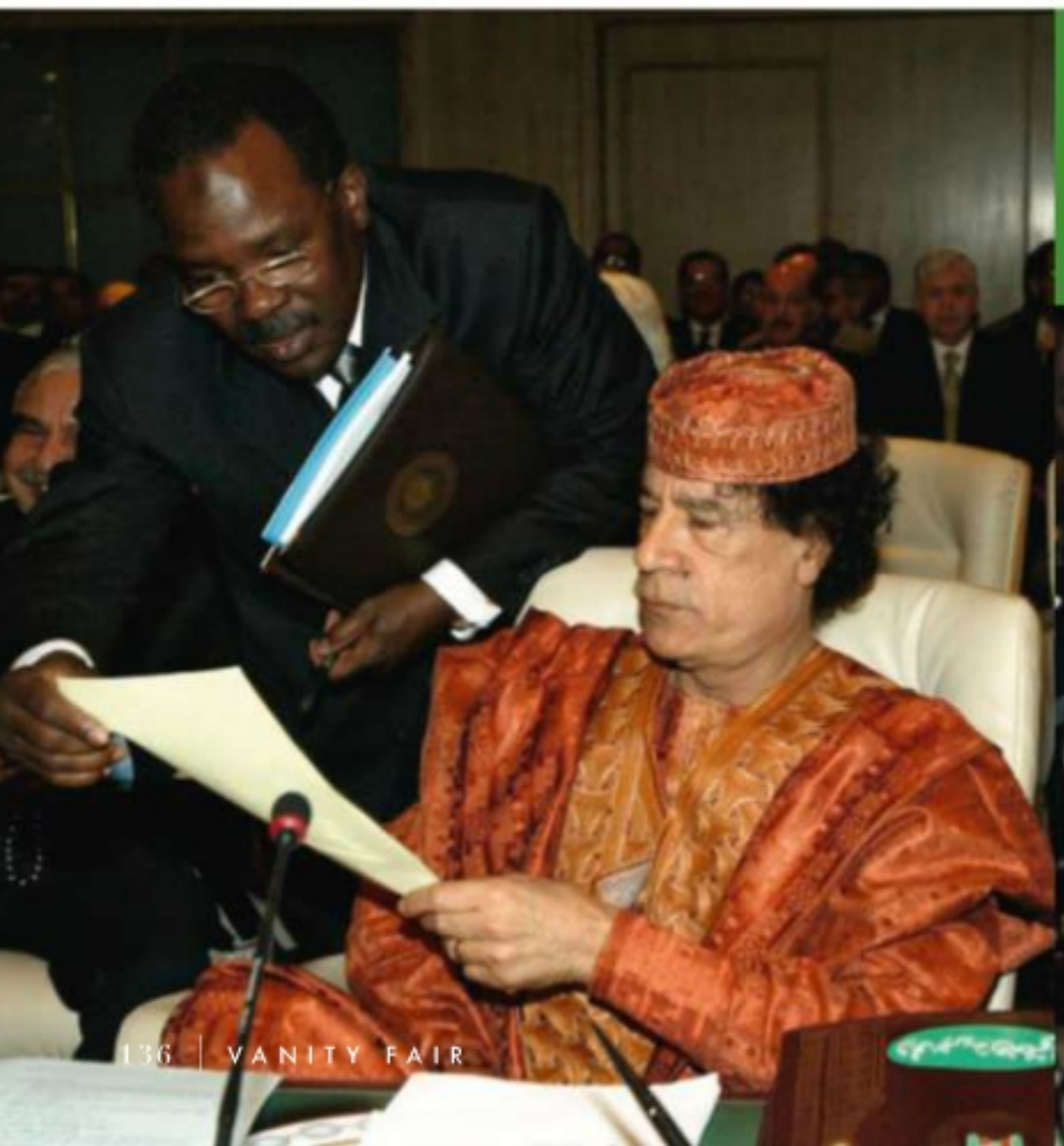
Béchir Saleh parle d'une voix tranquille, une main posée à plat sur la table, l'autre serrant un chapelet. Il s'exprime dans un excellent français, tout juste parasité par quelques anglicismes et de rares lacunes de vocabulaire. Il porte un costume sombre de bonne coupe, des chaussures bien cirées – il mettra une cravate pour se faire photographier. Rien dans son attitude ne trahit l'inquiétude ni la colère. C'est plutôt l'incompréhension qui semble le miner. « Depuis la mort de Kadhafi, dit-il, beaucoup de personnes racontent des histoires qui n'ont pas existé. Toutes ces accusations auxquelles Kadhafi ne peut plus répondre, c'est sur moi qu'on veut les faire peser. Pourtant, je n'ai rien volé et, Dieu m'en est témoin, je n'ai pas de sang sur les mains. J'ai servi Kadhafi, j'ai servi mon pays. Mais je n'ai commis aucun des crimes dont on parle. Et la plupart de ceux qui m'accusent le savent parfaitement. » S'il s'est enfui, de Libye puis de France, ce n'est pas, jure-t-il, pour échapper à la vérité mais « à l'injustice », peut-être pire. « La Libye aujourd'hui n'est pas un État de droit. En Europe, vous faites semblant de croire que parce que Kadhafi est tombé, la démocratie est en chemin. C'est faux. Le gouvernement n'a aucune légitimité ; ce sont les milices qui ont le pouvoir. Dans ces conditions, il ne peut pas y avoir de justice. On me jetterait en prison, peut-être qu'on me tuerait. Tant qu'on en sera là, je ne rentrerai pas. »

> « LE DOCUMENT PUBLIÉ PAR MEDIAPART SUR LE FINANCEMENT DE SARKOZY EST UN FAUX GROSSIER. »

Vu de France, l'accusation la plus explosive résulte d'un document publié au mois d'avril 2012 par le site d'information Mediapart : une note imprimée à l'entête de la « Jamahiriya arabe libyenne » (le régime révolutionnaire de Kadhafi) qui lui aurait été adressée en décembre 2006 et dont il ressort que des instructions auraient été données afin d'« appuyer la campagne électorale du candidat à l'élection présidentielle, M. Nicolas Sarkozy, pour un montant d'une valeur de 50 millions d'euros ». Revêtu d'une signature attribuée au chef des services secrets libyens, Moussa Koussa, le courrier invoquait une réunion préalable, « tenue le 6 octobre 2006 », en présence de Béchir Saleh et de l'ancien ministre français Brice Hortefeux ainsi que de l'intermédiaire libanais Ziad Takieddine. La parution de cette pièce, une semaine avant le second tour de la présidentielle de 2012, avait fait scandale, déclenché une enquête judiciaire (toujours en cours, sans qu'aucun détail n'en ait filtré) et suscité une volée de démentis de la part de Nicolas Sarkozy, Brice Hortefeux et Moussa Koussa. Lui-même aux prises avec la justice, Ziad Takieddine a adopté une position ambiguë en confirmant la « crédibilité » du document tout en niant avoir participé à une telle réunion. Il a promis de « fournir des éléments » mais les juges les attendent toujours. Béchir Saleh, enfin, a fait rédiger par l'un de ses avocats, Me Pierre Haïk, un communiqué contestant toute implication dans un financement politique occulte.

L'ex-conseiller de Kadhafi n'a pas changé d'avis. « Ce document est un faux grossier, affirme-t-il. La forme ne correspond à rien d'habituel, ce n'est pas le langage que nous utilisions à ce niveau. Et comment imaginer que, si une telle décision avait été prise, elle aurait été consignée sur un papier officiel ? Personne ne peut sérieusement croire une chose pareille. » Au reste, Saleh certifie n'avoir « jamais rencontré ce monsieur Takieddine » ni reçu la moindre note de Moussa Koussa. « D'ailleurs, signale-t-il, je ne m'occupais pas de ces questions et à ma connaissance, lui non plus. Si jamais cette affaire avait existé, il aurait géré cela tout seul, sans passer par moi. »

MARWAN NAAMANI / AFP ; AMMAR ABD RABBO / ABACAPRESS.COM ; UPPA / VISUAL ; RABIH MOGHRABI / AFP PHOTO



OÙ EST BÉCHIR ?
Dans l'exercice du pouvoir comme dans les sommets internationaux, Béchir Saleh n'était jamais très loin de Kadhafi.

Après la publication de Mediapart, plusieurs personnalités libyennes ont toutefois confirmé – en partie ou en totalité – la teneur du document : un ancien premier ministre, un ancien directeur du cabinet de Kadhafi ou même son interprète personnel (qui évoque, lui, un versement d'« une vingtaine de millions de dollars »). Mais le premier est en prison (c'est son avocat qui s'est exprimé à sa place), le deuxième dans la clandestinité et le troisième est qualifié par Béchir Saleh de « faux témoin » : « Jamais un simple traducteur n'aurait pu recevoir une telle confidence des lèvres de Kadhafi », dit-il, catégorique. À plusieurs reprises au cours de nos conversations, uniquement interrompues par les appels à la prière émis automatiquement par son smartphone, il a insisté pour préciser ceci : « Si un jour, on se souvient que j'ai joué un rôle pour mon pays, je voudrais que ce soit en tant qu'homme d'État. Pour la grandeur de la Libye et la réconciliation des Libyens. Pas pour de sombres opérations auxquelles je suis étranger. »

« LE NOIR DE KADHAFI »

Saleh n'est ni un soldat ni un homme d'affaires. Lui-même se définit comme un « fils du peuple ». Il est issu de l'ethnie touboue, implantée au sud de la Libye et au nord du Niger. C'est un intellectuel polyglotte et féru d'histoire avec une passion prononcée pour la Révolution française. Son père était infirmier à l'hôpital de Sebha et améliorait l'ordinaire en travaillant la terre et en élevant des moutons. « Il m'a appris l'exigence, confie-t-il. Et Dieu m'a donné un esprit. » Enfant, le jeune Béchir fréquente la même école que Mouammar Kadhafi, de quatre ans son aîné. À 21 ans, diplôme de professeur en poche, il enseigne la biologie et les mathématiques au lycée de Murzak. Il s'offre une Renault 16 et une jolie maison. « J'avais un bon salaire, je vivais bien et je ne m'intéressais pas à la politique », se rappelle-t-il. Mais le coup d'État de 1969 renverse la monarchie et éveille en lui une vocation. Fringant et charismatique, le colonel Kadhafi recherche de nouvelles élites pour transformer le pays.

« Pour moi, il incarnait les valeurs de la révolution, explique Béchir Saleh. Il avait le courage et l'inspiration des grands hommes d'État. Je voyais en lui un héritier de Nasser ou un nouveau Gandhi. » Il adhère à l'Union des socialistes arabes, le parti au pouvoir. Son sens de l'organisation est vite remarqué. Il gravit les échelons quatre à quatre. En 1974, il est élu gouverneur de sa région, ce qui lui vaut ses premiers tête-à-tête avec Kadhafi. L'année suivante, il entre au secrétariat général du parti et siège au Congrès populaire. En 1976, il est nommé ambassadeur en Centrafrique – c'est là qu'il apprend à parler couramment le français. Il assiste à la dérive de Jean-Bedel Bokassa, le président centrafricain, qui se fait couronner empereur et sombre dans la démence. « Giscard lui rendait souvent visite pour chasser et l'appelait son "cher parent". Quand je suis allé prévenir Bokassa qu'un coup d'État se préparait pour le renverser, il n'a pas voulu me croire. J'ai expérimenté à ce moment-là le double-jeu de la France. » Il sourit avant d'ajouter : « Nicolas Sarkozy a fait à peu près la même chose avec Kadhafi. Lui aussi se disait son ami et il l'a attaqué. Mais à lui non plus, ça n'a pas porté chance : comme Giscard, il n'a pas été réélu... »

La carrière diplomatique conduit ensuite Saleh en Tanzanie puis en Algérie. Il rentre en Libye en 1986 et devient gouverneur du Fezzan, province qui couvre le tiers sud-ouest du pays, puis secrétaire aux relations extérieures du Congrès. Dans l'écheveau politique et administratif conçu par Kadhafi afin que le pouvoir soit « exercé par le peuple », il est alors l'un des hommes les plus puissants du régime. En 1994, le Guide le nomme directeur du protocole d'État, ce qui fait de lui une sorte de grand chambellan. La Libye est alors au ban des nations. Après les attentats contre un Boeing 747 américain au-dessus de Lockerbie, en Écosse (1988), et contre un DC-10 français d'UTA au-dessus du Niger (1989), l'ONU lui a imposé un blocus aérien. Les dirigeants étrangers invités par Kadhafi doivent atterrir en Tunisie et finir le chemin en voiture. « Je les attendais à Djerba pour faire la route avec eux jusqu'à Tripoli, se souvient Béchir Saleh. Le trajet durait des heures et nous n'avions rien d'autre à faire que parler. Beaucoup de ces présidents sont devenus des amis. » Trente ans plus tard, ils seront autant d'interlocuteurs précieux pour tenter d'éviter le désastre – et pour assurer sa protection. ↠

C'est en 1998 que Saleh accède au sommet. « Kadhafi m'a fait venir devant lui et m'a dit : "À partir de maintenant, je veux que tu sois auprès de moi. J'ai une grande mission pour toi : nous devons créer les États-Unis d'Afrique. Va voir les présidents de ma part. Dis-leur que pour l'Afrique, c'est une question de vie ou de mort." J'ai passé les années qui ont suivi à faire avancer ce projet. » Déçu par le monde arabe, Kadhafi se rêve en leader du continent noir. En 2000, l'Union africaine est constituée à Lomé pour remplacer l'Organisation de l'unité africaine (OUA), percluse de divisions et de contradictions. Béchir Saleh, qui a gardé son titre d'ambassadeur, est la cheville ouvrière du projet. Dans toutes les capitales, où il se rend en missi dominici, on commence à l'appeler « le Noir de Kadhafi ».

VISITE GUIDÉE
Nicolas Sarkozy, en visite officielle en Libye, au côté de Mouammar Kadhafi, en juillet 2007 : l'officialisation du rapprochement franco-libyen.

UN ÉCLAIR DE PEUR

N'a-t-il pas vu, pendant ce temps, l'orgueil de son maître l'entraîner vers la folie ? Avant même la chute du dictateur libyen, d'innombrables récits ont évoqué ses humeurs changeantes, ses monologues mégalomaniaques, le droit de vie et de mort qu'il s'arrogeait envers ceux qui avaient le tort de lui déplaire, sa dépendance à la drogue et au sexe. « J'étais le collaborateur de Kadhafi, pas son intendant ; je ne m'occupais ni de son argent ni de sa vie privée », plaide Béchir Saleh, et, au moment de prononcer ces mots, je jurerais qu'un éclair de peur a traversé son regard. Sans doute n'a-t-il voulu retenir du règne de Kadhafi qu'une épopée révolutionnaire où seules comptaient l'idéologie et la force de la nation et non les obsessions et les faiblesses de son inspirateur. On ne peut exclure non plus que le secrétaire du Guide ait toujours su où se situait la limite de sa propre influence. Autour de Kadhafi, les leviers essentiels étaient aux mains de quelques rares fidèles. Mieux valait ne pas entrer en rivalité avec eux. D'abord les fils : Saïf al-Islam, présenté comme le dauphin, contrôlait une partie du secteur pétrolier à travers la compagnie nationale One-Nine Petroleum (il est actuellement emprisonné en Libye) ; Moatassem présidait le conseil de sécurité libyen (il a été tué peu avant son père) ; Khamis, le plus jeune, dirigeait une des trois brigades de forces spéciales (sa mort a été annoncée mais jamais officiellement confirmée) ; Saadi, ancien footballeur, s'est octroyé une partie du marché immobilier (il s'est exilé au Niger) et Mohamed, l'aîné, régnait sur les télécommunications (lui est retiré en Algérie avec sa sœur Aïcha, son frère Hannibal et la deuxième épouse de Kadhafi). Ensuite les hommes de l'ombre : Abdallah Senoussi, beau-frère du Guide et chef des services de renseignement (détenu à Tripoli) ; Moussa Koussa (aujourd'hui réfugié au Qatar), responsable des services secrets et exécuteur des basses œuvres, à qui est attribuée la fameuse note sur le financement de Nicolas Sarkozy. Enfin Mabrouka Cherif, chef de la garde personnelle du Guide et pourvoyeuse de ses plaisirs (on la dit au secret en Algérie). « Eux savaient sûrement tout ce que moi, je n'avais pas à savoir », explique modestement Béchir

LUDOVIC / REA ; AFP ; CORBIS ; BESTIMAGE ; IMAV EDITIONS / GOSCINNYTABARY ; GETTY IMAGES

EN COULISSES

LES HOMMES QUI MURMURAIENT À L'OREILLE DES CHEFS D'ÉTAT

Bras droit, conseiller, éminence grise ou «spin-doctor», il y a toujours un homme dans l'ombre des grands gouvernants. La preuve en cinq exemples.

GRIGORI RASPOUTINE
gourou de
NICOLAS II

Surnommé le « moine fou », ce pèlerin mystique, guérisseur et chaud lapin russe exerça son influence sur le Tsar, après voir envoûté son épouse, Alexandra Feodorovna. Il était si redouté de la cour impériale que celle-ci organisa son assassinat en 1916. Il prônait la purification par le péché et, en conséquence, pouvait avoir jusqu'à dix rapports sexuels par jour.

HENRY KISSINGER
tête pensante de
RICHARD NIXON

Politologue et diplomate, il occupe sous Nixon le poste de conseiller à la sécurité nationale américaine. Ardent promoteur de la *realpolitik*, il inspire la politique de détente avec l'URSS. Après avoir appartenu aux gouvernements de Nixon et de Ford, il continuera d'exercer son influence à la Maison Blanche et recevra le prix Nobel de la paix en 1973.

Saleh. Évoquant cet éparpillement du pouvoir, l'ambassadeur des États-Unis à Tripoli, Gene A. Cretz, écrivait en 2009 dans un télégramme adressé au département d'État américain (et dévoilé ultérieurement par le site WikiLeaks) : « Kadhafi est l'architecte de sa propre cage dorée et ne peut pas laisser à d'autres les décisions à prendre au jour le jour, même s'il le voulait. »

Pour Béchir Saleh, l'effacement et la prudence n'étaient pas suffisants. Du bout des lèvres, il admet s'être trouvé en butte aux jalousies de « l'entourage » – il préfère ce terme générique pour n'avoir à désigner personne. « On me dénigrait auprès de Kadhafi. Parce que je plaidais pour le rapprochement de la Libye avec le camp occidental, j'étais considéré comme un traître, un agent de l'étranger. » Au lendemain des attentats du 11-Septembre, c'est lui qui tient la plume du communiqué adressé à George Bush, qui proclame que la Libye était elle aussi désormais « en guerre contre le terrorisme ». « Maintenant, nous sommes dans le même camp », disait le texte. Kadhafi le dépêche auprès de Silvio Berlusconi et de José Manuel Aznar pour transmettre le même message et demander aux chefs des gouvernements italien et espagnol de plaider la cause libyenne à Washington. « Autour de Kadhafi, tout le monde n'était pas d'accord, assure Béchir Saleh, mais il a tranché. Il disait que les islamistes étaient les ennemis du peuple. » La Libye renonce alors au terrorisme et adopte un plan de démantèlement des armes de destruction massive qui lui permet d'amorcer son retour dans le concert des nations et aboutira au rétablissement des relations diplomatiques avec les États-Unis en 2009. L'ancien secrétaire dit se souvenir qu'à l'arrivée du nouvel ambassadeur, Kadhafi lui avait lancé : « Si tu as besoin de quoi que ce soit, passe par Béchir ! »

Il devient aussi l'émissaire permanent auprès des Français. « J'avais convaincu le Guide que le poids de la France en Afrique était trop important pour qu'on puisse bâtir l'Union africaine sans renouer avec elle. » À partir de 2002, il rencontre plusieurs fois Jacques Chirac et négocie avec ses conseillers le règlement du contentieux né de l'attentat contre le DC-10 d'UTA. Le processus de normalisation s'achèvera par la visite officielle du chef d'État français à Tripoli, en novembre 2004, escorté d'une foule d'industriels tricolores assoiffés de contrats. Il fait aussi la connaissance de Nicolas Sarkozy, alors ministre de l'intérieur, et de son homologue à son côté : Claude Guéant. « Au lendemain de l'élection de Nicolas Sarkozy [en 2007], indique-t-il, Kadhafi l'a appelé pour le féliciter. C'est moi qui tenais le combiné. Votre président lui a demandé : "Qui sera notre interlocuteur auprès de vous pour les questions délicates ?" Le Guide a répondu : "Béchir, car il parle français, et vous pourrez vous entendre directement." » Après la chute de Kadhafi, une transcription de ce dialogue a été publiée dans la presse. Saleh m'a confirmé

« APRÈS LA CHUTE DE KADHAFI, DES MILLIARDS ONT DISPARU EN EUROPE ET AUX ÉTATS-UNIS. »

que toutes les conversations téléphoniques passées par le colonel Kadhafi de son bureau étaient enregistrées – « comme à la Maison Blanche », a-t-il glissé. Curieusement, aucune autre conversation n'a été divulguée à ce jour.

Tout à son désir d'ouverture, la Libye crée en 2006 deux fonds souverains pour financer de grands projets grâce à la manne des pétrodollars : le Libya African Investment Portfolio (LAP), voué aux investissements sur le continent africain, et la Libyan African Investment Company (LAICO), chargée des placements dans le reste du monde (principalement en Europe et aux États-Unis). La présidence du premier échoit à l'incontournable Béchir Saleh. Il raconte : « Le Guide avait demandé qu'on lui fournisse une liste de prétendants. Il voulait une personne fidèle et honnête, qui saurait veiller à l'argent de l'État. Un ministre lui avait dit : "Cette personne-là n'existe pas." Il lui a arraché la liste des mains et il a inscrit mon nom en haut. J'ai voulu refuser. Il m'a regardé dans les yeux et il m'a dit : "Ce n'est pas ta décision, c'est la mienne." » →

ALASTAIR CAMPBELL
spin-doctor de
TONY BLAIR

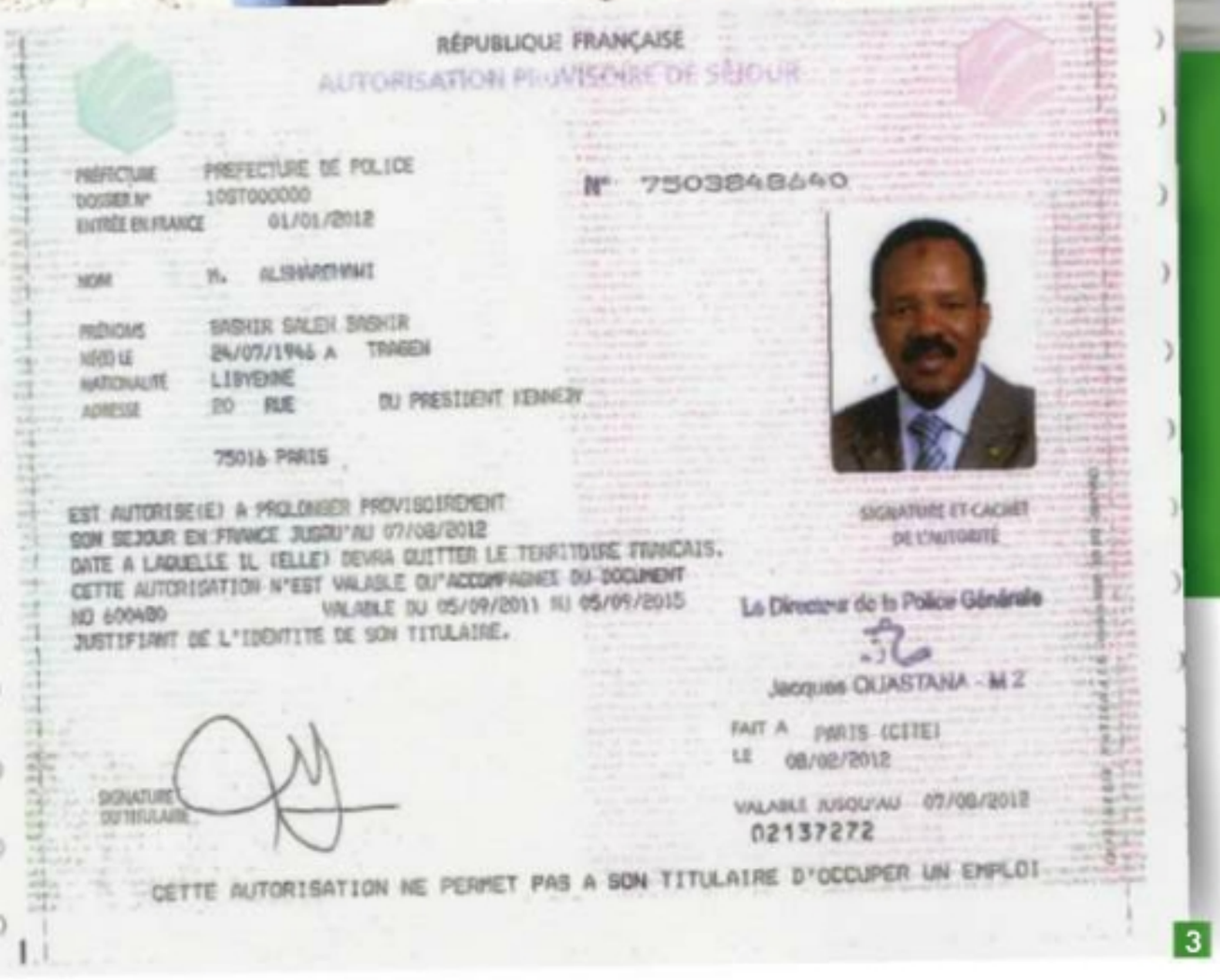
Ancien au *Daily Mirror*, il fut le conseiller en image de Tony Blair à partir de 1997. Incarnation du communicant influençant la décision politique, il s'activa en 2003 pour convaincre l'opinion britannique de l'existence d'armes de destruction massive en Irak. Après la révélation du mensonge, il dut démissionner.

IZNOGOUD
grand vizir de
HAROUN EL-POUSSAH

Iznogoud fait office de premier ministre du bienheureux calife de Bagdad, dans la bande dessinée de Goscinny et Tabary. Cruel, hargneux et envieux, il ne lui donne que de mauvais conseils car il n'a qu'une obsession : « Devenir calife à la place du calife ». Son ambition toujours contrariée a fait de lui le second rôle le plus célèbre de l'histoire de la BD.

FRANÇOIS DE GROSSOUVRE
conseiller spécial de
FRANÇOIS MITTERRAND

Ancien militant d'extrême droite, il fut chargé de mission dès 1981 auprès du président socialiste, dont il était l'un des plus proches amis. Il effectuait pour lui des missions discrètes au Proche-Orient et suivait les dossiers des services secrets. Il était en outre le parrain de sa fille cachée, Mazarine. Il s'est suicidé dans son bureau à l'Élysée en 1994.



UN SÉJOUR EN FRANCE

(1) Fin avril 2012, en Corse, avec Michel Scarbonchi, ancien élu de gauche ayant milité dans un groupe de soutien à Hollande. (2) Le 2 mai 2012, Béchir Saleh est photographié à Paris. Il disparaît le lendemain sans laisser aucune trace. (3) Son autorisation provisoire de séjour en France.

ÉVAPORATION ET CORRUPTION

De 2006 à 2009, sous l'autorité de Saleh, le LAP investit 7 milliards de dollars (5 milliards d'euros) au Maghreb et en Afrique noire dans quatre domaines d'activité : l'aéronautique, le pétrole, l'hôtellerie et les télécommunications. Grâce aux fonds du LAP, la compagnie aérienne Afriqiyah Airways achète 26 Airbus, une société de téléphonie est créée en Ouganda, OiLibya implante 1 200 stations-service aux quatre coins du continent. « De 90 millions de dollars au départ, la valeur de l'entreprise est montée à 900 millions, précise Saleh. Nous étions le troisième groupe pétrolier sur le marché africain. » Le fonds supervise aussi l'acquisition ou la construction de 40 hôtels – « y compris celui où nous nous trouvons en ce moment », révèle-t-il en souriant.

« J'ai fait du LAP une multinationale », assure fièrement l'ex-conseiller de Kadhafi. Il recrute des contrôleurs de gestion pour vérifier l'affectation des fonds, crée des dizaines de filiales, dont une à Genève, non loin de sa résidence française, une magnifique demeure située à Prévessin-Moëns, dans le pays de Gex, avec parc arboré et vue sur le mont Blanc. Pourtant, la réussite du LAP et sa métamorphose en financier international ne vont pas lui porter chance. Dans son dos, l'« entourage » de Kadhafi poursuit son travail de sape. Saïf al-Islam, le fils préféré, et le premier ministre Baghdadi al-Mahmoudi sont les plus virulents. On le présente désormais comme « l'homme des Français », on lui reproche de « brader les intérêts du pays ».

Au printemps 2009, il doit abandonner la direction du fonds. « Je prenais trop d'importance, dit-il. Kadhafi lui-même m'a expliqué que je suscitais beaucoup d'envies. » C'est également aux profits dégagés par le LAP que Béchir Saleh doit les accusations de fraude dont il est à présent l'objet. Lui affirme que sa gestion a été « irréprochable » et que « tous les livres de comptes » ont été remis à son successeur – « D'ailleurs, relève-t-il, pourquoi ne l'a-t-on jamais interrogé ? »

À l'écouter, bien d'autres interrogations pourraient être soulevées sur les destinations secrètes de l'argent libyen, qui ne le viseraient pas au premier chef. « Pendant que le LAP investissait 7 milliards de dollars en Afrique, le LAICO a placé 65 milliards de dollars (50 milliards d'euros) dans le reste du monde et bizarrement, on n'en parle presque pas. Aux États-Unis, en Grande-Bretagne, en France, en Allemagne, en Espagne, en Suisse... Il y a eu beaucoup d'évaporation et de corruption. Sans parler des 200 milliards de dollars (150 milliards d'euros) que l'État avait placés dans des banques européennes et américaines ni des tonnes d'or entassées dans les banques de Libye. Après la chute de Kadhafi, une partie de ces richesses a disparu. Ce n'est pas moi qu'il faut interroger pour savoir où elles sont... » Entre 5 milliards et 10 milliards de dollars seulement auraient été récupérés par le nouveau pouvoir selon les estimations.

À son départ du LAP, Béchir Saleh certifie que le fonds disposait de 1,4 milliard de dollars d'avoirs bancaires. Il dit avoir perçu en tout et pour tout, à titre personnel, un chèque de 50 000 dollars d'arriérés de salaires (il se contentait jusqu'alors de son traitement de diplomate). Il a acheté un 4 x 4 Toyota et s'est retiré dans sa ferme, à 40 kilomètres au sud-ouest de la capitale, parmi ses arbres et ses moutons, pour attendre la fin de sa disgrâce. Si la guerre n'était pas arrivée, il attendrait peut-être encore.

DR

Février 2011. Comme une tempête de sable, le Printemps arabe souffle sur la Libye. Benghazi, la grande ville de la Cyrénaïque, à l'est du pays, tombe aux mains des rebelles. Le pouvoir de Kadhafi s'effrite. Béchir Saleh tente de lui ouvrir les yeux. « Ça fait 42 ans que tu es là, lui lance-t-il. Les Européens demandent ta tête. Si les Libyens ne veulent plus de toi, quitte le pouvoir. Retire-toi. » Sur l'instant, il jure que le dictateur lui aurait donné le feu vert pour organiser sa sortie. Mais quelques jours plus tard, volte-face : « Attends un peu, ordonne-t-il au téléphone. Mon fils Saïf prépare un plan de réformes. Tout va s'arranger. » Au lieu des réformes viennent les menaces : le 21 février, Saïf lui-même prédit que « des rivières de sang » couleront dans tout le pays si les rebelles ne rendent pas les armes.

Le 19 mars, les avions de l'OTAN lâchent leurs premières bombes. La France est aux avant-postes de la coalition internationale. Saleh en est meurtri. « Il y avait, chez moi, une photo sur laquelle j'étais avec Sarkozy, se rappelle-t-il. Quand ma fille a su que ses avions nous attaquaient, elle l'a déchirée. » Mais l'entourage de Kadhafi se radicalise et le leader libyen semble ne plus savoir à qui s'en remettre. Béchir est sa dernière carte. « Je vais parler à mes amis », promet-il à son maître. Pour quelques mois, il va devenir l'agent secret de la paix.

À Paris, il s'entretient avec le ministre des affaires étrangères de l'époque, Alain Juppé, et l'ex-secrétaire général de l'Élysée, Claude Guéant. Une rencontre discrète avec le premier ministre du Qatar a lieu dans une suite de l'hôtel Ritz. En Afrique, il fait la tournée des présidents au Mali, au Congo, en Afrique du Sud, en Ouganda. À tous ces « vieux amis », il jure que Kadhafi est prêt à s'effacer si les bombardements s'interrompent. Mi-juin, Nicolas Sarkozy le reçoit au pavillon de la Lanterne, à Versailles, pour échapper aux regards. « La discussion a été orageuse, se rappelle Béchir Saleh. Quand je lui ai expliqué que Kadhafi se sentait trahi, il s'est mis très en colère. Il a crié : "C'est moi qui ai des reproches à lui faire !" Il accusait Kadhafi de l'avoir "roulé" à cause de tous les contrats qui avaient été promis [aux entreprises françaises] et qui n'ont jamais été signés. J'ai essayé de le convaincre que cette guerre faisait le jeu des islamistes, que la France se trompait d'ennemi. Mais il ne voulait rien entendre. » Une fois calmé, Sarkozy lui confie : « Kadhafi doit se retirer. Je ne veux pas sa mort. C'est à toi de le convaincre. »

Pour y parvenir, le président français recommande la médiation d'un interlocuteur inattendu : Dominique de Villepin. L'ex-premier ministre fut longtemps son meilleur ennemi mais il reste auréolé du souvenir de son discours prononcé à l'ONU en 2003, pour s'opposer à la guerre en Irak voulue par les Américains – sa parole aura du poids face au dictateur de Tripoli. Un autre élément détermine le choix de Villepin. Sarkozy et lui ont une relation commune : l'homme d'affaires Alexandre Djouhri, grand spécialiste des relations franco-libyennes et qui entretient justement une amitié ancienne avec Béchir Saleh. Ainsi formé, le tandem Saleh-Villepin multiplie les démarches. L'objectif est de persuader au plus vite Kadhafi, les hommes forts de l'Union africaine et l'émir du Qatar de participer à une conférence de paix à laquelle se joindraient la France, les États-Unis et la Grande-Bretagne. Sarkozy a dit à Saleh : « Je m'occupe de convaincre les Américains et les Anglais. Et j'amène aussi les représentants de Benghazi. » La réunion se tiendrait à Paris le 14 juillet. Les pourparlers avancent mais Kadhafi refuse une date aussi symbolique. À son conseiller, il murmure : « Sarkozy veut faire un coup politique ; je ne lui ferai pas ce cadeau. »

« SARKOZY VEUT FAIRE UN COUP POLITIQUE ; JE NE LUI FERAI PAS CE CADEAU. »

Kadhafi à Saleh, à l'été 2011.

Les tractations ne s'arrêtent pas pour autant. Villepin rencontre les représentants de l'opposition libyenne, dialogue avec Kadhafi lui-même dans son bunker de Tripoli. Le dictateur n'est plus que l'ombre de lui-même, tantôt extatique, tantôt abattu. Son visage semble tuméfié. Il porte un gilet pare-balles sous sa toge et sa coiffe dissimule un casque en kevlar, signe qu'il doute désormais de son invincibilité. « Vous n'arrêterez pas la mer avec les bras ! » s'emporte Villepin devant lui. Avec Béchir Saleh, l'ancien premier ministre de Chirac a couché sur le papier un « scénario de réconciliation » en Libye. Rédigé en arabe, en français et en anglais, il fixe les clauses du retrait de Kadhafi, qui s'exilerait à Syrte, sa terre d'origine, et disposerait d'une immunité. Un processus électoral serait mis en place par étapes, sous la surveillance des principales tribus du pays, jusqu'à l'organisation d'une élection à laquelle le clan Kadhafi serait autorisé à présenter un candidat.

Une course contre la montre s'engage. Les combats font rage, la chute de Tripoli est proche. La signature de l'accord est maintenant prévue entre le 21 et le 23 août à Paris. Le 16 août, Béchir Saleh part rejoindre Dominique de Villepin à Djerba, d'où ils comptent s'envoler pour Doha afin de régler les derniers détails. À mi-chemin, Kadhafi l'appelle dans sa voiture et lui ordonne de faire demi-tour. De retour à Tripoli, Saleh accourt jusqu'à lui. (Suite page 188 ↠)

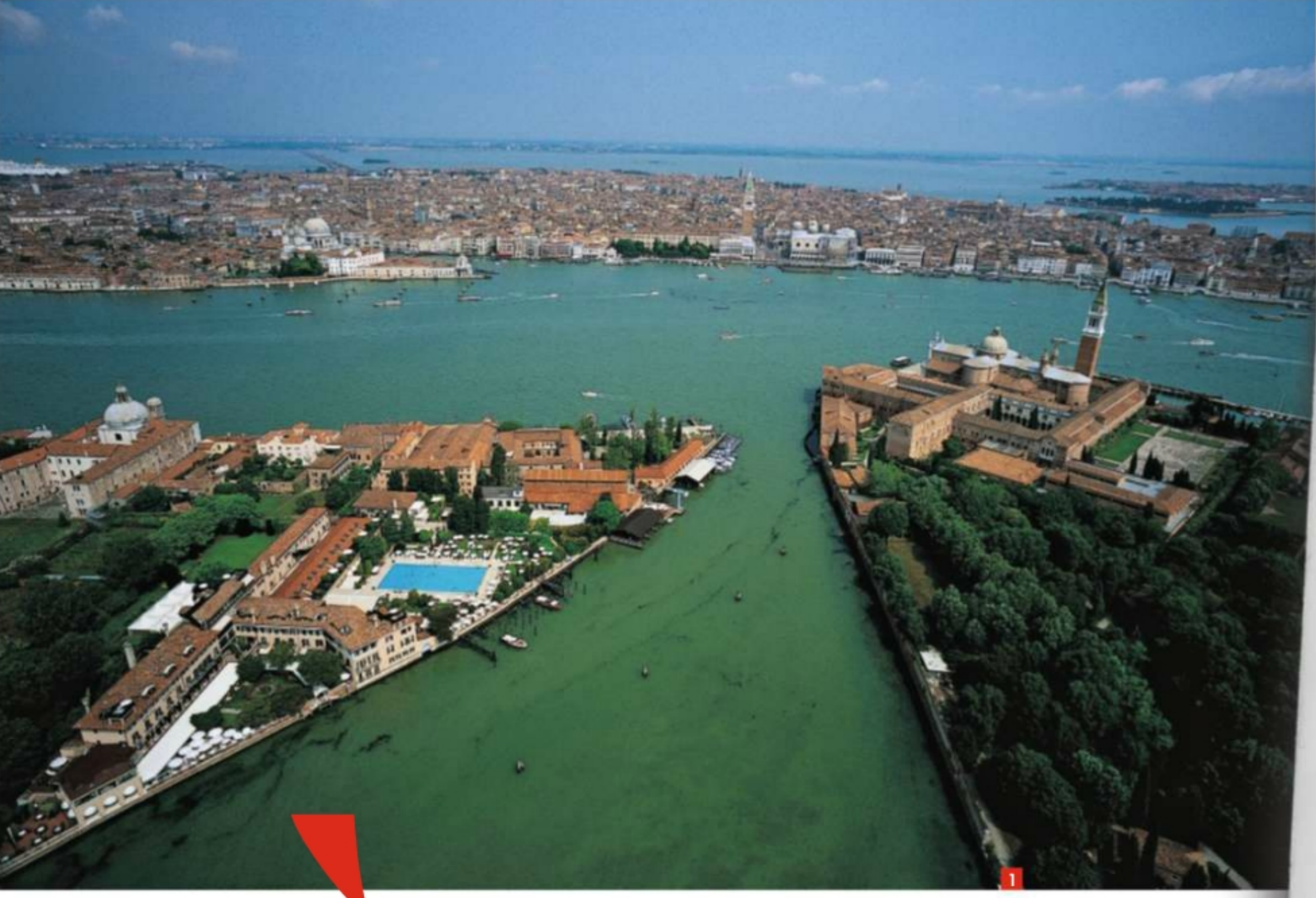
Les RICHES et célèbres heures du CIPRIANI

Le repaire de la jet-set et des stars à Venise doit son succès au mélange subtil du plus grand luxe et d'une atmosphère bon enfant. SIBYLLE GRANDCHAMP révèle comment cette recette a été élaborée, à l'instinct, loin de toute stratégie marketing, par Giuseppe Cipriani, l'homme qui a donné à l'hôtel son nom. Et son âme.

PHOTOGRAPHIE **THOMAS CHÉNÉ**

PREMIÈRES LOGES

Roberto, le portier de l'hôtel Cipriani à Venise sur le ponton de l'établissement.



1

bateau-taxi à l'extrémité orientale de l'île de la Giudecca. Il honore sa fonction en parfait *gentleman* avec force accolades, poignées de main et baisemains, les clés d'or fièrement épinglées sur sa veste de costume bleu marine.

Situé à un jet de bateau du Lido, où se déroule la Mostra, le festival du film de Venise, le palace est le repaire préféré du monde du cinéma depuis son ouverture en 1958 par Giuseppe Cipriani. Parmi les habitués de la maison, George Clooney, l'ami « récidiviste », fait partie des murs. L'idée de balader les touristes en side-car à travers les vignobles de la Vénétie, c'est « George ». C'est lui aussi qui a imposé le cocktail Nina's Passion (d'après le prénom de sa mère) et le Buena Notte à la carte du bar. « Habituellement, Clooney prenait une vodka cranberry, raconte Walter, le chef barman en poste depuis vingt et un ans. Le soir de la première de *Good Night and Good Luck* (2005), je lui ai préparé une vodka avec un jus de concombre et de gingembre frais qui me restait d'un Pimps en lui disant : « Goûtez ça pour changer. » « Ça s'appelle comment ? », m'a-t-il demandé. Comme je n'avais pas de nom, il a lancé : *« buona notte ? »* Ce soir-là, j'ai dû préparer une centaine de Buona Notte. »

force d'apparaître dans les tabloïds aux côtés de Sharon Stone ou de Brad Pitt, Roberto est devenu une sorte de star. Contrairement à ses confrères portiers du monde entier, il n'a jamais dû aller au-devant d'une voiture pour accueillir les clients de l'hôtel Cipriani. Son fief est un ponton de pierre en bord de lagune, qui fait office, depuis plus d'un demi-siècle, de porte d'entrée à l'établissement 5-étoiles. De Vanessa Redgrave à Charlize Theron, de Sophia Loren à Catherine Deneuve, de Ben Affleck à Roberto Rossellini, on ne compte plus les personnalités de la seconde moitié du XX^e^ siècle qui ont fait étape ici, au moins pour dîner au Cip', la table gastronomique de l'hôtel. À ce poste depuis treize ans, Roberto est aux premières loges lorsqu'elles débarquent de leur

UN DIAMANT SAUVÉ DES EAUX

Malgré la fraîcheur matinale, quelques lève-tôt prennent leur petit-déjeuner sur la terrasse qui surplombe la lagune. Des moutons blancs dansent sur l'eau verte balayée depuis la veille par un fort sirocco. Ce détail météorologique *a priori* insignifiant risque de mettre en péril la mission que Roberto va tenter d'accomplir. « Hier soir, un client a fait tomber sa bague dans l'eau », confie-t-il en aparté. Il a dépêché un plongeur pour

DR ; KEYSTONE / HULTON ARCHIVE/GETTY IMAGES ; V. ANDERSON / WIREIMAGE

LE GÎTE DE LA MOSTRA
(1) Vue aérienne de l'hôtel Cipriani et de son immense piscine, sur l'île de la Giudecca. (2) Sean Connery en 1967 lors du 28e festival du film de Venise. (3) George Clooney, un habitué des lieux, en août 2013.

fouiller les fonds marins, mais la vase qui s'est amassée pendant la nuit complique sérieusement l'affaire. Sur le ponton, trois personnes scrutent l'eau trouble et agitée qui rebondit par saccades contre le muret. Parmi elles, on reconnaît la chevelure blanche et le regard cristallin de Joël Rosenthal, le joaillier culte du gotha international. Des cris se font entendre en contrebas. L'homme-grenouille tend d'une main victorieuse le joyau qu'il vient de repêcher. Pluie d'applaudissements. Fermez le rideau. Un exploit de plus à accrocher au tableau de chasse du Cipriani. À Venise, il fait partie de ces palaces qui offrent deux légendes pour le prix d'une, toujours placé en tête de liste des hôtels de rêve dans les magazines du monde entier.

Lorsqu'il a eu vent de l'épisode de la bague sauvée des eaux, Gianni, le concierge, n'a d'abord fait aucun commentaire. Puis ses yeux se sont plissés comme quand un lointain souvenir remonte à la surface de la mémoire : « Un jour, dans les années 1980, j'ai accompagné Elizabeth Taylor en balade à Venise. Elle portait la bague que lui avait offerte Richard Burton alors qu'ils n'étaient plus ensemble [le fameux diamant de 33,19 carats qui a fait couler tant d'encre dans la presse lors de la vente des bijoux de l'actrice chez Christie's en 2002]. Quand elle a remarqué mon regard sur son doigt, elle m'a lancé : « Si cette bague tombe à l'eau, je fais fermer la lagune et je la fais passer au tamis. » Le bijou ne risquait pas grand-chose : en plus de moi, il y avait son secrétaire et quatre gardes du corps, deux du Mossad et deux Italiens. »

Gianni ne rivalise pas avec Roberto pour la quantité de photos *glamour* stockées sur son téléphone mais, en trente-quatre années au Cipriani, il a emmagasiné des dizaines d'histoires de têtes couronnées, de *paparazzi* rôdant sur la lagune et d'écrivains agitant le shaker derrière le bar. Au chapitre des chefs d'Etat, il se souvient de Jimmy Carter faisant son jogging quotidien sans garde du corps sur le quai des Zitelle et de Mikhaïl Gorbatchev lançant avec humour dans le lobby : « Il reste une chambre pour moi ? », alors que son arrivée avait été précédée d'une inspection minutieuse par les services secrets. Il raconte encore que François Mitterrand était un inconditionnel de la suite Guinness, que Jacques Chirac « est arrivé habillé comme un prince, a salué chaleureusement le personnel et se souvenait des prénoms de chacun », contrairement à Valéry Giscard d'Estaing jugé « arrogant ». →

CERTAINS PAYENT TRÈS CHER *pour rencontrer une personne influente dans ce lieu décontracté et sans chichis.*

1

LES TROIS SŒURS

LES TROIS SŒURS

Inauguré en 1958, le Cipriani est le *resort* glamour à l'anglo-saxonne qui manquait à la cité des Doges. Son décor à la fois hollywoodien et décontracté attire sur le champ une clientèle internationale savamment dosée : riches Américains cultivés, noblesse française, aristocratie anglaise, rois, princesses et artistes de tous continents. Son style architectural, un bâtiment moderne et bas de plafond, ne dit rien de la flamboyance baroque ou de la grandeur néoclassique de la Sérénissime, à l'inverse des palaces déjà en place, tous d'anciennes propriétés de famille de doges : le Danieli, un palais du XV^e^ siècle, a appartenu aux Dandolo, le Gritti au doge Andrea Gritti... Même le Bauer, pourtant considéré comme « moderne », représente un concentré de savoir-faire et de traditions avec ses marqueteries, ses soieries et ses verreries Murano.

« C'était précisément l'idée de M. Cipriani de construire un repaire pour voyageurs fortunés loin de l'agitation du centre historique », raconte le Vénitien Enzo Cecconi, ancien directeur de l'hôtel, aujourd'hui âgé de 78 ans. Dans le contexte économique florissant de l'après-guerre, avec l'avènement de la télévision et de la Fiat 500, Giuseppe Cipriani flaire l'essor du tourisme de masse à Venise. Dans une interview télévisée en 1964, il annonce la mort des vacances au long cours. Bientôt, prédit-il, les gondoliers ne s'occuperont plus d'une seule famille pendant une semaine mais feront payer leur prestation au prix fort et à l'heure. S'il n'a pas prévu les vendeurs à la sauvette de faux sacs Fendi et Vuitton, il a compris que les *happy few* chercheraient à fuir ce vulgaire brouhaha.

« Giuseppe possédait un terrain de 3 hectares sur l'île de la Giudecca, explique Cecconi. Au début, tout le monde l'a pris pour un fou ! Personne ne pensait qu'il ferait un tel succès dans cet endroit déserté et humide que l'on appelait à l'époque « l'île aux phoques ». Et finalement, Yves Saint Laurent, M^me^ Rochas, M. de Givenchy, le baron de Rothschild, sans compter toutes ces stars de cinéma, le monde entier a afflué au Cipriani. »

Pour métamorphoser ce qui n'est alors rien d'autre qu'un chantier naval abandonné, il fait affaire avec les trois filles du comte de Iveagh, le patron de l'empire Guinness, que lui a présentées leur oncle Rupert Guinness, propriétaire de la villa Cipriani: la vicomtesse Patricia Boyd de Merton, lady Honor Channon et la princesse Brigid de Prusse. Les trois aristocrates anglaises partagent immédiatement l'enthousiasme de Giuseppe Cipriani et mettent l'argent sur la table. Elles seront actionnaires principales et s'approprieront chacune une suite à leur nom, qu'elles décoreront à leur guise. Cipriani, quant à lui, prendra 20 % de parts de l'établissement, lequel sera baptisé comme lui.

« CE SONT LES JOURNAUX QUI FONT LES STARS », *chuchote le maître d'hôtel.*

En 1964, Enzo Cecconi est nommé directeur général et travaillera main dans la main avec Cipriani jusqu'au départ de ce dernier, en 1976. « Giuseppe m'adressait les problèmes, je les réglais », raconte-t-il, pas peu fier de prendre la pause pour notre magazine en cette journée ensoleillée de juin, près de quarante ans après avoir quitté ses fonctions. « J'étais un peu dictateur. J'ai même mis Elizabeth Taylor et Richard Burton à la porte un jour en leur demandant d'aller régler leurs comptes ailleurs. Si vous n'avez pas d'autorité dans ce business, tout fout le camp. » C'est Cecconi qui a créé le club des *gabbiano* [littéralement, le club des mouettes], un accès payant à la piscine du Cipriani réservé aux membres. « Il fallait remettre un peu d'ordre pour éviter que toute la ville ne débarque autour du bassin. »

Venise n'avait jamais rien connu de tel que cette piscine de 600 m² posée sur la lagune et entourée de verdure. Or, cette idée de génie revient à Giuseppe qui fait racheter en 1966 le terrain vague mitoyen de l'hôtel pour la construire. « Les sœurs Guinness sont venues de →

THOMAS CHÊNE

CASTING SELECT

(1) La dédicace de Sophia Loren sur le livre d'or en 1958. (2) Enzo Cecconi, directeur de l'hôtel de 1964 à 1976. (3) Gianni, concierge depuis 1979. (4) Le chef du Cipriani, Renato Piccolotto, en place depuis 1973.

2

3

4

LE VIEIL HOMME...

(1) Giuseppe Cipriani et son ami Ernest Hemingway à la Locanda Cipriani, la pension familiale sur l'île de Torcello, en 1954. (2) Le fameux carpaccio inventé par Giuseppe Cipriani au Harry's Bar en 1948. (3) Arrigo Cipriani, le fils de Giuseppe, à la tête du Harry's Bar depuis 1976. (4) En 1948, Anna Magnani, Jean Cocteau et le réalisateur Roberto Rossellini à la Mostra pour son film *Amore*. (5) Ingrid Bergman et Roberto Rossellini en 1950. (6) Le lobby de l'hôtel dans les années 1970. (7) Ronald Reagan et Margaret Thatcher dans les jardins lors du sommet économique de Venise, en juin 1987.

GIORGIO IOTTI / MONDADORI PORTFOLIO VIA GETTY IMAGES; THE FOOD PASSIONISTAS / CORBIS; DEBORAH FEINGOLD / CORBIS; MP / LEEMAGE; ARCHIVIO ARICI / LEEMAGE; DR; PETER JORDAN / TIME LIFE PICTURES / GETTY IMAGES

... ET LA PISCINE

(1) Le bassin chauffé de 600 m², entouré de verdure et donnant sur la lagune, fut inauguré en 1967. (2 et 4) Petit bijou du XVe siècle, le Palazzo Vendramin, rattaché à l'hôtel en 1991, et l'une de ses suites. (3) Walter, barman du Cipriani depuis 35 ans.

1

2

3

4

THOMAS CHÊNE

COMME CHEZ EUX

(1) Le livre d'or du Cipriani date de l'ouverture de l'hôtel, en 1958. (2 et 3) De Jean Cocteau à Sharon Stone, les plus grands de ce monde l'ont paraphé. (4) Jacques Chirac sortant de l'hôtel pour se rendre au Palazzo Grassi assister aux noces de François-Henri Pinault et de l'actrice mexicaine Salma Hayek, le 25 avril 2009. (5) Salma Hayek et son époux François-Henri Pinault, clients réguliers de l'hôtel, le 31 août 2012. (6) Angelina Jolie et Brad Pitt avec leurs enfants dans le bateau taxi qui les conduit à l'aéroport, depuis le Cipriani, en septembre 2007.

↠ Londres pour voir l'installation, raconte un témoin de l'époque. En découvrant ses dimensions gigantesques, elles s'écrient : « Nous n'étions pas convenus d'ouvrir une piscine olympique !

– C'est pourtant ce que nous avions décidé avec votre architecte : 25 mètres par 50, leur rétorque Giuseppe.

– Pas du tout, nous avons validé 25 pieds par 50 ! »

Interrogé aujourd'hui sur ces histoires de conversion entre le système métrique et le système impérial, Cecconi balaie l'air d'un revers de la main : « La vérité, c'est qu'elle mesure exactement 33 m x 13,50 m. Je le sais, c'est moi qui ai dirigé ces travaux. »

Aujourd'hui, la piscine du Cipriani reste l'une des principales attractions de Venise et l'endroit le plus chic pour se retrouver « entre soi » à l'abri de la foule. « C'est tout le paradoxe, explique un membre du personnel. On vient au Cipriani autant pour se cacher que pour être vu. Certains payent très cher la possibilité de rencontrer une personne influente dans ce lieu décontracté et sans chichis. » Deux jours plus tard, Larry Gagosian, le géant du marché de l'art contemporain, fera bronzette en famille au bord du bassin turquoise et la fille de Salma Hayek et de François-Henri Pinault ira jouer au *kid club* de l'hôtel, une grande tente dressée sur la pelouse du jardin Casanova [appelé ainsi car c'est là que le séducteur rôdait dans l'espoir de séduire les jeunes filles enfermées dans le couvent voisin des Zitelle].

MARTINI OU BELLINI ?

Depuis vingt-quatre heures, le personnel de l'hôtel se prépare au coup de feu de la saison estivale : l'inauguration de la biennale d'art contemporain. Signe que l'événement approche, une dizaine de yachts de grand luxe – surnommés ici « les fers à repasser » à cause de leur forme fuselée – sont amarrés devant la Pointe de la Douane, où François Pinault expose sa collection depuis 2009. Le milliardaire s'est installé avec son épouse dans la suite 63 du palais Vendramin (sorte de carré VIP du Cipriani, séparé du bâtiment principal par le jardin Casanova), un appartement de 115 m² à la vue imprenable sur l'entrée du Grand Canal et une partie du bassin de la place Saint-Marc. « On compte la rebaptiser "Pinault" mais, pour l'instant, la suite s'appelle Dogaressa (la femme du doge) », explique Umberto, le maître d'hôtel.

Umberto se dévoue corps et âme aux clients privilégiés du palais Vendramin depuis vingt ans. Ce petit bijou du XVe siècle, racheté en 1991 par le groupe Orient Express à la comtesse de Manchester, est la partie la plus confidentielle du Cipriani. « Vous savez, ce sont les journaux qui font les stars », chuchote Umberto en refermant les battants en bois d'un minuscule ascenseur pouvant à peine loger deux personnes de poids moyen. Un soir, Keith Richards a lâché femme et enfant pour partager une pizza « entre hommes » avec lui. Un autre jour, Umberto a apporté sa guitare à l'hôtel pour que son idole, Paul McCartney, appose sa signature dessus et ce dernier lui a interprété *Michelle*. Parmi tous ses souvenirs, il en est un qui émeut particulièrement le maître d'hôtel : c'est Lady Diana dans le rôle de Lady Diana : douce, fragile, timide. « Elle s'est assise là, se rappelle-t-il en désignant la dernière marche d'un petit escalier raide recouvert de moquette, elle a ôté ses chaussures et a lâché dans un soupir de soulagement : « Home at last ! » (Enfin à la maison.) Umberto satisfait à toutes sortes de demandes, des plus simples

THOMAS CHÊNE ; ABACAPRESS.COM ; LORENZO SANTINI / FILMMAGIC ; NICOLAS GENIN / ABACAPRESS.COM

(comme préparer des œufs au bacon pour le roi des Belges à l'insu de sa femme, qui lui prescrit un régime sans cholestérol) aux plus acrobatiques. Ainsi, quand l'épouse de Tom Hanks appelle : « J'ai des amis ce soir, tu peux m'organiser un apéritif ?
– Pour quelle heure ?
– Dans une demi-heure.
– Combien de personnes ?
– Une vingtaine. »
C'est comme ça qu'Umberto a préparé des Bellini pour Rania de Jordanie, Steven Spielberg et d'autres convives de marque. Au Cipriani, le Bellini revient régulièrement dans les conversations. Même le cocktail de maman Clooney n'a pas réussi à détrôner cette institution maison auquel nul ne peut – ni ne veut – échapper sauf cas d'allergie au jus de pêche blanche ou au prosecco. Une anecdote parmi un million : un soir, pendant le tournage de *Casino Royale,* Walter accueille Daniel Craig dans le bar avec un « Bonsoir, James Bond ! ». Auquel l'acteur rétorque du tac au tac : « Ce soir, je suis Daniel et je voudrais un Bellini. »

Le cocktail de maman Clooney n'a pas réussi à détrôner

LE FAMEUX BELLINI.

En réalité, ce cocktail mythique de la cité des Doges a été inventé par Giuseppe Cipriani au Harry's Bar, en 1948, soit dix ans avant que l'hôtel ne voie le jour. L'établissement, désormais classé « patrimoine national » par le gouvernement italien, est la première *success story* de Giuseppe Cipriani. Tout a commencé à la veille de la crise de 1929. À l'époque, barman à l'hôtel Europe, à Venise, il se lie d'amitié avec un client, Harry Pickering, un jeune Américain de Boston à qui il prête 10 000 lires pour payer son billet de retour. Deux ans plus tard, Pickering le rembourse 30 000 lires (ou 40 000, selon d'autres versions), pour le remercier de sa générosité. « Pourquoi n'ouvrirais-tu pas ton propre bar avec cette somme ? » suggère Pickering à Cipriani. Le 13 mai 1931, le Harry's Bar est inauguré sur le prolongement du quai de la place Saint-Marc en remplacement d'un vieux hangar à bateaux et s'impose très vite comme l'un des établissements les plus courus de la planète. Cette renommée, le Harry's Bar la doit aussi au carpaccio – inventé par Giuseppe Cipriani pour la comtesse Amalia Nani Mocenigo, à qui son docteur avait préconisé de la viande crue – mais surtout à ses clients illustres : Orson Welles, Charlie Chaplin, Truman Capote, Somerset Maugham, Barbara Hutton... Ernest Hemingway y fait référence dans *Au-delà du fleuve et sous les arbres* et y avait une table à son nom. L'écrivain était son ami, et comme il était très porté sur la bouteille, Giuseppe l'avait envoyé en « cure de désintox » sur l'île de Torcello, où sa fille, Carla, tenait la pension de famille Locanda Cipriani.

Profitons-en pour rétablir deux vérités à propos du Harry's Bar : le véritable carpaccio *Cipriani style* est dépourvu de câpres et ne baigne pas dans l'huile d'olive ; il est dressé avec une mayonnaise de sorte que la couleur du plat rappelle les tons rouge et crème des tableaux de Vittore Carpaccio, le peintre vénitien. D'autre part, c'est l'ami américain Harry Pickering qui a donné son nom au bar, pas Arrigo [« Harry » en italien], le fils de Giuseppe et actuel propriétaire.

Il faut se rendre à l'évidence. Sans la cuisine du Cipriani, il n'y aurait pas de mythe. « On prenait parfois Giuseppe pour un original mais c'était un précurseur, tranche Renato Piccolotto, le chef du Cipriani. Au moment où les grands hôtels proposaient de la gastronomie à la française, lui servait une cuisine simple de pêcheur et de paysan. » Piccolotto est arrivé en 1973, soit quinze ans après l'ouverture, mais il avait fait ses armes auprès du « vieux » (comme on l'appelle ici pour le distinguer de son petit-fils qui porte le même nom) à la villa Cipriani, alors propriété de Rupert Guinness. « Il faisait la pluie et le beau temps. Les menus se préparaient au gré de ses humeurs et des arrivages et personne ne se risquait à le contredire. On raconte que quelques jours après l'inauguration de l'hôtel, il est entré en cuisine en criant à tue-tête : « Préparez 30 risottos !
– Mais les clients ne sont pas encore là ! a protesté le cuistot.
– Fais ce que je te dis ! » lui a intimé Giuseppe.

Et au fur et à mesure que les convives arrivaient, il leur proposait : « Nous avons un délicieux risotto juste à point (d'habitude, il faut attendre au moins 30 minutes pour un risotto). Et les types commandaient. C'était ce qu'il avait prévu et ça fonctionnait, poursuit Piccolotto. C'était un grand vendeur. Il pouvait faire 110 couverts comme ça. Travailler avec un produit de qualité et peu d'ingrédients, toutes ces notions paraissent évidentes aujourd'hui, mais à l'époque, c'était innovant. »

Un pêcheur se souvient d'une anecdote encore plus pittoresque : lors d'une crue, dans les années 1960, l'eau aurait inondé le hall et les jardins de l'hôtel. En redescendant, elle a laissé derrière elle plein de petites crevettes dans les flaques. Qu'a fait Guiseppe ? Il s'est empressé de les donner à cuisiner.

Le maître appliquait au Cipriani les recettes qui triomphaient déjà au Harry's Bar : outre le fameux carpaccio, le filet de sole et ses artichauts juste poêlés avec une noisette de beurre, de la farine et un brin de persil ; les seiches à l'encre avec des harengs saurs marinés dans une sauce à base d'oignons braisés, de vinaigre, de pignons et de crevettes grises de Venise ; les *scampi alla Carlina*, un mélange de câpres et de tomates, baptisées en hommage à sa fille Carla, mariée à l'acteur Tinto Brass. Après quarante années au Cipriani, le chef ne cache pas une certaine lassitude quand il évoque ces plats historiques. « Heureusement, ce ne sont que cinq ou six classiques sur les vingt-cinq plats que propose le restaurant. » Mais les retirer de la carte reviendrait à détruire la légende du Cipriani.

LE DÉPART DU « VIEUX »

Pendant près de vingt ans, Giuseppe Cipriani mène de front la direction de l'hôtel et celle du Harry's Bar. En 1972, à 72 ans, il décide de lever le pied. Il quitte ses fonctions tout en conservant sa place au comité de direction. Trois ans plus tard, il cède ses 20 % de parts de l'hôtel aux sœurs Guinness et confie le management du Harry's Bar à son fils, Arrigo Cipriani. Les comtesses ne tardent pas à vendre. « Que vouliez-vous qu'elles fassent ? interroge Cecconi. Elles ne venaient plus, l'hôtel ne gagnait pas grand-chose et leurs fils ne comprenaient rien à ce métier. »

Et c'est là qu'Enzo Cecconi intervient. Il joue un rôle décisif dans la destinée du Cipriani. Parmi les clients réguliers, il y avait un homme d'affaires du nom de James Sherwood, devenu →

LE SOUCI DE L'ÉTIQUETTE

(1) Natale Rusconi, directeur de l'hôtel de 1977 à 2007, a quitté ses fonctions à l'âge de 81 ans. Ici en 1990. (2) Truman Capote, illustre client du Cipriani, en terrasse du Harry's Bar dans les années 1950. (3) Les acteurs américains Walter Matthau et Kim Novak dans les jardins de l'hôtel au début des années 1960.

↠ multimillionnaire à l'âge de 36 ans grâce au succès de sa société maritime Sea Containers, fondée en 1965. Sherwood se rêvait en hôtelier et en avait fait part à Cecconi. « Un jour de 1976, j'ai reçu un appel téléphonique de M. Cecconi me disant qu'Arrigo Cipriani, le fils de Giuseppe, était sur le point d'acheter l'hôtel, se souvient-il dans *Orient Express, A Personal Journey,* son autobiographie. Visiblement, Arrigo et Cecconi ne s'entendaient pas, et une dispute avait eu lieu la veille au soir entre eux, au cours de laquelle Arrigo lui disait en substance que la première chose qu'il ferait en reprenant l'établissement serait de le virer. La raison de ce coup de téléphone était de me proposer de racheter le Cipriani et par conséquent de sauver le poste de Cecconi. »

L'appel ne peut pas mieux tomber pour le patron de Sea Container, convaincu de l'importance stratégique de diversifier les activités de son entreprise. Alors que l'ensemble de l'industrie hôtelière italienne avait souffert des répercussions de la crise pétrolière de 1973, Sea Containers s'en était au contraire bien sortie. Évaluée à 95 millions de dollars cette année-là, la société pouvait aisément absorber le Cipriani. Arrigo étant déjà sur le coup, Sherwood doit agir vite. Il décide donc d'investir dans l'hôtel à titre personnel, sachant qu'il aurait toujours le temps de persuader ses associés plus tard de l'intégrer au groupe.

« Le jour suivant, j'ai appelé Colin Barther, un Anglais qui s'occupait des investissements européens des sœurs Guinness. Le prix de vente était de 1 million de livres, mais comprenait la villa Cipriani, à Asolo, qui ne m'intéressait pas. » Sherwood propose donc 800 000 livres pour le Cipriani uniquement. « Mon offre a dû arriver aux oreilles d'Arrigo qui s'est présenté au siège des affaires de la famille Guinness, à Londres, avec un chèque de 900 000 livres », poursuit Sherwood qui ajuste immédiatement son offre à celle d'Arrigo. Selon Sherwood, Arrigo aurait alors débarqué au siège de Guinness avec une valise de 100 000 livres en liquide pour gonfler la somme à 1 million de livres. Trop tard. Les avocats avaient déjà acté la vente en faveur de Sherwood. Cette acquisition va constituer la première pierre de son empire hôtelier, le groupe Orient Express. L'Américain, qui s'était mis en tête de relancer la légendaire route du Venise-Simplon-Orient-Express, rachète l'année d'après, à Monte Carlo, deux wagons de première classe ayant servi au décor au fameux film, d'après le roman d'Agatha Christie, pour acheminer les voyageurs jusqu'à son hôtel. À partir de ce jour de novembre 1976, Arrigo Cipriani et James Sherwood vont se livrer une bataille amère autour de la marque Cipriani. Vingt ans après

DAVID MONTGOMERY / GETTY IMAGES ; BLUE DES ARCHIVES / AGIP ; DR

cette vente, les hostilités reprennent entre les deux hommes. En 1996, l'homme d'affaires américain apprend qu'Arrigo et son fils Giuseppe ouvrent un Cipriani new-yorkais à Soho. Or, Sherwood a déposé la marque Cipriani en Italie et au sein de l'Union européenne. « Ce restaurant aurait pu s'appeler Harry Cipriani, Harry's Bar, Arrigo Cipriani ou tout ce qu'il voulait, mais pas seulement du nom Cipriani qui nous appartient », rétorque-t-il. Le père et le fils doivent se résigner à rebaptiser leur établissement Downtown Cipriani. En 2004, une ouverture sur Davies Street à Londres remettra de l'huile sur le feu. Le duo, sommé par un juge de verser un dédommagement de 8 millions de livres, se met en position d'insolvabilité. Malgré tout, les Cipriani ont créé l'immense empire que l'on connaît. Un succès qu'Arrigo attribue largement à l'esprit d'entreprise de son fils Giuseppe, comme le confirme François Dufour, l'éditeur des légendaires recettes du Harry's Bar (*L'Italie simplissime : Toutes les recettes et astuces du célèbre Harry's Bar de Venise* d'Arrigo Cipriani, éd. Play Bac, 2008).

TABLE RASE DU PASSÉ

À Venise, Cecconi n'a pas conservé son poste de directeur pour autant. En novembre 1977, il est remplacé par un autre géant de l'hôtellerie, Natale Rusconi, qui restera trente ans en place. Le « vieux » a continué de venir à l'hôtel pendant quelques mois. « Il s'installait au bar pour prendre son café vers 11 heures puis il se promenait dans les locaux et bavardait avec les uns et les autres, raconte Walter, le barman. Vers 13 heures, il repartait. Plein de choses avaient changé avec la nouvelle direction. À propos de la climatisation, il disait : "C'est une très mauvaise idée, il faut avoir chaud pour boire." Il n'était plus aux commandes, mais le Cipriani était toujours son bébé. »

Quand Giuseppe Cipriani s'est éteint, en 1980, cela faisait quatre ans qu'il avait lâché la direction de l'établissement devenu propriété du groupe Orient Express. Aujourd'hui, dans l'hôtel, aucune trace ne subsiste de l'ancien décor : ni photos aux murs ni livres ni mobilier, pas même le bar initial (une copie de celui du Harry's Bar). Les suites Lady Honor, Lady Patricia, Lady Brigid ont été entièrement redécorées, comme l'ensemble de l'établissement (parfois avec un goût douteux, comme la voûte de la salle du restaurant peinte à l'image de Saint-Marc). Les responsables de l'hôtel sont peu enclins à revenir sur le passé. Un employé confie qu'une partie de « l'ancien monde », stockée dans un hangar sur l'île de la Giudecca, aurait été inondée il y a des années. Tant de glamour englouti par les eaux de la lagune ? Le deuxième jour de notre visite, l'actuel directeur, Giampaolo Ottazzi, a accepté de montrer ce que l'on peut considérer comme la dernière relique subsistant de l'époque de Giuseppe : un livre d'or aux pages jaunies, avec des dessins, des dédicaces et des mots de remerciements signés de Sophia Loren, Vanessa Redgrave ou Cary Grant. Il s'ouvre sur un autographe à l'encre bleue empreint de nostalgie adressé à Giuseppe Cipriani : « J'ai fait trois fois le tour du monde, mais c'est ici que je voudrais rester. Mon amitié, Martine Carol, juin 1958. » □

EUDY WAKS / MODDS

COUP DE CHAPEAU

GUILLAUME GALLIENNE

Trouble dans le bon chic bon genre

Les Garçons et Guillaume, à table ! Sortie le 20 novembre 2013. *Yves Saint Laurent*, sortie le 8 janvier 2014.

Ceux qui ont vu des salles entières se soulever (rires en cascades et *standing ovation* interminables) lors des projections de *Garçons et Guillaume, à table !* au dernier Festival de Cannes savent que le premier film de Guillaume Gallienne sera probablement la traînée de poudre du box-office hivernal. Ce sociétaire de la Comédie-Française de 41 ans s'est toujours délecté de la langue des grands dramaturges sur scène. À la radio, il lit et dénude les textes majeurs de la littérature. Mais son péché mignon, ce sont les personnages féminins qu'il fait claquer en bouche comme personne. On se souvient de la directrice de casting snob et perpétuellement excédée qu'il incarnait dans ses programmes courts diffusés sur Canal + entre 2008 et 2010 (« Les bonus de Guillaume »). Jusqu'à sa propre mère, son chef-d'œuvre, clé de voûte de son film et du *one-man-show* qui l'a précédé : clope au bec, délicieusement dédaigneuse, toujours un gros mot au bout des lèvres avec cette assurance lasse, à la lisière du je-m'en-foutisme, propre à la grande bourgeoisie française. Du pur génie qui, de son aveu, lui a coûté assez cher en psychanalyse ! On retrouvera en 2014 cet infatigable transformiste dans la peau de Pierre Bergé. Il donnera, en effet, la réplique à son camarade de la Comédie-Française, Pierre Niney dans le film *Yves Saint Laurent* réalisé par Jalil Lespert. — CLÉLIA COHEN

Rupert Everett
sous l'objectif
de Karl Lagerfeld
à Paris, en juillet.

COUP DE CHAPEAU

RUPERT EVERETT

Né pour être Wilde

Depuis son premier portrait du comédien britannique en 1997, Karl Lagerfeld n'a jamais cessé de le photographier. Il était donc tout naturel que le couturier réalise la couverture de son dernier livre intitulé *Vanished Years*. « C'est beau », commente Rupert Everett sans hésiter. Cette nouvelle incursion dans le territoire de la mémoire fait suite à l'ouvrage qui a eu raison de son amitié avec Madonna en 2007, *Red Carpets and Other Banana Skins*. Cette fois, explique-t-il, sa réflexion a été nourrie avec « la pauvreté et le chômage », mots qu'il prononce avec le mélange de dérision et de sérieux qui sied à un homme ayant passé l'année à incarner Oscar Wilde au théâtre. Puis, avec un ton frisant l'ennui, il ajoute : « Écrire est plus difficile que jouer. » Ah oui, et pourquoi donc ? Il ne s'explique pas, laissant son interlocuteur se demander si ce silence relève d'une réserve toute british ou d'un simple désintérêt pour la question.

En juillet, Rupert Everett retrouve à Paris Karl Lagerfeld qui lui a demandé de jouer dans *The Return,* son dernier film pour Chanel. À l'écran, bien qu'il ait vieilli, l'acteur fait toujours craquer toutes ses fans. À la ville, il suffit qu'il le décide pour que son charme et son esprit séduisent tous les autres. Cette brûlante journée d'été aux environs de Paris, il s'agit de reconstituer le jour de 1954 où Coco Chanel a rouvert sa maison de couture, fermée pendant la guerre. Rupert Everett interprète le fringant journaliste auquel elle confie le récit d'un retour obtenu de haute lutte. C'est la première fois qu'il se retrouve devant la caméra depuis qu'il brûle les planches à Londres dans la pièce de David Hare, *The Judas Kiss* (donnée depuis septembre 2012). Oscar Wilde, qu'il incarne, sera aussi le sujet de son prochain film, qu'il écrit et dans lequel il jouera. Évidemment, Karl Lagerfeld a des connaissances encyclopédiques sur le sujet, ce qui provoque entre eux de vigoureux échanges à propos de l'auteur du *Portrait de Dorian Gray* lors des rares pauses du tournage. Ce film sur Oscar Wilde présage-t-il un retour de Rupert Everett à Hollywood ? De nouveau, il se montre évasif mais déclare avec une fierté enfantine : « 2014 sera l'année de mon film. » — RISTEÁRD KEATING

The Return, film de Karl Lagerfeld avec Rupert Everett, sera mis en ligne sur le site chanel.com le 10 décembre.

Les TRÈS CHERS FRÈRES *Zaoui*

Si vous n'êtes pas dans les affaires, vous n'avez probablement jamais entendu parler de Michael et Yoël Zaoui. Ces banquiers français ont pourtant été au cœur de toutes les grandes fusions depuis les années 1990, le plus souvent dans des camps opposés. Enfin réunis, les deux frères racontent à TIM BOUQUET deux décennies de guerre économique où se sont croisés Alcan, Sanofi, Mittal, Elf et d'autres monstres du capitalisme.

Les hostilités avaient commencé à la fin des années 1980. Pendant deux décennies, aucune multinationale européenne n'allait y échapper. Chacune devait avaler son concurrent pour croître, rafler de nouveaux marchés ou simplement sauver sa peau. Dans cette guerre sans merci, les financiers du Vieux Continent, habitués à des déjeuners aussi longs que leurs cigares, découvraient les méthodes des jeunes banquiers formés aux États-Unis qui se comportaient comme des boxeurs poids lourds sur un green de golf. Ils travaillaient sept jours sur sept, multipliaient les coups et menaient des combats épiques. Sur leurs conseils, Total Fina avala Elf (1999), Alcan ne fit qu'une bouchée de Péchiney (2003), Sanofi absorba Aventis (2004), Pinault-Printemps-Redoute mit la main sur Gucci (2004) et Mittal s'empara d'Arcelor (2006). À première vue, ces opérations historiques n'avaient aucun point commun, sinon la démesure des sommes engagées – 176 milliards de dollars au total. En réalité, deux frères aussi discrets que redoutables se trouvaient au cœur des transactions : Michael et Yoël Zaoui. Le premier dirigeait le département fusions et acquisitions de la banque Morgan Stanley en Europe, le second officiait chez sa rivale Goldman Sachs. Le *Financial Times* a un jour relevé avec ironie : « Il y a un bon moyen de sortir vainqueur d'une OPA compliquée : engager l'un des frères Zaoui. Mais quand la partie adverse a la même idée, le temps se gâte. »

Ils n'avaient jamais raconté leur histoire. Cela ne regardait personne et les banques américaines n'apprécient pas de voir leurs champions parader dans les médias. Tout juste avait-on pu lire dans la presse spécialisée que Michael avait perçu près de 15 millions d'euros de bonus pour ses résultats en 2006. Et que Yoël était devenu le premier banquier d'affaires européen à entrer au comité de direction de Goldman Sachs en 2008. Aujourd'hui, le contexte a changé : ↠

O' BROTHER !
Michael (à gauche) et Yoël Zaoui, photographiés pour *Vanity Fair* en septembre.

après plus de vingt ans de carrière au sommet, Michael et Yoël ont quitté leurs employeurs respectifs. Le milieu les croyait épuisés par deux décennies d'affrontements fratricides. Au mois de janvier 2013, ils ont annoncé la création de Zaoui & Co., une « boutique » de conseils en fusions et acquisitions. Pour la première fois, ils travaillent main dans la main. Avant, ils se croisaient à peine entre deux avions et attendaient leurs deux semaines de vacances estivales pour se retrouver. Désormais, ils s'arrangent pour tenir ensemble la plupart des réunions de clientèle. « Cela faisait un certain temps que les gens nous demandaient d'unir nos expériences », raconte Michael, l'aîné, 56 ans, physique de Ben Stiller et voix d'Al Pacino. Yoël, le cadet, 52 ans – dont vingt-quatre passés chez Goldman – confirme : « Je ressentais le besoin d'un nouveau défi. Il fallait seulement que je parte au bon moment, pas trop tôt mais pas trop tard non plus. »

Leurs bureaux sont situés à Londres dans le quartier d'affaires de Mayfair. Murs blancs, moquette grise double épaisseur, décoration minimale. Yoël est réputé pour sa maîtrise chirurgicale : il gère les questions techniques, juridiques et fiscales de chaque dossier. Son aîné est plus instinctif : il possède l'art de la guerre. « Qu'il soit en position défensive ou offensive, il sait à quel moment frapper, relève Pierre-Yves Chabert, associé du cabinet d'avocats Cleary Gottlieb Steen & Hamilton. Il frôle toujours la limite car il sait où elle se trouve. » Confidentialité oblige, les frères ne veulent pas révéler l'identité de leurs clients. Les initiés assurent cependant que Zaoui & Co. conseille déjà le géant de l'aluminium Alcan et la maison de couture de Tom Ford. « Nous pouvons seulement dire que nous travaillons avec plusieurs entreprises du CAC 40, mais aussi avec des grandes familles et des groupes étrangers », avouent-ils, refusant de commenter l'information du *Figaro* selon laquelle la famille Peugeot aurait fait appel à eux pour trouver un partenaire chinois. Auparavant, ils travaillaient rarement pour les mêmes entreprises. « En nous associant, nous avons presque doublé la taille de notre classeur de cartes de visite », assure Michael. Cela doit faire un sacré volume, s'amuse-t-on. « Les numéros tiennent quand même dans un smartphone », nuance Yoël. Avant d'ajouter : « Mais vous savez le plus important ? Désormais, aucun client ne redoutera plus de trouver mon frère dans le camp d'en face. »

C'est au Maroc que les deux garçons ont grandi, au tournant des années 1960. La famille Zaoui est originaire de Fès, l'un des berceaux de la civilisation arabe. Le grand-père était bijoutier dans le mellah, le quartier juif de la ville. Michael, qui s'est penché sur la généalogie de leurs aïeux, y retourne parfois pour se recueillir « au cimetière juif, dont les tombes sont impeccablement entretenues ». Les recherches ne sont pas évidentes, notamment à cause de l'absence d'état civil, mais il a mis la main sur une pièce rare : une copie du manifeste rédigé dans les années 1930 par son grand-père maternel, un propriétaire terrien, dans lequel il encourageait les juifs à apprendre l'arabe classique afin de mieux comprendre leurs voisins musulmans. « Je suis très fier de ce texte, confie Michael. Il fallait de la clairvoyance et du courage pour tenir ce genre de discours. »

Violette, la mère de Yoël et de Michael, était institutrice ; Charles, leur père, avait étudié le droit à Paris et servait comme haut fonctionnaire dans l'administration marocaine. À l'époque du protectorat français, il dirigeait la conservation foncière du royaume chérifien, le service chargé de percevoir les droits et taxes d'enregistrements. En 1964, il décroche un poste à Rome au sein du programme des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture, la FAO. La famille quitte le Maroc. Dans la ville éternelle, les enfants fréquentent le lycée français Chateaubriand, à 500 mètres de la Villa Borghèse. Ils en profitent pour apprendre l'italien – « notre deuxième langue avant l'anglais », précise Michael. En 1977, destination Paris : Charles est nommé à l'Unesco. Michael, qui pratique le piano et la guitare, se rêve en chef d'orchestre : « Quand nous vivions à Rome, se souvient-il, mon père m'emmenait écouter des concerts le dimanche au Vatican. » À 14 ans, il avait adressé une lettre de candidature au conservatoire pour suivre le cours de direction d'orchestre. « On m'a répondu que j'étais trop vieux », s'amuse-t-il avec le recul. Le jeune Yoël, lui, est fasciné par la médecine. Mais il a fait ses calculs : dix ans d'études pour devenir un grand chirurgien, c'est « trop long ».

CONFIDENTIALITÉ OBLIGE, LES DEUX FRÈRES NE VEULENT PAS RÉVÉLER L'IDENTITÉ DE LEURS CLIENTS.

UN .357 MAGNUM AU NOM DE MICHAEL

Sous leur apparence décontractée, les deux frères sont des bêtes à concours. Michael enchaîne Sciences-Po, un doctorat en droit et un MBA à Harvard ; Yoël réussit HEC (après une seule année de prépa), obtient un DEA de finance à l'université Paris-Dauphine puis un diplôme à Stanford. « Pendant mon MBA, nous n'étions que deux Français sur 360 étudiants, confie Yoël, aujourd'hui membre du comité consultatif de la prestigieuse université californienne. De nos jours, près d'un élève sur trois n'est pas Américain. » Leurs profils intéressent les banques new-yorkaises, qui commencent à nourrir des ambitions européennes. En 1986, Michael est embauché au département fusions et acquisitions de Morgan Stanley. Son cadet refuse un poste similaire après un stage pourtant concluant : il préfère rejoindre Goldman Sachs, la référence absolue, dont certains associés essaimeront plus tard dans les administrations Clinton, Bush et Obama. « Yoël et moi étions tombés d'accord : si on était chacun dans une banque, cela élargirait notre réseau de relations et de clients, se rappelle l'aîné. Nous étions loin d'imaginer la suite. » Ils découvrent

LUDOVIC / REA ; ARCHIVES PERSONNELLES

1

Zaoui brothers steel themselves for negotiating rivalry . . . again

By Lisa Saigol in London

One way to aid a win on a complicated takeover bid is to hire one of the Zaoui brothers. But it makes it harder when the opposition does the same.

Mittal Steel and Arcelor did just that when the steel companies went for two of Europe's biggest dealmakers to advise them on attack and defence.

Yoel Zaoui, recently promoted to head of investment banking in Europe at Goldman Sachs, acted for Mittal while his older brother Michael Zaoui, chairman of European M&A at Morgan Stanley, acted for the board of Arcelor.

The last time the brothers found themselves on opposite sides of the negotiating table was in 2003, when Michael won the mandate to advise Alcan, the Canadian aluminium maker, on its hostile bid for smaller French rival Pechiney.

Older brother: Michael Zaoui

which had retained Yoel.

On that deal, their usual roles of engagement were reversed, with Michael on attack and Yoel on defence.

But the brothers have also worked alongside each other on other deals in the past.

The first time was in 1999 when they were drafted in by Elf Aquitaine to defend the French oil group against a hostile takeover from Total Fina, its rival.

The union was a powerful one, resulting in the Zaouis devising the first "Pac-Man" defence in France, whereby a target turns on the bidder by making an offer.

Two years ago, Michael and Yoel repeated their double-act when they were recruited as defence advisers for Aventis, the French drugmaker, against a hostile takeover by rival Sanofi-Synthélabo.

Their first joint mandate was in 1994 when both Yoel and Michael defended Credito Romagnolo, an Italian bank, against a hostile bid from rival Credito Italiano (now UniCredito).

Born in Morocco, Michael, 48, and Yoel, 45, were educated in Rome. They completed their graduate degrees in the US. Michael opted for a masters degree from Harvard in Massachusetts while Yoel chose to attend Stanford University in California.

Their diverse backgrounds make them popular with clients and the two spend much of their time on French or Italian transactions.

But while their careers appear to be similar, their personalities are very different: Michael is often characterised as the more assertive, while Yoel is considered to be more intense with a direct approach.

However, they both greatly admire each other and even try to emulate each other's qualities.

But when it comes to year-end bonuses, they may be less collegiate. As it stands today, Morgan Stanley ranks second in the all-important M&A advisory league tables with 78 deals worth $510.9bn, according to Dealogic, the financial data provider, while Goldman ranks seventh with 56 deals worth $261.3bn.

2

3

DESTINS PARALLÈLES

(1) Dîner avec Vincent Bolloré, Michael Zaoui, Anne Meaux (PDG de l'agence Image Sept) et Michel Roussin (conseiller du président de EDF), lors de la cérémonie d'investiture du président de la Côte d'Ivoire, Alassane Ouattara, en 2011. (2) Yoël reçoit son MBA à Stanford en 1988. (3) Coupure de presse du *Financial Times* en 2006. (4) Remise du diplôme de Michael à Harvard, en 1983. (5) Coupure de presse du *Wall Street Journal* datant d'avril 2012, annonçant le départ de Yoël de chez Goldman Sachs. (6) Les deux frères sur une plage des Hamptons, au début de leur carrière américaine. (7) Conférence de Michael à Shanghai, en novembre 2003.

5

MONEY & INVESTING

Goldman Loses a Star

Co-Chief of M&A Set to Leave Firm DEALS & DEAL MAKERS C3

Cold Beveridge For Job Market

HEARD ON THE STREET C4

Wednesday, April 11, 2012 | C3

T JOURNAL.

GLOBAL FINANCE

DEALS & DEAL MAKERS

Goldman Loses a Rainmaker

Co-Chief of M&A Is Latest Senior Banker to Depart Firm

By Diana Cheresna

Yoel Zaoui, one of Goldman Sachs Group Inc.'s key mergers-and-acquisitions bankers, is stepping down in the latest high-level exit at the Wall Street powerhouse.

Goldman disclosed the departure of Mr. Zaoui, its global co-head of M&A, in an internal memo sent Tuesday by Chief Executive Lloyd Blankfein and President Gary Cohn. The London-based Mr. Zaoui, 53 years old, has been with Goldman for nearly 25 years.

According to a person familiar with the matter, Mr. Zaoui, a Moroccan-born French national, hasn't decided what he will do next, although he plans to keep working in the same field.

His current co-head, Gene Sykes, is expected to assume the

Goldman's Yoel Zaoui in 2008

exit played a key role in building Goldman's European franchise. He joined Goldman in 1988 as an associate in its M&A department in New York and became co-head of European M&A 11 years later. He was named head of European investment banking before assuming his current role last year.

In 2008, Mr. Zaoui was named to Goldman's management committee, the panel that runs the firm and currently has 29 members. He was the first European banker to join that group.

During Mr. Zaoui's career at the firm, Goldman established itself as the top player in the ever-shifting world of merger advisory. The business has taken on increased importance since the financial crisis, which spawned new regulations that will make it more difficult for firms like Goldman to make money in one of the best-known bankers in the City of London, follows the exit of a number of other senior deal makers from Goldman this year, including industrials banker George Mattson and Luca Peyrucci, who ran M&A for Northern Europe out of London.

A number of factors are behind the departures. Most investment bankers receive their bonuses around this time of year, which typically triggers a wave of resignations and defections to rivals. An especially large number of high-profile banker moves have taken place lately, including the defection of Bank of America Merrill Lynch's Andrea Orcel to UBS AG.

The recent volatility in financial markets has hit securities firms around the world hard, causing them to pare back pay and staffing levels.

coming talent, and the M&A group is one which Goldman is keen to continue replenishing. The bank will name a new set of partners at the end of this year.

Mr. Zaoui has worked on some landmark deals, including those that formed Sanofi SA

6

7

ENSEMBLE, C'EST TOUT
En janvier 2013, les frères Zaoui ont monté une société commune, Zaoui & Co., après deux décennies de batailles fratricides.

À LA FIN DES ANNÉES 1990, ILS ONT IMPORTÉ EN EUROPE LA STRATÉGIE DU PAC-MAN.

→ un monde où les jours n'ont pas de fin. « C'est un classique du milieu pour un junior, raconte Yoël. Vous rentrez chez vous au petit matin et vous demandez au taxi d'attendre dans la rue, le temps de prendre une douche avant de repartir au bureau. » En 1990, Michael se voit confier une première mission sensible : recapitaliser le groupe Colt. Minée par les grèves, l'entreprise vient de perdre un gros contrat : la fourniture de fusils d'assaut M16 à l'armée américaine. Après des semaines de négociations sans relâche, le jeune banquier parvient à constituer un improbable consortium qui associe le fonds de pension de l'État du Connecticut et une banque autrichienne. Les dirigeants de Colt ne savent pas comment le remercier : ils lui offrent un canon de .357 Magnum gravé à son nom. « Je l'ai encore, s'amuse Michael. J'avais même demandé le reste de l'arme ! » Plus tard, Yoël se fait remarquer avec le dossier Burndy, un fabricant de connecteurs électroniques : dans un secteur dominé par les Américains, il a l'audace de revendre l'entreprise au Français Framatome pour 244 millions d'euros. Les deux frères ont fait leurs preuves. Ils se retrouvent à Londres en 1990, envoyés par leurs banques respectives pour développer les activités européennes. Le club douillet des gentlemen financiers du Vieux Continent ne s'en remettra jamais.

Dans l'esprit de Yoël Zaoui, conclure un accord exige « patience, créativité, souplesse, fermeté et chance ». Mais il refuse de voir les OPA « comme un match de foot qui se finirait avec un gagnant et un perdant ». « Quel que soit le camp dans lequel vous vous trouvez, dit-il, vous devez avant tout maximiser la valeur pour les actionnaires. » Michael précise : « C'est un exercice d'équilibrisme. D'un côté, il faut inciter l'acheteur à relever son offre ; de l'autre, ne pas le faire fuir. Sinon, les actionnaires risquent de rester avec leurs titres sur les bras, mais à un cours bien inférieur à celui qui leur était proposé au début de l'OPA. »

À la fin des années 1990, les frères Zaoui importent en Europe une stratégie de défense qui a fait ses preuves outre-Atlantique : le Pac-Man, du nom du jeu vidéo où le personnage jaune doit gober les points un par un en échappant aux fantômes, jusqu'à ce qu'il retourne la situation et avale à son tour ses poursuivants. Dans cette course grandeur nature qu'est la grande guerre des OPA, ce sont les entreprises ciblées qui doivent s'efforcer de racheter le plus vite possible des concurrents pour se mettre à l'abri. Le 5 juillet 1999, Yoël s'apprête à décoller pour Paris lorsque son portable sonne. Au bout du fil, une voix lui dit : « Il faut que tu viennes immédiatement chez Elf. Le groupe est visé par un raid géant. » Il se souvient d'avoir poussé un grand « quoi ?! » « Et là, l'hôtesse de l'air m'a demandé d'éteindre mon téléphone. » Les semaines suivantes, il se retrouve au côté de Philippe Jaffré, le président

THOMAS LOHR

d'Elf, pour monter une contre-attaque. Histoire de se rassurer, ce dernier a également enrôlé Morgan Stanley. Pour une fois, les Zaoui sont du même côté. Entre Elf et Total, la partie d'échecs commence. Philippe Jaffré surprend le marché en proposant une fusion amicale avec ENI, le premier groupe pétrolier italien. Le ministre des finances français, Dominique Strauss-Kahn, ne veut rien savoir. Il appelle Jaffré pour l'avertir que le gouvernement ne tolérera aucun rapprochement avec des compagnies étrangères. Thierry Desmarest, le PDG de Total Fina, a été plus rusé : en pleine cohabitation, ce polytechnicien proche de Jacques Chirac a eu l'intelligence d'exposer son projet d'OPA à Dominique Strauss-Kahn et au premier ministre Lionel Jospin. « Desmarest jouit de tout le soutien du gouvernement français », résume le *New York Times*. Après des journées de réflexion, les frères convainquent Jaffré de passer à la méthode Pac-Man. Le groupe Elf était la proie : il propose soudain de racheter son prédateur. « Le coup était audacieux, admet Yoël. Mais la clé du Pac-Man, c'est de créer un choc et une différence par rapport à la première offre. » Après deux mois de bataille, Elf cède finalement devant Total. Les Zaoui sont dans le camp des vaincus ; ils ne sont toutefois pas mécontents du résultat : « Total a dû verser 48 milliards d'euros pour racheter Elf, soit 12 % de plus que son offre initiale. Du point de vue des actionnaires, c'était donc un bon accord. » Interrogés sur la pertinence des interventions politiques dans ces affrontements, ils se contentent de dire : « Dans tous les cas, nous donnons la priorité aux exigences du marché. Même si la volonté politique joue parfois un rôle important. »

MITTAL DÉVORE ARCELOR

Fin décembre 2005. Lakshmi Mittal, le magnat indien de l'acier, propose à Guy Dollé, le PDG d'Arcelor, un rapprochement « amical ». Devant le refus de Dollé, Mittal lance une OPA à 18,6 milliards d'euros le 13 janvier 2006. « Dès que Lakshmi a su qu'il ne pourrait y avoir de terrain d'entente avec Arcelor, il m'a dit : "Bouclons cette affaire", se rappelle Yoël. C'est l'homme le plus rapide et le plus déterminé que j'aie rencontré. Mon rôle était de m'assurer que tout était bien préparé pour pouvoir le suivre. » De fait, le dossier est complexe. La bataille se déroule dans plusieurs pays, dotés d'organisations judiciaires et de réglementations différentes. À la moindre offre, il faut produire un document de plusieurs centaines de pages. « Mais une fois qu'on a pris la décision d'y aller, ajoute Yoël, il n'y a aucune raison de se retenir. »

De son côté, Arcelor se comporte comme n'importe quel groupe sous le choc : la direction convoque une flopée de banquiers, d'avocats et de lobbyistes chargés d'organiser la défense. Au Luxembourg, le siège se transforme en « ruche culbutée par un camion », selon l'expression de Pierre Servan-Schreiber, associé du cabinet d'avocats Skadden Arps et principal conseil d'Arcelor. Michael Zaoui arrive après ses camarades de BNP Paribas, de Merrill Lynch et de Deutsche Bank. Il s'adresse directement au président du conseil d'administration, Joseph Kinsch, un homme réputé pour ses répliques glaçantes. « Vous allez avoir besoin de moi et je vais vous expliquer pourquoi », lance le financier en étalant six feuillets A4 sur la table. Sur chaque page, un graphique représente la valorisation des entreprises qu'il a défendues dans le passé. ↠

AFP ; THE GALLERY COLLECTION / CORBIS ; LUDOVIC / REA ; HISTORICAL PICTURE ARCHIVE / CORBIS ; PHOTOPQR / LE PROGRES / MAXPPP ; DOUG PETERS, MATTHIAS BALK ; VIM ; NICOLAS GOUHIER ; AWAIS ; JÉRÔME DOMINÉ ; NICOLAS BRIQUET / ABACA

FRANGINS MALGRÉ EUX

UN FAUTEUIL POUR DEUX

« Nul ami tel qu'un frère, nul ennemi comme un frère », dit un proverbe indien. Illustration en huit cas célèbres.

ABEL & CAÏN
Les plus originels

Ils se sont affrontés pour l'amour de Dieu le Père. Caïn, en commettant le premier meurtre de l'histoire pour une sale affaire d'offrande, a influencé tous les manuels parentaux sur la douloureuse question de la « préférence ».

HENRI & RENÉ PROGLIO
Les plus monozygotes

Ils se ressemblent à s'y méprendre. Henri fait des étincelles en tant que président d'EDF, quand René, son jumeau, jongle avec l'immatériel le plus absolu : la finance. Il dirige la filiale française de la banque Morgan Stanley depuis 2009.

BERNARD & JEAN-LOUIS DEBRÉ
Les plus héritiers

Ces deux garçons ont réussi à respecter la tradition familiale : Bernard, médecin, a beaucoup pris du grand-père Robert, célèbre pédiatre. Quant à Jean-Louis, il s'est montré à la hauteur de leur père Michel, ancien ministre. Il est à la tête du Conseil constitutionnel.

ANDY & LANA WACHOWSKI
Les plus transgenres

Depuis « Matrix », ils forment le duo de réalisateurs le plus barré du cinéma. Après avoir joué avec la réalité dans ses films, Laurence a également transformé son corps en devenant la jolie « Lana » au cours des années 2000.

DAVID & BERNARD GUETTA
Les plus cacophoniques

L'un (David) produit, « compose » ou mixe de l'électro à travers le monde (voir notre dossier des « 50 influents » page 102), quand l'autre (Bernard) remixe l'actualité du grand monde géopolitique, tous les matins sur France Inter.

NICOLAS & SEBASTIEN DEMORAND
Les plus cross-media

Les deux œuvrent dans le journalisme : Nicolas est l'actuel président du conseil de surveillance de *Libération*, tandis que Sébastien, critique culinaire, officie depuis 2010 comme aboyeur à la diction sa-cca-dée dans l'émission « MasterChef ».

NOEL & LIAM GALLAGHER
Les plus déchirés

Entre eux c'est « je t'aime, moi non plus ». Les frères pétards de la britpop se sont séparés lors du festival Rock en Seine de 2009, après une castagne légendaire. Liam, dernièrement : « J'emmerde Oasis et j'emmerde Noel Gallagher. »

OLIVIER & PATRICK POIVRE D'ARVOR
Les plus fusionnels

Ils s'adorent tellement qu'ils publient des livres ensemble. Olivier dirige France Culture, tandis que l'ex « icône électroménagère » (son expression) anime un débat hebdomadaire sur LCP.

« M. Zaoui, lui répond Joseph Kinsch en expirant la fumée de sa cigarette par le nez. Sachez que le groupe Arcelor n'est pas à vendre.
– Se contenter de dire "non" constitue rarement une défense gagnante, réplique Michael Zaoui. Je vous l'accorde, ce fut ma réaction lorsque je me suis battu pour la Société générale contre la BNP en 1999. Mais il vaut mieux élaborer une contre-offre attractive. » Après un silence, il conclut : « M. le président, il vous faut quelqu'un qui soit capable d'analyser les choix proposés par les autres banques d'investissement, quelqu'un qui puisse vous dire si ces options se tiennent ou non, s'il est possible de les améliorer, ce qu'elles valent par rapport à l'offre de Mittal, et comment le pousser à proposer davantage. » Il est engagé. Voici les frères Zaoui face-à-face. Après des semaines de négociations, Arcelor tente un coup fumeux : Kinsch propose une association avec le sidérurgiste russe Severstal pour échapper à Mittal. Mais en face, Yoël n'a pas dit son dernier mot. Il écrit aux actionnaires d'Arcelor pour leur proposer de choisir entre l'offre du Russe et celle de l'Indien. « À vous de voir quelle est la plus avantageuse », leur dit-il en substance. C'est la panique chez Arcelor : la direction comprend que la fusion avec le Russe ne se fera jamais sans remous au sein de l'actionnariat. Yoël a obtenu ce qu'il voulait. Mittal finira par dévorer Arcelor.

HAUTES SPHÈRES

(1) L'immeuble de Goldman Sachs à New York où a commencé Yoël Zaoui. (2) Le siège new-yorkais de Morgan Stanley, banque d'investissements dont Michael a dirigé le département fusions et acquisitions en Europe.

1

« SI ON VEUT ÊTRE AU PREMIER PLAN, IL FAUT ÊTRE DANS LES GRANDS COMBATS. »

Michael Zaoui

Michael n'en garde aucune amertume. Dans sa logique, le groupe indien a été obligé de proposer 25,4 milliards d'euros, au lieu des 18,6 milliards prévus au début. Comme l'a fait remarquer Lakshmi Mittal après coup à John Mack, le tout-puissant président de Morgan Stanley : « Votre type m'a coûté beaucoup d'argent. » « J'aurais adoré être général, confie Michael, passionné par l'histoire militaire. Si on veut être au premier plan, il faut être dans les grands combats. »

LEUR MÈRE GARDE LE SECRET

Comment fait-on pour affronter son propre frère ? Retient-on ses coups ou essaie-t-on d'en finir au plus vite ? Quand on les interroge sur ces sujets, les Zaoui hésitent avant de réagir. Ils n'ont pas le goût de l'introspection. Pour commencer, ils expliquent que « ces grandes batailles répondent à une sorte de chorégraphie obligée ». Que la compétition est « d'ordre professionnel, pas personnel ». Ou que « personne ne meurt dans ces combats ; une fois les transactions bouclées, il ne subsiste aucune animosité envers qui que ce soit, encore moins entre frères ». Puis ils consentent à entrer dans le détail : au début de leur carrière, ils s'étaient promis de ne jamais s'opposer dans une OPA. Ils ne s'imaginent surtout pas en Abel et Caïn de la haute finance. Le jour où Alcan (conseillé par Michael) s'est attaqué à Péchiney (aidé par Yoël), la guerre de l'aluminium a remis en cause leur pacte. Ils en ont parlé et décidé de faire une exception. Une seule, pensaient-ils. Puis tout a recommencé avec la bataille de l'acier, Mittal contre Arcelor.

2

DANIEL BARRY / REDUX / REA ; RICHARD B. LEVINE / PHOTOSHOT / MAXPPP

Cette fois-là, ils ont dû se rendre à l'évidence : rien ne pourrait continuer comme avant. Il fallait établir une nouvelle règle pour respecter le principe de confidentialité. Pendant les luttes boursières, ils ne se parleraient plus que par l'intermédiaire de leur mère, Violette, âgée de 79 ans. Et encore : cette dernière n'aurait pas le droit de dire à l'un à quel endroit se trouvait l'autre. « Cela risquait de communiquer un renseignement utile à la partie adverse, et là-dessus, il faut toujours rester prudent, précise Michael. Lorsque je demandais à notre mère si elle avait vu Yoël, elle se contentait de répondre : "Il va bien", sans rien ajouter. » Yoël confirme : « Nous n'avions pas le choix. Dans notre métier, tout, absolument tout, repose sur l'intégrité et la réputation. Si un mot vous échappe, vous pouvez détruire en un instant ce que vous avez construit en vingt ans. »

Au paroxysme du combat entre Mittal et Arcelor, Michael et Yoël ont cependant dû mettre toutes les règles entre parenthèses : leur père, Charles, avait été foudroyé par une crise cardiaque. Michael lui avait parlé quelques instants plus tôt. Dans la tradition juive, les sept jours qui suivent la mort sont réservés au deuil. « Il était si important dans nos vies à tous. Ce jour-là, rien d'autre ne comptait. » Les deux frères ont passé la semaine au domicile de leur mère, coupés du monde, au côté du troisième frère, Dan. Après avoir monté plusieurs entreprises dans les produits cosmétiques et l'optique, ce dernier mène une vie discrète à Paris. « Nous sommes très proches de lui, insiste Michael. S'il estime que nous avons commis une erreur ou pris la mauvaise direction, il nous le dit. » Michael et Yoël sont tout aussi discrets au sujet de leurs enfants, un fils et une fille chacun, scolarisés à Londres. « On ne sait pas dans quel domaine ils voudront travailler, mais on fait tout pour leur transmettre le goût de l'effort. »

Pendant son temps libre, Yoël fait du jogging, de la gym et voyage en famille, de préférence en Corse ou aux Maldives. Michael, lui, se passionne pour l'art contemporain, les havanes (avec une préférence pour les Hoyo de Monterrey) et la musique classique : il siège notamment au conseil administration de la Serpentine Gallery de Londres et d'une salle de concerts à South Bank. Il possède une collection d'art. « Collectionner est un bien grand mot », relativise-t-il en citant quand même une eau-forte de Picasso de la « suite Vollard » et des toiles vénitiennes du XVIe siècle – « Mais je ne peux hélas pas acheter tout ce que j'aime. » Il a aussi la réputation d'apprécier les belles voitures. Lors d'un récent dîner organisé par Morgan Stanley, on l'a vu accroché à son portable pour négocier l'achat d'une Ferrari. Son voisin de table a fini par lui faire une remarque. La réplique a fusé : « La question, ce n'est pas la Ferrari. C'est d'obtenir le meilleur prix. » □

CAPMAN / SIPA

COUP DE CHAPEAU

RENÉE FLEMING

La voix du plaisir

La soprano Renée Fleming a notamment repris Arcade Fire sur son album *Dark Hope*, en 2010.

Du chef Georg Solti – qui trouvait que sa voix était la plus belle qu'il ait entendue depuis celle de Renata Tebaldi – à Henri Dutilleux qui composa pour elle *Le Temps l'horloge*, Renée Fleming a été la soprano la plus aimée de ces vingt dernières années. À juste titre, car cette élève d'Elisabeth Schwarzkopf est une musicienne d'une rigueur exemplaire, dont l'intonation parfaite fait merveille dans Mozart et Richard Strauss. Mais c'est également une diva populaire qui n'a pas hésité à passer dans l'émission enfantine « 1, rue Sésame » ou à reprendre Muse et Arcade Fire sur son album pop *Dark Hope*. En 2012, Barack Obama l'a décorée de la médaille nationale des arts, lors d'une cérémonie à Washington où on la voit souvent depuis qu'elle a épousé, en secondes noces, Timothy Jessell, un avocat d'affaires qui y travaille. Elle ne se produira pas en France cette année, mais on pourra la retrouver dans *Rusalka* de Dvorak, l'un de ses rôles fétiches, sur la scène du Metropolitan Opera de New York, et en direct le samedi 8 février 2014, à 18 h 55, dans les 130 salles de cinéma du réseau Pathé Live qui retransmettront la représentation. En attendant, la sirène au médium crémeux et aux aigus flamboyants, a concocté *Guilty Pleasures*, une collection de mélodies délectables pour plonger dans l'automne. Que ce soit avec l'érotique *Phydilé* sur un poème de Leconte de Lisle, l'air d'*Ondine* de Tchaïkovski ou encore « Sous le dôme épais », le tube de *Lakmé*, la chanteuse polyglotte et ardente francophile continue d'envoûter et de ravir ses admirateurs. – ÉRIC DAHAN

COMBINAISON **LANVIN**
BROCHE CROCODILE EN OR, DIAMANTS JAUNES ET ÉMERAUDES DE FORME NAVETTE, COMMANDE DE 1975 **CARTIER PARIS**

Croqueuse de DIAMANTS

Fugueuse, demi-mondaine, directrice artistique…
Des années 1920 aux années 1970, Jeanne Toussaint a consacré sa vie au célèbre joaillier de la rue de la Paix. À l'occasion de l'exposition « Cartier, le style et l'histoire », au Grand Palais, SYLVIE YEU revient sur son destin romanesque. Et sur son allure si personnelle incarnée ici par la très chic Lucie de la Falaise.

PHOTOGRAPHIE **MACIEK KOBIELSKI**
STYLISME **BELÉN CASADEVALL** CONCEPTION **VIRGINIE MOUZAT**

MANTEAU GIORGIO ARMANI
VESTE ET PANTALON DIOR
BOUCLES D'OREILLES GIVENCHY
PAR RICCARDO TISCI
SANDALES CHRISTIAN LOUBOUTIN

Son histoire n'est pas très éloignée de celle de Gabrielle Chanel, son aînée de quatre ans. Mais si le nom de la couturière est célèbre dans le monde entier, celui de Jeanne Toussaint est pour ainsi dire inconnu du grand public. La première a imposé sa griffe, la seconde a œuvré au service d'un style. Sa vie commence à la façon d'un roman populaire, en Belgique, en 1887. Sa mère est une dentellière hors pair ; son père vend la production de sa femme par monts et par vaux ; Jeanne et Charlotte, sa grande sœur adorée, sont inscrites dans une institution religieuse à Bruxelles. Puis tout vole en éclats : le père, gravement malade, doit remiser sa carriole ; la mère tombe sous la coupe d'un Allemand qui abuse des jeunes filles. De Charlotte d'abord, qui s'enfuit à Paris. Puis de Jeanne à 13 ans. Stéphanie des Horts, dans *La Panthère* (JC Lattès, 2010) raconte ce drame décisif dans le destin de Jeanne Toussaint et la façon dont elle sera sauvée par un beau garçon. Le comte Pierre de Quinsonas, en rupture de ban avec l'armée française, mène une vie insouciante à Bruxelles en attendant que la situation s'arrange. Il lui promet de l'épouser, renonce sous la pression de sa famille – un schéma qui se reproduira plusieurs fois dans la vie de Jeanne Toussaint –, mais il l'emmène quand même à Paris, l'y installe et lui offre ses premiers bijoux – signés Cartier. Elle a 16 ans et déjà du goût.

Paris, 1903. Le siècle est tout neuf. Et pas que le siècle : le téléphone, l'éclairage électrique, la vitesse, les transports motorisés, la médecine moderne... Plus rien ne sera comme avant. Jeanne a retrouvé sa sœur Charlotte qui mène grand train dans un hôtel particulier du boulevard Malesherbes. Cette dernière l'introduit dans un monde où les « cocottes », couvertes de joyaux par leurs généreux protecteurs, fréquentent les artistes (Jeanne sera croquée par Paul Helleu, Adrien Drian et Boldini), découvrent les Ballets russes de Diaghilev (1907), exhibent chez Maxim's leurs toilettes Worth et Vionnet. Jeanne Toussaint obtient un succès fou avec ces sacs qu'elle brode de fleurs et orne de perles, de pampilles et de chaînes. Même son amie Coco Chanel, qui a pourtant la dent dure, lui reconnaît un style indéniable. Sa vie sentimentale est plus chaotique. Paradoxe de cette époque qui hésite encore entre l'ancien monde et le nouveau, les femmes comme Jeanne, Charlotte ou Coco évoluent dans une société qui les célèbre mais où elles ne sont pas « reçues ». Pas reçues et donc pas épousées.

Lorsque la jeune femme rencontre Louis Cartier avant la Première Guerre mondiale, c'est un véritable cliché pour midinette : pas encore 40 ans, beau, riche, cultivé et... libre (il vient de divorcer de la petite-fille Worth). Il a pris ses fonctions en 1898 dans la maison fondée en 1847 par son grand-père, au moment de son installation rue de la Paix. Immédiatement, il s'emploie à rendre le style Cartier singulier en intégrant un studio de création à l'entreprise. C'est lui qui va imposer le platine, un métal plus dur que l'or et que l'argent, difficile à travailler, mais qui allège les bijoux, au propre comme au figuré, et autorise une souplesse et une fluidité inégalées. C'est à lui encore que l'on doit l'invention de la montre de poignet en 1904, un modèle créé pour son ami l'aviateur Alberto Santos-Dumont. En une dizaine d'années, sous son impulsion et celle de ses deux frères cadets, Cartier devient le plus grand joaillier du monde, fournisseur officiel de nombreuses cours d'Europe, sans compter les maharadjahs.

LOUIS CARTIER EST SÉDUIT

par son goût, son charme piquant et sa coupe à la garçonne...

Louis Cartier est doublement séduit par Jeanne. Par son charme piquant, sa coupe à la garçonne et par son goût incontestable dont il pressent le potentiel. Il ne se trompe pas : quelques années plus tard, on parlera du « goût Toussaint », un style qui fait cohabiter le classicisme d'une tenue bleu marine et l'extravagance de bottes rouges rehaussées de pierres précieuses (un cadeau de Louis). Mais on n'en est pas encore là. La jeune femme vit alors avec Pierre Hély d'Oissel qui l'installe rue des Belles-Feuilles, à Passy. La famille de ce baron fait, elle aussi, pression pour qu'il renonce à convoler. Il passera outre... en 1954, une éternité plus tard. Elle deviendra baronne Hély d'Oissel. Entre-temps, il y aura l'amour impossible avec Louis Cartier. Pierre Rainero, →

VESTE **GIVENCHY** PAR RICCARDO TISCI
CHAPEAU **MAISON MICHEL**
PENDANTS D'OREILLES TIGRE EN OR, DIAMANTS TAILLE BRILLANT, ÉMERAUDES ET ONYX, COMMANDE SPÉCIALE DE 1961 ET BRACELET TIGRE EN OR, DIAMANTS JONQUILLE TAILLE BRILLANT, ÉMERAUDES ET ONYX, 1967 **CARTIER PARIS**

directeur du style, de l'image et du patrimoine du joaillier, le reconnaît : « On n'a pas d'éléments écrits, mais ce qu'on dit, c'est que Louis voulait l'épouser et que la famille s'y est opposée, craignant que la réputation de Jeanne n'entache celle de la maison. »

UN ROSSIGNOL EN CAGE

Heureusement, Louis Cartier ne renonce pas à faire travailler la jeune femme et l'impose dans le comité de création qu'il préside. Les premières années, il lui confie le département « sacs, accessoires et objets », mais il compte déjà sur son fameux œil pour intervenir sur la joaillerie et, de fait, « on sent très vite son influence sur la production, note Pierre Rainero, notamment l'inspiration indienne. » Lorsqu'en 1933, fatigué, Louis Cartier quitte l'entreprise familiale pour s'installer à Budapest auprès de son épouse, une aristocrate hongroise avec qui il s'est remarié en 1924, c'est Jeanne Toussaint, formée avec tant d'amour, qu'il choisit pour lui succéder. « Il est dans l'intérêt évident de la société de lui donner la direction artistique en mon absence », écrit-il alors à son gendre René Révillon, comme le rapporte Pierre Rainero dans son article sur Jeanne Toussaint pour le catalogue de l'exposition.

Arrêtée par la Gestapo, la Panthère sera libérée

GRÂCE À SON AMIE COCO CHANEL.

Femme libre et téméraire, Jeanne Toussaint restera fidèle au poste, même pendant la guerre. En 1941, elle place dans les vitrines de la rue de la Paix un rossignol en lapis-lazuli, corail et saphir, emprisonné dans une cage en or, symbole de la France occupée. Cette provocation lui vaut d'être arrêtée par la Gestapo. Elle sera libérée, dit-on, grâce à l'intervention de Coco Chanel. La fameuse panthère dont elle décorait ses modèles depuis son arrivée chez Cartier – étuis à cigarettes, vanity-case, poudrier... – était son emblème. Et lui avait valu son surnom. Après la création du clip en or jaune émaillé acquis par la duchesse de Windsor en 1948, l'animal deviendra celui des *socialites* les plus en vue, artistes ou milliardaires : Barbara Hutton, María Félix, Daisy Fellowes... La féline avait gagné. □

« Cartier : le style et l'histoire », salon d'honneur du Grand Palais, du 4 décembre 2013 au 16 février 2014.

CAFTAN **ELIE SAAB**
LUNETTES DE SOLEIL **CHANEL**
COLLIER SERPENT EN PLATINE, OR BLANC ET OR JAUNE, DIAMANTS TAILLE BRILLANT ET BAGUETTE, ÉMERAUDES DE FORME POIRE ET ÉMAIL, COMMANDE SPÉCIALE DE 1968 **CARTIER PARIS**

À GAUCHE : ROBE, LUNETTES DE SOLEIL ET BOUCLES D'OREILLES **CHANEL**
GANTS **MAISON CAUSSE**
CI-CONTRE : VESTE EN FOURRURE ET PANTALON **CÉLINE**
SANDALES **CHRISTIAN LOUBOUTIN**
CRÉOLES EN OR FILETÉ TRESSÉ ET SAPHIRS, ÉMERAUDES ET RUBIS RONDS FACETTÉS, COMMANDE DE 1964, ET BAGUE BOULE EN OR GODRONNÉ, PLATINE, DIAMANTS TAILLE BRILLANT ET BOULES DE RUBIS, CRÉÉE EN 1935 **CARTIER PARIS**

BLOUSON, CHEMISE ET JUPE PRADA
BRACELET DAUPHIN EN OR GRAVÉ, DIAMANTS TAILLE BRILLANT ET ÉMERAUDES DE FORME POIRE, COMMANDE DE 1969
CARTIER PARIS

COIFFURE : SÉBASTIEN RICHARD
MAQUILLAGE : JURGEN BRAUN
MANUCURE : CHARLÈNE COQUARD

GABIN *à Hollywood*

LOVERS

À Los Angeles, Jean Gabin et Marlène Dietrich sur le plateau du film *The Impostor*, en mars 1943.

Sous l'Occupation, la « gueule d'amour » du cinéma français s'exile à Hollywood. Présenté comme la nouvelle sensation de l'usine à rêves, choyé, adulé, l'acteur passe des bras de Ginger Rogers à ceux de Marlène Dietrich. Pourtant, Gabin déprime, raconte ADRIEN GOMBEAUD. Le mal du pays le tenaille et il ne rêve que de Normandie.

RUE DES ARCHIVES / BCA. COLORISATION ARCIEL GRAPHIC

ACTEUR STUDIEUX
Ci-dessus, Marlène Dietrich et Jean Gabin à New York, en 1943. À droite, Gabin apprenant l'anglais avec son coach, sur le plateau du film *Moontide*, en 1942.

Imaginez l'instant en noir et blanc. Par un jour d'octobre 1940, seul sur le quai de la gare de Marseille-Saint-Charles, Jean Gabin regarde un train qui s'en va. Quittant le pays occupé, Michèle Morgan part pour Barcelone, d'où elle rejoindra le Portugal puis les États-Unis. Tous deux ont passé ces deux derniers jours à Cannes, tendre épilogue d'un amour déjà lointain. Soudain, la star de *Pépé le Moko*, de *La Grande Illusion,* de *La Bête humaine* et du *Quai des brumes* se sent abandonnée. Avec Morgan s'effacent ces fabuleuses années 1930 dont il a été le roi. Balayé par la guerre, la défaite et l'Occupation, ce temps ne reviendra jamais. À 36 ans, l'acteur se rend à l'évidence : son avenir n'est plus chez lui. Aussitôt, il poste une lettre que l'actrice trouvera à son hôtel new-yorkais dès son arrivée. Il va tout faire pour la rejoindre. Il envoie ensuite un câble à son ami le producteur André Daven, installé à Los Angeles, pour le prier de préparer sa venue. Enfin, Jean Gabin rassemble ses affaires et gagne Vichy pour obtenir une autorisation de quitter le territoire. Ici s'ouvre l'une des pages les plus secrètes de son histoire : à Hollywood, il tournera deux films mineurs, tout en vivant une passion avec Marlène Dietrich. Et c'est en uniforme militaire qu'il retrouvera la France en 1944.

Sur le point de partir, Gabin se faisait du souci : pourrait-il emporter son vélo de course ? Jean Masson, directeur de la radio à Vichy, a rapporté au biographe André Brunelin cette remarque du comédien : « Avec toutes leurs bagnoles, moi, tu comprends, sur mon vélo, je serai peinard. » Aujourd'hui encore, nul ne sait s'il a passé la frontière espagnole légalement en février 1941. À Barcelone, il obtient son visa auprès du consulat américain, puis il traverse l'Espagne avant de gagner Lisbonne où il embarque pour New York à bord de l'*Exeter*. Face à la statue de la Liberté, ce qu'il a à déclarer sidère les douaniers : Jean Montcorgé, dit Gabin, ne s'est effectivement séparé ni de son vélo ni de son accordéon !

Dans sa maison de Normandie, Florence Montcorgé arbore le regard clair de son père, un air bougon et tendre à la fois. Elle confirme que Gabin parlait peu de son séjour aux États-Unis,

« Son anglais est encore hésitant mais avec Ginger [Rogers], IL SE DÉFEND FORT BIEN. »

Michèle Morgan
(actrice exilée aux États-Unis en 1941)

comme il évoquait peu son passé en général. Cependant, au fil de la conversation se dessine une incompatibilité presque comique entre le Français et l'Amérique : « Mon père adorait lorsqu'il faisait gris. Surtout s'il pleuvait un petit peu. Le léger crachin. Alors vous pensez, la Californie ! » Il n'a jamais fait part d'un quelconque émerveillement devant les palmiers et les avenues gigantesques qui plongent droit dans les vagues du Pacifique. Parmi les idoles de son enfance, il cite pourtant l'acteur Tom Mix. Il avoue aussi son admiration pour Spencer Tracy. Aux yeux de ses concitoyens, Gabin incarne l'équivalent français des stars d'outre-Atlantique. À la sortie du *Quai des Brumes*, en mai 1938, le critique du *Canard enchaîné,* Michel Duran, écrit : « Pour avoir un Jean Gabin là-bas, il faudrait que [George] Bancroft fasse un enfant à James Cagney. Un acteur français qui vaut à lui seul deux vedettes américaines, c'est un cas unique. » En 1933, dans *Le Tunnel,* Gabin a même campé un ingénieur américain qui parvient à creuser un souterrain entre les États-Unis et l'Europe pour y faire circuler des trains et réunir les peuples !

Des contacts ont été noués avec les studios au cours des années 1930 et Gabin a signé un premier contrat en 1937 avec la Fox, sans prendre le temps de l'honorer. Mais, en pleine guerre, l'acteur intéresse moins les producteurs américains : après l'invasion allemande, Hollywood n'a plus accès aux salles européennes et donc au public de Jean Gabin. L'industrie se crispe et se replie sur ses valeurs locales. Gabin est néanmoins bien accueilli, la presse professionnelle signale l'arrivée de la star de *La Grande Illusion.* La gazette de potins cinématographiques de l'époque, *Photoplay,* publie un portrait de quatre pages sous le titre « Escaped from the Nazis ». Ponctué d'instants de bravoure, l'article ressemble au premier scénario hollywoodien de Jean Gabin. Il est illustré d'un dessin spectaculaire où le « Spencer Tracy français » apparaît devant un village en feu, un enfant dans les bras ! Au premier paragraphe, un nazi digne d'*Inglourious Basterds* veut forcer l'acteur à jouer dans des films de propagande : « Votre refus pourrait vous mener tout droit dans un camp de concentration. Vous oubliez, M. Gabin, qu'il n'est pas dans les habitudes allemandes de tolérer un tel manque de coopération ! », brode le journaliste. « Et vous oubliez, réplique Gabin, que je suis toujours un Français ! » L'article conclut qu'avant même son premier film américain, Gabin s'impose comme « la nouvelle sensation de Hollywood ».

ACCORDÉON ET SCIE MUSICALE

Également sous contrat à la Fox, Jean Renoir travaille justement à un projet de film à grand spectacle intitulé *Venezuela*. Le cinéaste s'empresse de suggérer le nom de son ami pour le rôle principal. Le biographe de Renoir, Pascal Mérigeau, a retrouvé la réponse du producteur Darryl F. Zanuck datée du 7 avril 1941 : « Je suis arrivé à la conclusion que vous ne devriez pas réaliser son premier film américain, que le vôtre doit se faire avec des acteurs américains et que le sien doit être tourné par un cinéaste américain. » Gabin a également été contacté par une agence artistique. Durant son séjour, il sera représenté par Bö Roos, président de la Berverly Management Corporation (BMC). Grand gaillard d'origine suédoise, Roos compte déjà parmi ses clients John Wayne, Rita Hayworth, Johnny Weissmuller et Orson Welles. Le Français a mis toutes les chances de son côté. Il se passera pourtant une année entre son arrivée et son retour à l'écran. En attendant, il s'initie à l'anglais quatre heures par jour avec une professeure à la retraite. Le studio, qui souhaite le voir acquérir la diction de Clark Gable, lui a demandé d'étudier particulièrement ses films.

Quand il ne travaille pas, Gabin fréquente ses compatriotes exilés : Marcel Dalio, Jean-Pierre Aumont, Julien Duvivier, René Clair, etc. Il a aussi retrouvé Michèle Morgan chez Oscar, un restaurant français qui sert du beaujolais d'importation sur des nappes à carreaux. Elle a refait sa vie, ce qui ne l'empêche pas de fondre en larmes. « Un vrai temps de giboulée », écrit-elle dans ses Mémoires. En quelques mots lucides, il lui résume ce que sera son expérience américaine : « Je suis venu attendre. Comme toi, j'avais un contrat à honorer. D'ici, je verrai comment les événements vont tourner. Qui sait ? Il viendra peut-être un jour où je pourrai aider à foutre les Fridolins dehors... » À sa demande, elle organise un dîner avec Ginger Rogers car la blonde pétulante plaît bien à Gabin. Morgan peut apprécier de loin le numéro du Français : « Son anglais est encore hésitant mais avec Ginger, il se défend fort bien et je m'amuse de constater avec quelle rapidité son charme agit. » L'idylle avec la partenaire de Fred Astaire occupera Gabin quelque temps. On le voit également au bras de l'actrice Patricia Morison. L'échotier de *Photoplay,* Cal York, se →

RUE DES ARCHIVES / BCA ; RUE DES ARCHIVES / AGIP

régale : « Jean Gabin est en ville. Il l'a littéralement prise d'assaut. Il est *l'homme du moment*, toutes les célébrités sont prêtes à se tordre le cou pour apparaître à ses côtés. » Mais rapidement, l'intéressé s'ennuie. Il passe une bonne partie de ses premiers mois dans le train qui relie Los Angeles à New York. Il se sent mieux face à l'Atlantique, moins loin de chez lui peut-être. Et c'est à Manhattan qu'il retrouve Marlène Dietrich.

« Gabin et Marlène vivaient à Hollywood

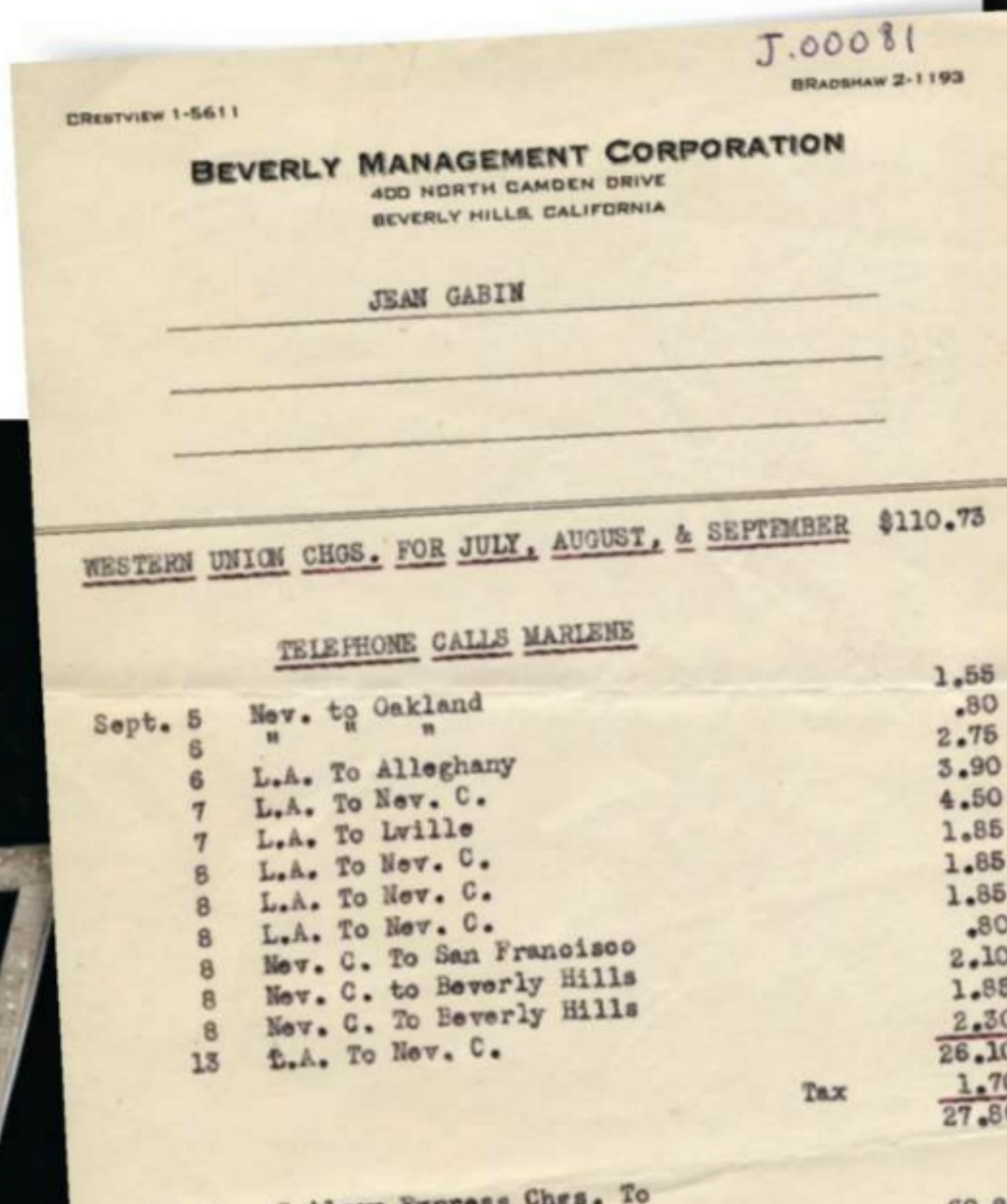
COMME À PROVINS OU À ORLÉANS. »

Marcel Dalio
(acteur et ami de Gabin)

Les deux monstres sacrés s'étaient déjà croisés à Paris avant-guerre. Elle admirait l'acteur ; l'homme la fascinait. Elle cachait son besoin de stabilité sous ses poses de vamp ; il masquait la douleur du déracinement sous des airs bourrus. Jusqu'à présent, il avait vécu à l'hôtel. De retour à Los Angeles, ils louent une villa dans le quartier de Brentwood. Ils y mènent une vie plutôt casanière. La propriétaire, Greta Garbo, est aussi leur voisine. Tous les jours vers 16 heures, la Divine se coiffe d'un grand chapeau... et escalade une poubelle pour observer le jardin des Gabin-Dietrich ! Ce spectacle distrait un peu l'acteur qui en fait profiter ses copains. Marlène, qui adore la France et parle couramment français, soigne comme elle le peut le mal du pays du comédien. « Déboussolé, Gabin s'accrochait à moi comme un orphelin à une mère adoptive, écrit-elle dans ses Mémoires, et j'étais ravie de le materner jour et nuit. » Sous les palmiers et la chaleur californienne, elle entreprend de mitonner des choux farcis, du bœuf en daube et le célèbre « pot-au-feu Marlène ». L'épouse de Tyron Power, Annabella, a raconté à André Brunelin une soirée chez les Gabin-Dietrich. Après le dessert, Marlène apporta l'accordéon, Gabin mit sa casquette, noua un foulard autour de son cou et se mit à chanter : « De la rue des Halles à la rue d'la Huchette/On connaît Fifine la reine des bals musettes. » Puis, Marlène empoigna sa scie musicale pour accompagner Jean. Et sous le regard médusé de Tyron Power et des invités, elle reprit : « Viens Fifine, viens Fifine/Au p'tit bal du Sébastoooo/Viens Fifine, viens Fifine. » Dans ses Mémoires, Marcel Dalio trouvera cette formule désarmante : « Gabin et Marlène vivaient à Hollywood comme à Provins ou à Orléans. »

C'est dans ce contexte que, le 27 novembre 1941, l'acteur commence enfin le tournage de son premier film américain. *Moontide* (bêtement intitulé en français *La Péniche de l'amour*) est une production prestigieuse. Le scénario est écrit par John O'Hara, alors romancier de premier plan. Gabin a pour partenaire Ida Lupino, comédienne en pleine ascension, ainsi que deux des plus solides seconds rôles de Hollywood, Claude Rains et Thomas Mitchell. Zanuck a confié la réalisation à Fritz Lang et engagé Salvador Dalí pour concevoir une séquence de cauchemar. Le Français interprète un vagabond soupçonné de meurtre, personnage proche de celui qu'il campait dans *Le Quai des brumes*. Le sort de la production est jeté le jour où Lang claque la porte du plateau. On ignore encore la raison →

LIDO / SIPA ; COLLECTION DU MUSÉE JEAN GABIN ; RUE DES ARCHIVES / FIA ; COLORISATION ARCIEL GRAPHIC



J.00081

CRESTVIEW 1-5611 — BRADSHAW 2-1193

BEVERLY MANAGEMENT CORPORATION
400 NORTH CAMDEN DRIVE
BEVERLY HILLS, CALIFORNIA

JEAN GABIN

WESTERN UNION CHGS. FOR JULY, AUGUST, & SEPTEMBER $110.73

TELEPHONE CALLS MARLENE

			1.55
Sept.	5	Nev. to Oakland	.80
	5	" " "	2.75
	6	L.A. To Alleghany	3.90
	7	L.A. To Nev. C.	4.50
	7	L.A. To Lwille	1.85
	8	L.A. To Nev. C.	1.85
	8	L.A. To Nev. C.	1.85
	8	L.A. To Nev. C.	.80
	8	Nev. C. To San Francisco	2.10
	8	Nev. C. to Beverly Hills	1.85
	8	Nev. C. To Beverly Hills	2.30
	13	L.A. To Nev. C.	26.10
		Tax	1.70
			27.80
July	31	Railway Express Chgs. To New York	69.8
Sept.	8	Master Lock & Appliance opening safety deposit box	5.0
			9.6
	14	Milnor, Inc. - Compact	TOTAL $153.

D'UN AMOUR L'AUTRE

Page de gauche, à Paris en 1939, Michèle Morgan et Jean Gabin sur le plateau de *Remorques* de Jean Gremillon, leur dernier film ensemble. Relevé des appels entre la côte Ouest et la côte Est où se trouvait Marlène Dietrich. Ci-dessus, avec elle au restaurant Ciro à Los Angeles le 15 novembre 1944.

UN FRANÇAIS EN AMÉRIQUE

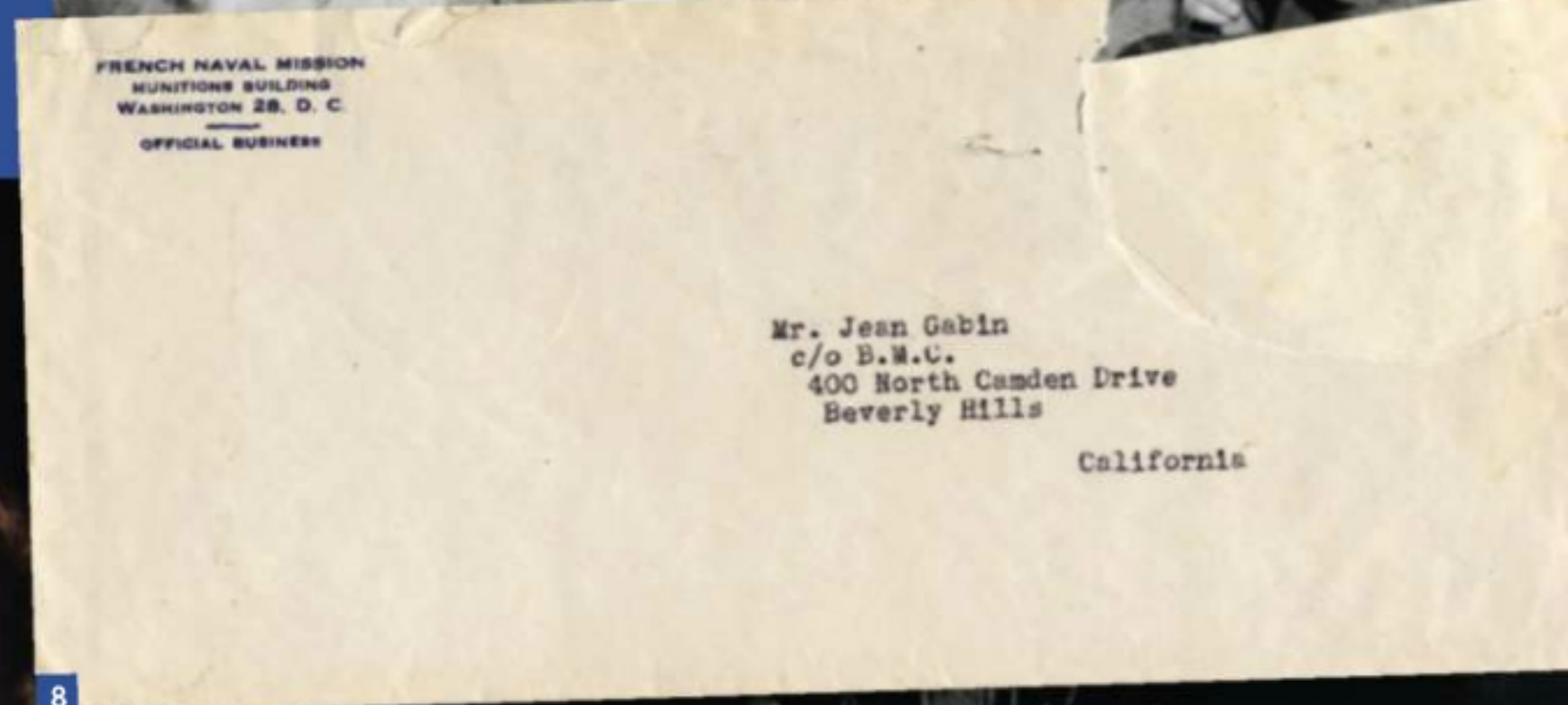
(1) Lors d'une soirée, Jean Gabin joue de l'accordéon pour ses invités. (2) L'acteur sur le plateau du film *Moontide* d'Archie Mayo, en 1942. (3 et 10) Son passeport et des photos d'identité. (4) Dans une campagne publicitaire, la Fox explique comment prononcer le nom de Gabin à ses futures groupies. (5) Au bras de Marlène Dietrich, à Hollywood le 19 octobre 1941, lors de la première de *Sundown* de Henry Hathaway.

MARLÈNE DIETRICH COLLECTION / RUE DES ARCHIVES / AGIP ; COLLECTION DU MUSÉE JEAN GABIN ; BETTMANN / CORBIS ; PHOTOPLAY ; RUE DES ARCHIVES / BCA ; DEUTSCHE KINEMATHEK - MARLENE DIETRICH COLLECTION BERLIN ; RUE DES ARCHIVES / RDA ; HULTON-DEUTSCH COLLECTION / CORBIS

6

7

(6) Le couple Gabin-Dietrich attablé au restaurant El Morocco à New York en 1944. (7 et 11) Le couple avec des amis à La Vie Parisienne, le club de l'artiste français Bernard Lamotte à New York. (8) Un courrier de la délégation des forces navales françaises de Washington adressé au soldat Gabin à son domicile californien. (9) Dans les bras d'Ida Lupino, sa partenaire dans *Moontide*, son premier film américain.



8

9

11

10

FRENCH CONNECTION

Ci-contre, à Los Angeles, avec le réalisateur Julien Duvivier sur le tournage du film *The Impostor*, fin 1942. À droite, l'affiche américaine du film finalement sorti en France en 1945 où il reçut un accueil mitigé.

de sa démission. Le réalisateur de *Métropolis* confiera plus tard au producteur français Pierre Rissient que Marlène avait rendu le tournage impossible, jugeant insupportable l'idée que son homme soit dirigé par son ex. Mais, comme le dit Rissient, peut-on vraiment se fier à la version de Lang ? Dans ses Mémoires, Dietrich qualifie juste *Moontide* de « film ridicule dont j'ai oublié le titre ». Après le départ de Fritz Lang, la Fox embauche Archie Mayo. Ouvrier discipliné, il n'a pas le génie du réalisateur allemand. Mayo s'empresse d'écarter les propositions de Dalí, effaré sans doute par des croquis qui envisageaient des têtes de mort à bouches vaginales avec des yeux en forme de ruches butinées par des abeilles. Au final, le premier quart d'heure du film reste stupéfiant. Gabin, ivre mort, débarque dans un troquet avec un chien et un sac sur l'épaule. Affublé d'une coupe de cheveux ondulée vaguement kitsch, il s'exprime dans un anglais parfait. Il ressemblerait presque à James Cagney. Puis le film s'effrite et devient insignifiant dans la seconde partie.

L'avant-première a lieu le 29 avril 1942 au cinéma Rivoli sur Broadway, à New York. La presse people souligne que Gabin s'affiche de nouveau avec Ginger Rogers mais que, depuis Los Angeles, Marlène parvient à le reconquérir à coups de télégrammes enamourés et de bouquets de fleurs. Avant la projection, un orchestre interprète l'hymne américain. Les places ont été vendues 2,20 dollars, la recette est destinée à soutenir l'effort de guerre. L'invitation précise que l'événement est aussi une soirée « d'hommage et de bienvenue à Jean Gabin pour sa première production américaine ». La Fox a mis en place une campagne de publicité entièrement sur son nom – « They'll be gabbin about Gabin » (« elles vont papoter sur Gabin ») : « Il est différent. Il a sa propre technique de séduction. Ne demandez pas laquelle ! » D'autres encarts dans la presse expliquent comment prononcer son nom : « Gabbien ? Gabbean ? No, Gabbun ! » Si la critique émet des réserves sur le film, elle est presque unanime sur sa performance : « Les exploitants ont trouvé une mine d'or avec ce Gabin » (*Film Daily*), « Parions que Gabin va devenir une star encore plus importante à Hollywood qu'il ne l'était en France » (*Hollywood Reporter*). Le *New York Times* discerne le mieux ce qu'est véritablement *Moontide* : « Vous aurez l'impression que cette production est entièrement conçue pour le mettre en valeur. Et vous n'aurez pas tout à fait tort. » Lui, pourtant, n'y croit déjà plus. Pendant le tournage, il a compris qu'il n'aimait pas jouer dans une autre langue. En 1957, il résumera très simplement sa situation dans une interview : « J'avais l'impression de ne plus être ce que je souhaitais rester, c'est-à-dire un Français. ».

La tiède réception publique de *Moontide* n'explique pas son humeur morose en cet été 1942. Pas plus que « le dilemme amoureux de Jean Gabin », quatre pages de *Photoplay* consacrées à sa vie sentimentale entre Ginger et Marlène. Son cachet de 100 000 dollars a fait de lui la star importée la mieux payée de la Fox. Les Gabin-Dietrich ont déménagé au 1 006 Cove Way, dans une belle villa de Beverly Hills. Mais Gabin « gamberge », comme il dit. Il avait prévu d'« attendre », or l'Occupation dure et la date du retour est incertaine. Au bord de la piscine, son copain Dalio tente de le distraire en parlant d'autre chose jusqu'à ce qu'il s'aperçoive que son ami ne l'écoute pas. Enfin, après un long silence, Gabin soupire : « Quand même... c'est beau, un bœuf ! » L'acteur est déjà en Normandie.

« Ce que valent mes films tournés à Hollywood,
JE N'EN SAIS RIEN.
Et ça n'a pas d'importance. »

Il est à peine déçu lorsque la Fox annule son projet suivant, *The Day that Shook the World,* un film catastrophe à gros budget sur un tremblement de terre vu depuis une colonie pénitentiaire. À la place, Zanuck lui propose *Tampico,* un film d'aventure où il aurait pour partenaire Gene Tierney. L'acteur refuse ; le studio se lasse. Sous contrat chez RKO, Jean Renoir réfléchit à un projet dans lequel Gabin interpréterait un garçon de café dans un pays tropical. Le journal *Film Daily* annonce la réunion du cinéaste, de son acteur fétiche et de Michèle Morgan dans *A Thief in the Night*, un film écrit par Dudley Nichols (le scénariste de *L'impossible Monsieur Bébé et de La Chevauchée fantastique)* dont on ne sait aujourd'hui plus rien. Le cinéma, Gabin n'y pense plus. Depuis décembre 1941 et l'attaque de Pearl Harbour, l'Amérique est en guerre. À Los Angeles, les stars se mobilisent. Dès janvier 1942, Carole Lombard vend des bons de guerre. Charles Laughton déclame des vers de Shakespeare à travers le pays et reverse la recette à l'effort national. Bette Davis et John Garfield dirigent la Cantine de Hollywood, un club où les soldats peuvent rencontrer les acteurs et se faire servir des sandwichs concoctés par Hedy Lamarr. Alan Ladd, Ronald Reagan, James Stewart et Clark Gable portent l'uniforme. Dans ce contexte, Jean Gabin prend sa décision : « J'étais malade à l'idée d'être obligé de finir ma vie aux États-Unis, confiera-t-il plus tard à Brunelin. Je ne pouvais pas rester les mains dans les poches, continuer à faire

ARCHIVES DU 7E ART / UNIVERSAL PICTURES ; RUE DES ARCHIVES / BCA

↠ des grimaces devant une caméra – en étant bien payé en plus – et attendre tranquillement que les autres se fassent descendre pour que je retrouve mon patelin. »

Fin 1942, Gabin prend contact avec les représentants de la France gaulliste. À sa grande surprise, il n'est pas envoyé sur le front mais à Hollywood. Avant son incorporation, on lui demande de mettre sa notoriété au service d'un film de propagande. C'est ainsi qu'il tourne *The Impostor*, son second film américain, produit par Universal et réalisé par l'auteur de *La Belle Équipe,* Julien Duvivier. Cette production lui permet de rentrer au pays, au moins par le biais de la fiction. Le film commence dans une France de carton-pâte. Gabin interprète un assassin en fuite qui prend l'identité d'un courageux sergent des forces gaullistes. Embarqué pour Brazzaville, il devient un héros. La supercherie est découverte mais il meurt au champ d'honneur. Sur sa tombe, nul ne sait quel nom inscrire : à l'écran, Jean Gabin devient le premier soldat inconnu de la France libre. En mars 1944, la presse accueille *The Impostor* beaucoup moins chaleureusement que *Moontide.* Le *New York Times* s'en prend à la mise en scène mollassonne de Duvivier et souligne que Gabin « attend toujours tristement un film à la hauteur de ceux qu'il a tournés en France ». Le critique ignore que l'acteur a déjà quitté un pays dont il n'avait rien attendu.

Coppola lui a proposé d'interpréter le rôle de Don Corleone dans LE PARRAIN.

Avril 1943 a vu en effet se rejouer à l'envers la séquence de la gare Saint-Charles, avec Marlène Dietrich dans le rôle de Michèle Morgan. Les amants ont passé quelques jours à New York puis Marlène a accompagné Jean à Northfolk. Ils ont dîné au restaurant et sont entrés au hasard dans un cinéma. Ce soir-là, on jouait *Convoi vers la Russie* de Lloyd Bacon avec Humphrey Bogart dans le rôle d'un lieutenant imperturbable qui traverse l'Atlantique. À 2 heures du matin, Marlène a regardé son homme escalader la passerelle de l'*Elorn* en lui jetant un dernier signe de la main. Le navire a levé l'ancre au lever du jour. Gabin n'a rien emporté. Pas même son accordéon.

Après avoir connu le feu au large de l'Algérie, l'acteur retrouve enfin la terre natale en 1944, dans le port de Brest dévasté par les bombardements. Il participera à la bataille des Vosges, deviendra chef de char dans la 2e DB et suivra toute la fin de la campagne de la division Leclerc, dont la prise de la poche de Royan en avril 1945. Il passe ensuite la frontière allemande pour camper au pied du « Nid d'aigle » d'Hitler en Bavière. Un peu plus tard, aux abords de Munich, une voix s'écrie : « Jean ! Jean ! » Des lèvres familières se collent aux siennes : c'est Marlène, impériale en son pays. Gabin rougit devant les copains. En juillet, la guerre est terminée. L'acteur démobilisé refuse de défiler sur les Champs-Élysées. Depuis le balcon de l'hôtel Claridge, il voit passer son char. Et soudain, Gabin pleure.

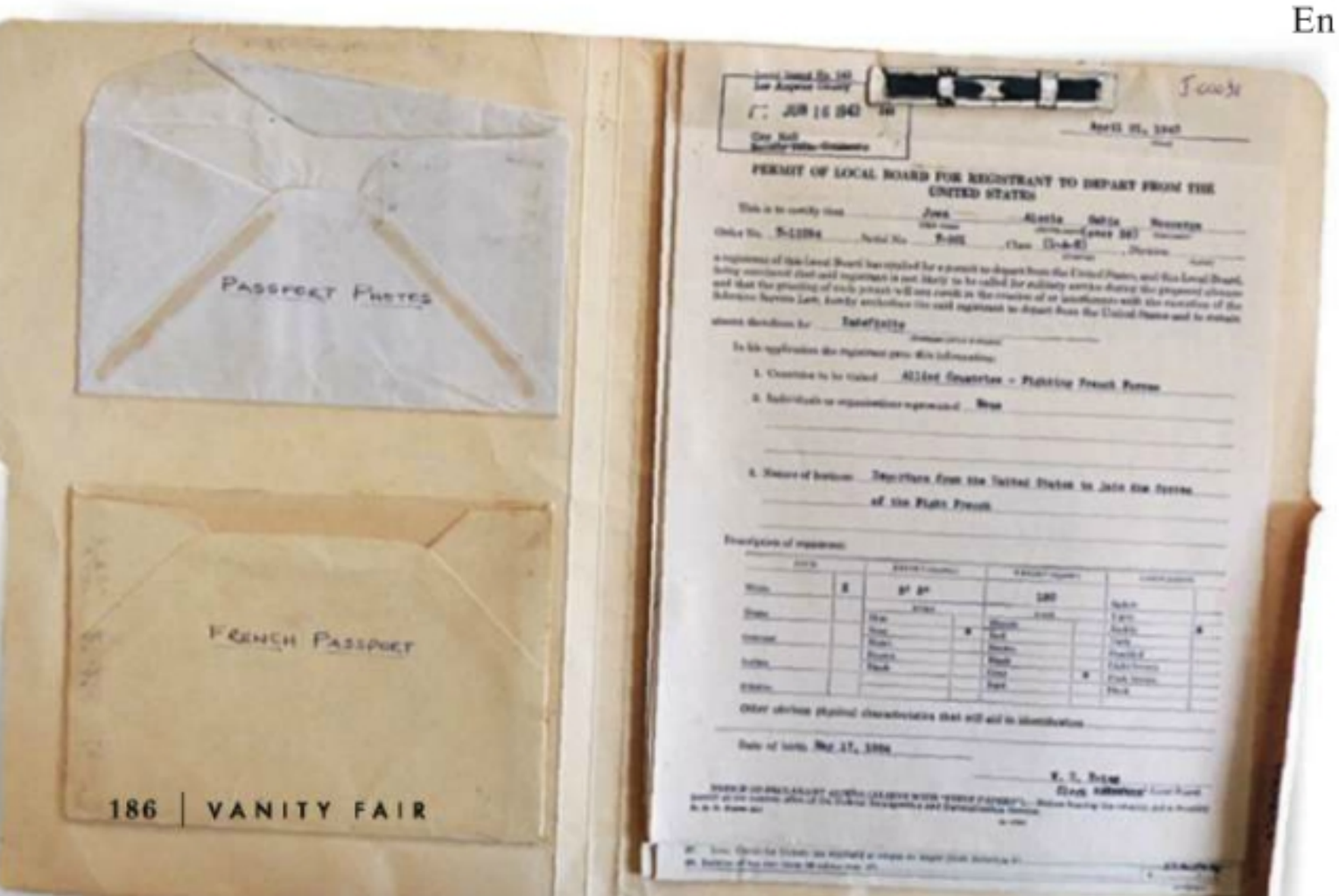
Un an plus tard, quand *The Impostor* sort dans les salles parisiennes, le public n'est pas au rendez-vous. Sur l'écran, Jean Gabin ne parle pas avec sa voix : il n'a même pas souhaité assurer le doublage. Dans une interview à *Cinévie,* il explique : « Ce que valent les films tournés à Hollywood, je n'en sais rien. Et ça n'a pas d'importance. On donne, en ce moment à Paris, *The Impostor*. Je n'irai pas le voir. Quand je l'ai fait, il était utile de le faire. J'ai tourné des films dans le goût américain, pour des Américains. C'était eux qu'il fallait toucher alors et je suis content si j'ai réussi. Si maintenant les Français n'aiment pas ça, ils auront peut-être raison parce que les circonstances ne sont pas les mêmes. »

« IL ÉTAIT UNE FOIS EN AMÉRIQUE »

Dans les archives de Marlène Dietrich à Berlin se trouvent d'étonnantes images. On y voit Gabin en cow-boy, chevauchant à travers la plaine. Souvenirs oubliés d'un ranch utopique où un Gabin californien aurait pu se construire une Normandie. On se prend à rêver de Gabin en shérif entrant dans un saloon couvert de poussière sur un air de piano désaccordé. On imagine notre Maigret fumant le calumet avec un grand chef Sioux.

En 1945, Bö Roos en salive encore. Dans une lettre du 12 juillet, l'agent n'envisage pas que son client puisse rester longtemps éloigné de Hollywood : « Nous espérions votre retour aux États-Unis et pensions pouvoir entendre le récit de vos aventures autour d'un verre au Tropics. Cependant, il vous appartient de déterminer la date de votre retour. » Gabin n'a aucune intention de repartir. Il sait désormais combien son mythe est lié à sa patrie. En 1946, il assiste à une projection privée de *La Belle et la Bête*. En sortant, il tape sur l'épaule de Jean Cocteau : « Alors maintenant, faut que tu nous fasses un vrai film, avec des bistrots ! » Comment pourrait-il avoir envie de retrouver le Tropics et Los Angeles ?

Même dans ses plus grands triomphes, le



SUR LE TERRAIN
Jean Gabin, chef de char de la division Leclerc à la fin de la Seconde Guerre mondiale. À gauche, autorisation datée d'avril 1943 de quitter les États-Unis pour s'enrôler dans l'armée française.

cinéma américain ne le fera jamais rêver. « Quand on était jeunes, se souvient Florence Montcorgé, on allait voir des films comme *Hatari* ou *La Charge des tuniques bleues*, il ne nous accompagnait pas. Je crois qu'il n'a vu aucun « James Bond ». Un jour il m'a parlé d'un jeune comédien américain épatant qu'il avait découvert à la télé et avec qui il aimerait bien travailler. Il avait noté son nom : Paul Newman. J'ai dû lui expliquer que Newman était une star ! » Incompatible avec l'Amérique, Gabin l'était aussi dans sa pratique du cinéma. « Mon père n'aimait travailler qu'avec ses amis, résume Florence Montcorgé. Surtout, il détestait recevoir des ordres. » L'usine de Hollywood, sa hiérarchie, ses *big boss* n'étaient pas pour lui.

Hollywood ne l'a pourtant pas oublié. Au début des années 1970, un cinéaste américain lui a proposé le rôle d'un mafieux italien dans une adaptation de Mario Puzo. Par e-mail, Francis Ford Coppola nous confirme avoir effectivement pris contact avec Gabin pour interpréter le Don Corleone du *Parrain*. Gabin n'aurait pas donné suite. En 1976, Gabin tourne *L'Année sainte* à Rome. Il reçoit la visite de Sergio Leone qui lui annonce qu'il lui écrit un rôle sur mesure : le film va s'appeler *Il était une fois en Amérique*. Gabin lève le sourcil et se montre intéressé. Il meurt quelques mois plus tard, le 15 novembre 1976. Transportées sur un navire de guerre, ses cendres sont répandues dans l'Atlantique. « Je me souviens d'une phrase que mon père aimait répéter, sourit Florence Montcorgé : "Au fond, les Américains sont des cons !" »

Le train quitte la gare du Nord et file à travers Paris. Rapidement, les barres d'immeubles de la banlieue deviennent des pavillons avec des portiques et des petits potagers. Au-delà de l'hippodrome d'Enghien, le Transilien marque l'arrêt dans le joli village de Mériel. C'est ici que Gabin a grandi. Sur la place se trouve le musée consacré à sa mémoire. Dans une vitrine, on aperçoit son uniforme militaire et l'accordéon, son fidèle compagnon d'exil. Face à la gare, l'éternel Café de la Gare pourrait faire partie du musée. Il y a là un vieux baby-foot, un fanion qui dit « Allez les Bleus », une publicité pour Cacolac et des cartes postales envoyées par les habitués. Un client lit avec attention les résultats des courses, tandis que sa bière transpire au coin du bar. Au-dessus du comptoir trônent fièrement les anisettes que Gabin appelait tendrement ses « nominettes ». Le sandwich aux rillettes ou au jambon est à 3,50 euros. Avec un supplément de 50 centimes pour le beurre. Il y a quelque chose d'indestructible dans ce bistrot. Quelque chose de Gabin. Et l'on saisit la force du pacte qui liait ce comédien à son peuple. Inséparables, mêlés comme le lait et le café d'un petit-déjeuner français. Jean Gabin n'a jamais pu quitter la France, car la France n'a jamais pu quitter Gabin. □

COLLECTION DU MUSÉE JEAN GABIN ; SERGE DE SAZO / RAPHO

(↠ Suite de la page 141) « **Où allais-tu ? lui** demande-t-il.

– Au Qatar. Tu as donné ton accord, répond le conseiller.

– Si tu vas au Qatar, menace le Guide, on te coupera en mille morceaux. » Ce sont les derniers mots que Béchir Saleh l'entendra prononcer.

« TRAITÉ » PAR LES FRANÇAIS

Avec le recul, l'ex-secrétaire décrit un Kadhafi désorienté et fantasque, incapable de mesurer l'ampleur du soulèvement, le ressentiment des Occidentaux ni les jeux d'intérêts de l'« entourage ». « Aucun de ses proches ne voulait aller jusqu'aux élections, à part moi », assure-t-il. Il ajoute, philosophe : « Si j'avais été un militaire, j'aurais défendu mon pays en faisant la guerre. Je suis un diplomate et un politique : j'ai tenté de le défendre en faisant la paix. Je n'ai pas réussi. »

Les semaines suivantes, Tripoli tombe et Béchir Saleh ne sort plus guère de sa propriété. Il se refuse à quitter la Libye. « Je voulais savoir ce que mon pays allait devenir, explique-t-il. Et la mort ne me fait pas peur. » Le 21 août 2011 en milieu de matinée, elle le frôle de très près. Une centaine d'hommes en armes prennent d'assaut le domaine. Il a juste le temps d'alerter sa femme et leurs quatre enfants (5, 8, 12 et 15 ans) qui courent s'enfermer au sous-sol, derrière une porte blindée. Ils y passeront six heures à attendre que cessent les cris et les coups de feu et resteront sept jours sans nouvelle de lui – « ma plus petite fille fait encore des cauchemars quand je ne suis pas près d'elle », dit-il. La maison est pillée et brûlée. Les agresseurs volent l'argent, les bijoux et le 4 x 4 acheté avec le chèque du LAP mais Saleh leur a échappé : il a sauté le mur d'enceinte et s'est réfugié chez des voisins. Il rejoint ensuite un groupe de miliciens qui l'emmènent à Tripoli. On l'installe dans une villa en bord de mer sous bonne garde. C'est là que la télévision lui apprend la mort de Kadhafi. Les proches du dictateur sont traqués à travers la Libye. L'ancien secrétaire, lui, n'est pas traité en suspect mais en interlocuteur. Le président du Conseil national de transition (CNT), Moustapha Abdel Jalil, lui rend visite. Dans le kaléidoscope du nouveau pouvoir, cet ancien ministre de la justice de Kadhafi (il avait prononcé la condamnation à mort des infirmières bulgares de Benghazi) fait office de chef de l'État. « Je vais avoir besoin de toi », expose-t-il à Saleh. « Je ne lui ai demandé qu'une chose, assure celui-ci : qu'on me laisse partir pour retrouver ma famille. Et je lui ai remis un rapport complet sur les activités du LAP. Il a donné son accord. Plus tard, il a lancé une enquête sur les circonstances de mon départ. Et c'est lui qui a déclenché les poursuites sur de prétendus détournements. Ce n'était que mensonges. »

« SARKOZY M'AVAIT DIT QUE JE POUVAIS ÊTRE L'HOMME DE LA TRANSITION. JE LUI AI RÉPONDU QUE LE POUVOIR NE M'INTÉRESSAIT PAS. »

Il gagne la Tunisie par la route, de nuit, et séjourne une semaine dans un hôtel de Hammamet. L'ambassadeur de France, Boris Boillon, est en contact direct avec lui. Saleh a fait sa connaissance lorsque ce jeune diplomate arabophone servait d'officier de liaison entre Nicolas Sarkozy et le colonel Kadhafi – « Il venait souvent à Tripoli. Le Guide l'aimait beaucoup. » Un visa pour la France lui est délivré. Fin novembre 2011, il s'envole pour Paris. Par souci de discrétion, il fait le voyage à bord d'un jet envoyé par son ami Alexandre Djouhri. « Béchir ? Je le connais depuis trente ans, confirme l'homme d'affaires. C'était à l'époque où je dirigeais l'Agence de presse euro-arabe et que lui était ambassadeur. Nous sommes restés liés. Il m'a demandé de l'aide. Je ne refuse jamais mon aide à un ami. »

L'arrivée de l'homme de Kadhafi sur le sol français est tout sauf un mystère. La préfecture de police lui décerne une autorisation de séjour (valable jusqu'au 7 août 2012), il loue un appartement sur les bords de la Seine en face du pont de Bir-Hakeim, où il croit s'installer (avec son épouse et deux de ses fils) « pour longtemps ». Sa connaissance des arcanes de la politique libyenne suscite l'intérêt. La cellule diplomatique de l'Élysée et le Quai d'Orsay sont informés de ses faits et gestes et les services secrets le « traitent » comme une source de haut niveau. Le directeur du contre-espionnage, Bernard Squarcini, s'entretient plusieurs fois avec lui (il assure avoir rédigé des rapports à ce sujet) ; la DGSE le soumet à un « débriefing » auquel participe le directeur du service lui-même, Érard Corbin de Mangoux. Par hasard, Saleh retrouve aussi un ancien député français au Parlement européen reconverti dans les affaires, Michel Scarbonchi, qui s'est activé à Tripoli durant l'été pour tenter d'arrêter la guerre. Les deux hommes avaient sympathisé. L'exil parisien de Saleh les rapproche.

Les Libyens aussi savent où le trouver. « À trois reprises, affirme Béchir Saleh, le CNT m'a envoyé des émissaires pour me convaincre de rentrer

en Libye. Ils voulaient que je participe au processus politique pour gérer l'après-Kadhafi. » Lui tendait-on un piège ? A posteriori, il ne l'exclut pas. D'autres messages moins apaisants lui arrivent au même moment par le ministère des affaires étrangères. Dans les premiers jours de 2012, le directeur du cabinet d'Alain Juppé demande à Bernard Squarcini d'adresser une mise en garde à Saleh : « Les dirigeants du CNT se plaignaient de lui, raconte l'ex-dirigeant policier. Ils l'accusaient d'intriguer contre eux à Paris. Le Quai d'Orsay craignait que les relations avec la Libye en pâtissent. » Pour transmettre la consigne, Squarcini prend rendez-vous avec l'intéressé au bar du Ritz. Mais à son arrivée, il a la surprise de le trouver en pleine conversation avec... deux représentants du CNT. L'un d'eux se présente : « J'ai fait des années de prison sous Kadhafi mais Béchir est mon ami. Nous n'avons pas de problème avec lui. » Pourtant, Saleh apprend peu après que ses compatriotes ont inscrit son nom sur une liste de personnes à surveiller. Il se renseigne, obtient confirmation qu'un mandat d'arrêt le vise – « mais une source officielle m'a dit qu'il était mal rédigé, confie-t-il. Apparemment, les documents libyens n'avaient pas été traduits. »

Nicolas Sarkozy et Mouammar Kadhafi en Libye en juillet 2007.

IANDOV / MAXPPP ; ANIMAR ABD RABBO / ABACAPRESS. COM ; LUDOVIC / REA

SANS LAISSER DE TRACES

Il n'est pas rassuré pour autant. Avec la campagne présidentielle qui s'ouvre, tout se complique encore. À son corps défendant, Saleh se retrouve au centre d'une bataille de réseaux. Le pouvoir sarkoziste le surveille, le clan Hollande l'approche. Sa réputation de détenteur de secrets est désormais une gêne. « J'ai eu l'impression qu'on jouait au ping-pong avec moi », grogne-t-il. Ancien élu radical de gauche, Michel Scarbonchi, son nouvel ami français, appartient au club Démocratie 2012, une boîte à idées du candidat socialiste que dirige l'un de ses proches, l'avocat Dominique Villemot. Il suggère à Saleh de ne pas insulter l'avenir. « J'ai dit à Béchir que Hollande allait gagner et qu'il avait intérêt à se mettre en rapport avec les socialistes pour préparer la suite », admet Scarbonchi, ajoutant que lui-même a « rédigé des notes à Villemot » sur les affaires libyennes.

Au lendemain du premier tour de l'élection, le confident de Kadhafi se sent épié. Il redoute d'être utilisé, manipulé ou abusé. Pour « faire baisser la pression », Scarbonchi l'invite à passer avec lui quelques jours en Corse. Pendant qu'à Paris, tout le monde se demande où il se trouve, Béchir Saleh se repose en famille au Sofitel de Porticcio. Il fait la sieste sous les oliviers, parcourt les sentiers de montagne. Moins habitué à l'altitude qu'aux chaleurs du désert, il souffre de vertiges au-dessus de Bastelica ; mais il n'empêche, il respire mieux loin de la politique.

Le 28 avril, à une semaine du second tour, le site Mediapart publie le fameux document qui évoque un financement libyen de Nicolas Sarkozy. L'inquiétude vire à l'angoisse. Les démentis pleuvent mais Saleh sent l'étau se resserrer sur lui. La justice ouvre une enquête. En pleine campagne électorale, quel candidat osera le défendre ? Pressé de questions par les journalistes, les deux prétendants à l'Élysée s'engagent publiquement à le faire arrêter. Aussitôt, le CNT exige son extradition. Un proche de Sarkozy lui téléphone pour le rassurer, Scarbonchi lui promet de l'aide « quand Hollande sera à l'Élysée » mais Saleh ne veut plus se fier à personne. Il réunit sa famille dans un salon de l'hôtel Shangri-La, face à la tour Eiffel, prend l'avis de chacun et décide de partir. Le 2 mai, des photographes le guettent dans la rue au sortir d'un rendez-vous. Le lendemain, il disparaît sans laisser de traces.

« J'ai pris un avion », dit Béchir Saleh sans vouloir préciser davantage. Plusieurs sources assurent que c'est à nouveau l'homme d'affaires Alexandre Djouhri qui a mis un jet à sa disposition – ce que, cette fois, ni l'un ni l'autre ne veulent confirmer. Toutes les vérifications policières sur les circonstances de son départ sont restées vaines et l'on ne sait même pas à quelle date précise le fugitif s'est établi en Afrique du Sud pour y attendre des jours meilleurs. S'il jure avoir « tourné la page de la politique », il se dit certain que « la Libye ne pourra se reconstruire qu'après une grande réconciliation ». Ses amis africains auraient insisté pour qu'il y prenne part. Les Américains aussi. « Nicolas Sarkozy lui-même m'avait dit que je pouvais être l'homme de la transition, ajoute-t-il. Je lui ai répondu que le pouvoir ne m'intéresse pas. »

Pour l'heure, son retour en Libye n'est pas à l'ordre du jour. En France pas davantage.

« La France m'a déçu, explique-t-il tristement. J'y ai vu le mensonge prendre le pas sur la vérité.

– Vous ne pourrez pas laisser éternellement tant de questions sans réponse », ai-je avancé alors que notre rencontre touchait à sa fin. Voici ce qu'il m'a rétorqué : « Je n'ai jamais refusé de répondre à la justice. On ne m'a rien demandé. Si un juge vient ici pour me poser des questions, je le recevrai. Je lui dirai que toute cette histoire a été inventée et ce sera à lui de déterminer pourquoi. » □

CHAMPAGNE

Veuve Clicquot

MAISON FONDÉE EN 1772

BRUT

À REIMS FRANCE

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. CONSOMMEZ AVEC MODÉRATION.

VANITY SHOW

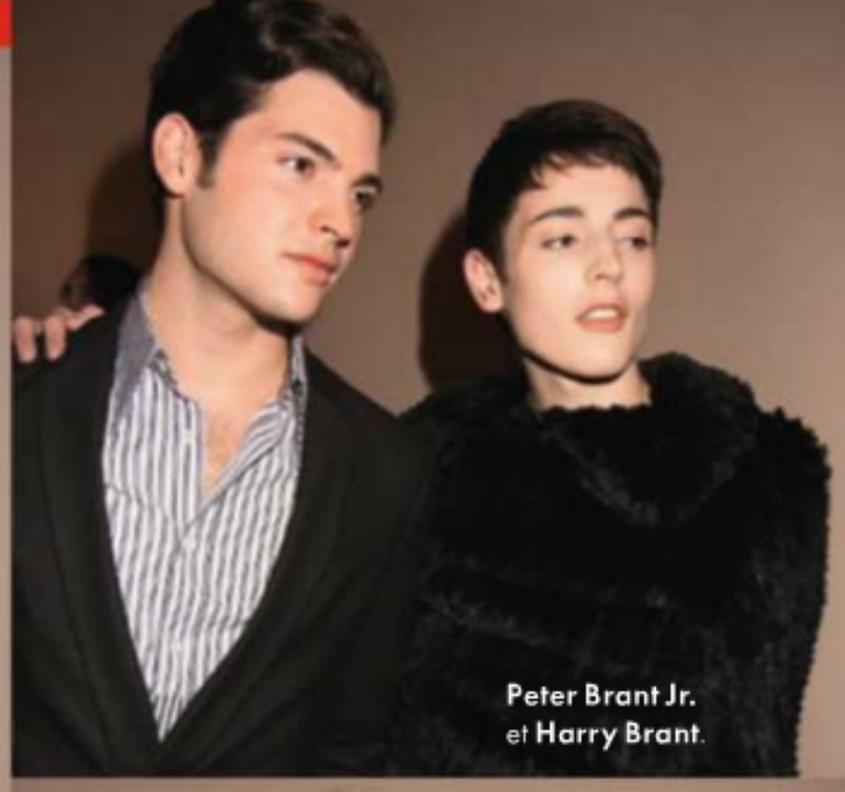
NEW YORK, *24 octobre*

LE POINT G.

Le maestro a organisé sa One Night Only, LA fête à ne pas louper, en plein cœur de Manhattan. À cette occasion, Michael Bloomberg, le maire de New York, a décrété que le 24 octobre serait le « Giorgio Armani day ». Entre Naomi Watts et Isabelle Huppert, le pape de la mode transalpine a célébré ses liens avec Big Apple. — V. M.

Sofia Sanchez Barrenechea.

Dianna Agron.



Peter Brant Jr. et Harry Brant.

Ricky Martin.

C'est à base de « Oh my God » et de « So good to see you » que tous se sont retrouvés pour célébrer fab' Giorgio ! Celui qui a habillé tout le cinéma américain depuis des décennies, et sans lequel un *red carpet* ne serait pas tout à fait mythique, a réuni Glenn Close, Hilary Swank, Leonardo DiCaprio, Isabelle Huppert ou Jeremy Irons... Le *meatpacking district* où tout ce gotha s'est concentré n'a jamais aussi bien porté son nom. En un mot, Giorgio Armani, c'est du beau linge. — V. M.

Annabelle Dexter-Jones et Harley Viera Newton.

Leonardo DiCaprio et Giorgio Armani.

Bruce Weber.

Raphaël Goubet et Isabelle Huppert.

Glenn Close.

Giorgio Armani et Hilary Swank.

Caroline Winberg et Emily DiDonato.

Graydon Carter, rédacteur en chef de *Vanity Fair* États-Unis.

Jeremy Irons.

Mark Ronson aux platines.

Renée Zellweger.

Stephen Dorff.

Giorgio et Roberta Armani.

AUTOPORTRAIT DE A À Z

(Pas tout à fait le questionnaire de Proust)

Valérie LEMERCIER

À l'occasion de la sortie de *100 % Cachemire*, son quatrième film comme réalisatrice, celle-ci se soumet au petit jeu de l'auto-analyse en 26 questions-réponses et un dessin.

L'artiste par elle-même, 2012.

A. À qui ou à quoi aimeriez-vous ressembler ?
À Audrey Hepburn.

B. À qui ou à quoi ressemblez-vous ?
À Michel Aumont.

C. À qui ou à quoi ressemblerez-vous dans dix ans ?
Toujours à un bébé mais dans un corps de femme mûre, ou mature comme on dit en pornographie.

D. Où aimeriez-vous être maintenant ?
Dans l'eau de mer, à Positano, en Italie.

E. Qu'est-ce qui vous rend belle ?
Qu'on me dise que je suis mignonne.

F. Quelle est votre devise ?
Pour les grandes occasions, ne mettre que de l'occasion.

G. En quoi excellez-vous ?
Me perdre dans les détails pour mieux me cacher.

H. Que détestez-vous plus que tout ?
Les sacs d'ordinateur.

I. Quel est votre gros mot favori ?
Bordel à cul.

J. Que faites-vous pour vous détendre ?
Je reste en pyjama sans sortir, je danse, je fais de la couture et je redanse en fin de journée.

K. Qu'y a-t-il sur votre table de nuit ?
Un verre à dentier, j'anticipe.

L. En qui ou en quoi croyez-vous ?
Je crois aux antibiotiques.

M. Quelle chanson, film ou livre a changé votre vie ?
C'est un peu tôt pour le dire mais probablement *100 % cachemire*, en salles le 11/12/13 (chanter la date de sortie sur l'air d'*Un, dos, tres* de Ricky Martin.)

N. Quel défaut pouvez-vous pardonner ?
L'irresponsabilité.

O. Celui que vous ne pardonnez pas ?
La familiarité.

P. De quoi êtes-vous gourmande ?
De mangues mûres, de crème chantilly, de côtes de bœuf à point et de cœurs de laitues.

Q. Quel est selon vous le pire « tue l'amour » ?
Un type qui arriverait chez vous avec un sourire coquin et un sac d'ordinateur sur l'épaule.

R. Quel rêve ou cauchemar récurrent faites-vous ?
Des dizaines de tous petits chevaux (30 cm au garrot) me poursuivent dans la rue avec leur bruit de sabots.

S. Quelle est votre passion honteuse ?
Je garde les échantillons de crème pour d'éventuels voyages. J'en ai de 1986.

T. Quel est votre objet fétiche ?
Le rouleau adhésif à vêtements (si vous m'aviez demandé ce que j'emmènerais sur une île déserte, j'aurais répondu la même chose, donc heureusement que la question de l'objet sur l'île déserte ne figure pas dans votre questionnaire, je me serais vue obligée de faire deux réponses identiques et je n'aime pas trop ça).

U. Comment gérez-vous le trac ?
En province j'arrive à midi au théâtre et je cuisine dans ma loge. À Paris, je marche dans les rues jusqu'à l'entrée des artistes d'où je dois arriver par la gauche. À l'international, je n'ai pas d'habitudes.

V. De quel sport êtes-vous fan ?
Le lancer de marteau, je me dis qu'il faut l'être un peu pour l'inventer et aussi pour le pratiquer.

W. Votre meilleure blague ?
Chanter très très fort, au restaurant ou au café, *Ma Déclaration* de France Gall pour faire rougir les personnes à ma table.

X. Votre jour préféré ?
Le samedi. Tout est ouvert sauf les banques.

Y. Celui que vous détestez ?
Le mercredi, trop coincé au centre, j'ai toujours hâte d'être à jeudi.

Z. Faites un vœu. . .
Seigneur Jésus, faites que jamais personne ne m'oblige, avec un revolver sur la tempe, à manger le caca de David Douillet. □

100% Cachemire, sortie le 11 décembre 2013.

Jeep® avec EXPO MILANO 2015

Jeep.fr

ATTENDEZ-VOUS À L'INATTENDU.

NOUVELLE JEEP® GRAND CHEROKEE. L'INNOVATION EST SANS LIMITE

Découvrez le Nouveau Grand Cherokee équipé de série[1] d'un radar qui observe en permanence les mouvements présents devant le véhicule. Ainsi, en cas de risque de collision, un système s'enclenche pour alerter le conducteur et optimiser le freinage du véhicule. Toutes les technologies de la nouvelle Jeep® Grand Cherokee avec sa nouvelle boîte automatique à 8 rapports vous apportent sécurité et confort quelles que soient les conditions.

Consommation mixte (l/100 km) moteur 3,0 l V6 CRD : 7,5. Émissions de CO_2 (g/km) : 198. (1) De série sur Overland et Summit.
I am Jeep®: « Je suis Jeep® ». Jeep® est une marque déposée de Chrysler Group LLC.

Connectez-vous en réalité augmentée.

Téléchargez l'application « I am Jeep® Mobile » disponible sur l'APP store.

Activez le module « AR+ » de réalité augmentée.

Cadrez la page pour explorer le contenu supplémentaire.

iam Jeep 00 800 0 426 5337 00 800 0 IAM JEEP

Suivez Jeep® sur la page facebook.com/JeepFrance

Jeep®

www.dior.com Dior OnLine 01 49 53 88 88

j'adore Dior

L'Or